



10
18

grands détectives

Robert Van Gulik
Le pavillon rouge

ROBERT VAN GULIK

LE JUGE TI

Le Pavillon rouge

Traduit de l'anglais par Roger Guerbet



10/18

Les personnages

PERSONNAGES PRINCIPAUX

Ti Jen-tsie, magistrat du district de Pou-Yang, dans la province du Kiang-Sou. Au cours du présent récit, il traverse l'île du Paradis pour regagner son poste après un séjour dans la capitale. L'île du Paradis est un centre de distractions situé dans le district de Tchín-houa, voisin de celui dont le juge Ti est magistrat.

MA Jong, l'un des lieutenants du juge, qu'il accompagne dans ce voyage.

Lo Kouan-tchong, magistrat du district de Tchín-houa.

PERSONNAGES JOUANT UN RÔLE DANS L'AFFAIRE DE LA COURTISANE AU CŒUR DUR

Lune d'Automne, courtisane renommée, la Reine-des-Fleurs de l'île du Paradis.

Fée d'Argent, une courtisane du second rang.

KIA Yu-po, un étudiant en littérature.

PERSONNAGES JOUANT UN RÔLE DANS L'AFFAIRE DE L'ACADÉMICIEN AMOUREUX

LI Lien, un jeune lettré-fonctionnaire, membre nouvellement nommé de l'académie impériale.

LI Wei-tsing, censeur impérial en retraite et père du précédent.

FENG *Tai*, gouverneur de l'île du Paradis et propriétaire des tripots et maisons de joie.

Anneau-de-Jade, sa fille.

PERSONNAGES JOUANT UN RÔLE DANS L'AFFAIRE DES AMANTS MALCHANCEUX

TAO Pan-té, propriétaire des restaurants et débits de boissons de l'île du Paradis.

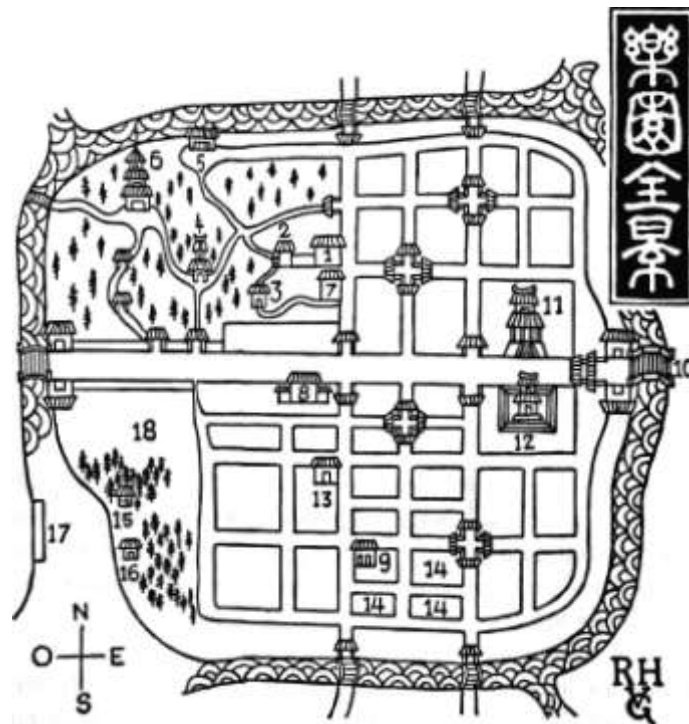
TAO Kouang, père du précédent ; décédé trente années auparavant.

WEN Yuan, propriétaire des magasins d'antiquités et souvenirs de l'île du Paradis.

Mademoiselle LING, une courtisane aveugle devenue professeur de musique pour gagner sa vie.

AUTRES PERSONNAGES

Le Crabe et la Crevette, auxiliaires spéciaux du gouverneur de l'île du Paradis.



PLAN DE L'ÎLE DU PARADIS

1. Hôtel de la Félicité éternelle
2. Pavillon rouge
3. Pavillon de la Reine-des-Fleurs
4. Restaurant du parc
5. Établissement de bains
6. Temple taoïste
7. Auberge de Kia Yu-po
8. Principale maison de jeu
9. Pavillon de la Grue cendrée
10. Pont-du-Changement-d'Âme
11. Temple du dieu de la Richesse
12. Demeure de monsieur Feng Tai
13. Magasin de Wen Yuan
14. Dortoirs des courtisanes
15. Cabane de mademoiselle Ling
16. Chaumière du Crabe et de la Crevette
17. Débarcadère
18. Terrain inculte.

1

UNE TROP CHARMANTE VISION S'OFFRE AUX REGARDS DU JUGE TI. UN SPECTACLE MOINS AGRÉABLE LUI SUCCÈDE.

— JE SUIS VRAIMENT DÉSOLÉ, Noble Seigneur, mais je n'ai pas la moindre chambre à vous offrir, dit le gros gérant de l'hôtel. Avec la fête des Morts qu'on célèbre ces jours-ci, expliqua-t-il, c'est le moment de l'été où nous ne désemplissons pas.

Une expression de regret, visiblement sincère, accompagna ces paroles ; le grand voyageur barbu planté devant le comptoir de réception ne portait qu'une simple robe brune et aucun insigne de rang n'ornait sa coiffure noire, mais l'autorité qui se dégagait de sa personne proclamait le haut fonctionnaire, genre de client à qui l'on peut toujours demander le prix fort !

Une nuance de contrariété passa sur le visage aux traits accusés du voyageur. Essuyant la sueur qui perlait à son front, il dit au robuste gaillard qui l'escortait :

— Je ne songeais plus à la fête des Morts ! Les autels élevés tout le long de la route auraient pourtant dû m'en faire souvenir. Voici la troisième hôtellerie pleine que nous rencontrons ce soir, nous ferions mieux d'y renoncer et de poursuivre notre chevauchée vers Tchinhoua. À quelle heure crois-tu que nous pourrions y arriver ?

— Les larges épaules de son compagnon se soulevèrent dubitativement.

— Difficile à dire, Seigneur. Je connais mal ce coin du district, et l'obscurité ne facilitera pas les choses. Et, par-dessus le marché, nous aurons à traverser deux ou trois cours d'eau. Nous serons là-bas vers minuit... si nous avons la chance de trouver les passeurs à leur poste.

Un vieux commis occupé à moucher la chandelle posée sur le comptoir faisait depuis un moment des signes au gérant. Ayant enfin réussi à attirer son attention, il dit d'une voix pointue :

— Pourquoi ne pas mettre le seigneur voyageur dans le pavillon rouge ?

L'hôte caressa lentement son double menton et répondit d'un ton hésitant :

— Les chambres sont belles, bien sûr. Elles donnent à l'ouest et il y fait frais tout l'été. Mais nous n'avons pas eu le temps de les aérer convenablement, et...

— Nous sommes à cheval depuis l'aube. Du moment qu'elles sont vides, je les prends ! l'interrompt l'homme à la belle barbe.

Se tournant vers son compagnon, il commanda :

— Va chercher nos sacoches et confie les montures au palefrenier.

— Je serais ravi de vous remettre la clef de cet appartement, Noble Seigneur, reprit l'hôte, mais mon devoir est de vous prévenir que...

— Je paierai ce qu'il faudra ! coupa de nouveau le voyageur. Passez-moi votre livre.

Le gérant ouvrit l'épais registre à la page marquée « Vingt-huitième jour de la septième lune » et le poussa vers son interlocuteur. Ce dernier humecta un pinceau sur la pierre à encre et traça d'une main experte : « Ti Jen-tsie, magistrat du district de Pou-yang, venant de la capitale pour regagner son poste. Accompagné d'un assistant nommé Ma Jong. » Tandis qu'il refermait le registre, son regard tomba sur le nom de l'hôtel formé par deux larges caractères inscrits sur la couverture : « Félicité Éternelle ».

— C'est pour nous un honneur insigne d'abriter le magistrat d'un district voisin, dit le gérant d'une voix suave.

Mais quand le juge et son compagnon eurent tourné le dos, il marmonna :

— Voilà qui est fâcheux ! Il est de notoriété publique que cet homme a la manie de fourrer son nez partout. J'espère qu'il ne découvrira pas... Sans achever sa phrase, il secoua la tête d'un air contrarié.

Le vieux commis fit traverser le hall d'entrée au juge Ti et le conduisit dans la cour centrale que flanquaient deux grands bâtiments d'un étage. De leurs fenêtres en papier encore éclairées arrivait un bruit de voix mêlées de joyeux éclats de rire.

— Vous voyez, tout est pris... il ne reste pas une seule chambre ! murmura leur guide à la tête chenue en les faisant passer sous la haute porte ornementale qui se dressait au fond de la cour.

Les voyageurs se trouvaient à présent dans un charmant jardin clos. La clarté lunaire jouait sur un arrangement subtil d'arbres en fleurs bordant la surface sans rides d'un petit étang artificiel où nageaient des poissons rouges. Le juge Ti s'essuya le visage avec sa longue manche : même en plein air la chaleur était étouffante. Un bruit confus de chants, de rires et d'instruments à cordes gaiement pincées s'échappait du bâtiment de droite.

— On commence de bonne heure, ici, remarqua-t-il.

— C'est seulement vers le milieu de la matinée qu'on n'entend pas de musique sur l'île du Paradis, Noble Seigneur ! répondit le vieil homme avec fierté. Dès que midi approche tout commence à s'éveiller. Les derniers déjeuners sont à peine finis qu'on sert les premiers dîners, puis aux dîners tardifs succèdent les premiers soupers. Et le lendemain matin, c'est le tour des petits déjeuners. Vous trouverez l'île du Paradis un endroit des plus animés, Noble Seigneur. Oui, des plus animés !

— J'espère bien ne pas m'en apercevoir. Je viens de faire un voyage fatigant, et comme je dois repartir demain de bonne heure, j'ai l'intention de me coucher tôt. Mon appartement est tranquille, au moins ?

— Tout à fait tranquille, Noble Seigneur !

Le vieux commis hâta le pas et fit prendre au juge Ti un long couloir à demi obscur qui aboutissait à une haute porte en bois. Il leva sa lanterne pour en faire tomber la lumière sur les délicates sculptures laquées d'or des panneaux. Poussant le lourd battant, il fit observer :

— Cet appartement se trouve tout au fond de l'hôtel. La vue sur le parc est magnifique et on n'y entend aucun bruit.

Il désigna une petite antichambre aux murs latéraux percés chacun d'une ouverture. Tirant le rideau qui fermait celle de droite, il précéda le juge dans une pièce spacieuse et se dirigea vers la table de milieu pour allumer les bougies de deux candélabres d'argent posés dessus. Après quoi, il alla ouvrir la porte et la fenêtre du fond.

La pièce sentait le renfermé, mais le juge Ti la trouva plutôt confortable. La table et les quatre fauteuils à hauts dossiers étaient en santal sculpté, de teinte naturelle, et parfaitement poli. Le divan placé contre le mur de droite était fait du même bois, ainsi que l'élégante table de toilette. Tous ces meubles étaient de belles pièces anciennes et les peintures de fleurs et d'oiseaux qui décoraient les murs montraient un cachet artistique certain. La porte du fond donnait sur une belle véranda fermée des trois côtés par un épais rideau de glycine descendant du treillis de bambou qui en formait le plafond. En contrebas, on apercevait des massifs de verdure touffus, et, plus loin, un vaste parc illuminé par des lampions accrochés à des guirlandes de soie de toutes couleurs tendues entre les grands arbres. Plus loin encore, un bâtiment d'un étage disparaissait à demi dans le feuillage. À part le son assourdi des instruments de musique, aucun bruit ne troublait le silence.

— Ceci est le salon, annonça obséquieusement le vieux commis. La chambre à coucher se trouve de l'autre côté.

Il fit passer de nouveau le juge dans l'antichambre et ouvrit la massive porte de gauche à l'aide d'une clef au dessin compliqué.

— Pourquoi un tel luxe de précautions ? demanda le juge Ti. On voit rarement des serrures sur les portes intérieures. Craindriez-vous les voleurs ?

Un sourire rusé parut sur les lèvres du vieux bonhomme.

— Les clients que nous recevons ici aiment être à l'abri des... hum... visites indiscretes, gloussa-t-il.

Il ajouta vivement :

— La serrure s'est cassée récemment, mais elle a été remplacée par une autre de même type pouvant être ouverte de l'extérieur comme de l'intérieur.

L'ameublement de la chambre était aussi luxueux que celui du salon. L'énorme lit à baldaquin placé à gauche, la table, les chaises, le lavabo et la coiffeuse dans le coin opposé, étaient en bois sculpté et laqué de vermillon. Les rideaux du lit avaient été taillés dans un lourd brocart rouge et l'épaisse moquette qui couvrait le sol était également rouge. Quand le vieux commis eut ouvert les volets de l'unique fenêtre percée dans le mur du fond, le juge aperçut de nouveau le parc à travers de solides barreaux de fer.

— Cet appartement est appelé le pavillon rouge en raison de la couleur de son ameublement, je suppose ? demanda-t-il.

— En effet, Noble Seigneur Cet arrangement remonte à plus de quatre-vingts ans déjà. Exactement à l'époque où l'hôtel fut construit. Je vais dire à une servante de vous apporter le thé. Le Noble Seigneur dînera-t-il au-dehors ?

— Non, qu'on me serve le riz du soir ici.

Les deux hommes regagnèrent le salon et, à ce moment, Ma Jong apparut avec les portemanteaux. Tandis que le vieux commis s'éclipsait sans bruit sur ses chaussons de feutre, le lieutenant du juge ouvrit les sacoches et disposa les robes de son maître sur le divan. L'ancien chevalier des vertes forêts (comme le peuple nommait les voleurs de grands chemins) était un homme de belle taille au large visage carré qu'ornait seulement une courte moustache. Depuis quelques années déjà il s'était acheté une conduite et avait mis au service du juge ses talents de lutteur et de boxeur, se révélant fort utile pour arrêter de dangereux malfaiteurs et menant à bien diverses tâches périlleuses¹.

— Tu pourras coucher sur ce divan, lui dit le juge. Nous ne passerons qu'une nuit ici et cela t'évitera la peine de chercher un logement au-dehors.

— Oh, je saurai bien trouver un endroit pour dormir, répliqua son lieutenant d'un ton dégagé.

— Méfie-toi du vin et des femmes, ils reviennent cher ici, l'avertit sèchement le juge. Le jeu et la prostitution font la prospérité de l'île du Paradis ; on tond les gens de près, ici !

¹ Voir Trafic d'or sous les T'ang, chapitre II.

— Je saurai me défendre ! répliqua Ma Jong avec un large sourire. Mais pourquoi appelle-t-on ce territoire une île ?

— Parce qu'il est cerné par des cours d'eau, voyons. Mais revenons à nos moutons. Souviens-toi du nom de cette grande arche de pierre que nous avons traversée en arrivant : le Pont-du-Changement-d'Âme, ainsi nommée parce que l'atmosphère de plaisir qui règne dans l'île du Paradis transforme chaque visiteur en un prodigue insouciant ! Et tu as de l'argent sur toi, Ma Jong. Cet héritage de ton oncle qui t'a été remis dans la capitale ne se monte-t-il pas à deux beaux lingots d'or ?

— Auxquels je n'ai pas l'intention de toucher, Noble Juge ! Quand je me retirerai, ils serviront à m'acheter une petite maison et un bateau dans mon village natal. Mais j'ai reçu aussi deux pièces d'argent avec lesquelles j'ai l'intention de tenter ma chance !

— Sois ici demain matin pour le petit déjeuner. En partant de bonne heure, nous aurons traversé la partie nord du district dans la matinée et nous serons à Tchinhoua aux environs de midi. Là, il me faudra faire une visite de courtoisie à mon vieil ami le magistrat Lo. Il ne serait pas séant de passer sur son territoire sans le saluer. Nous continuerons ensuite notre voyage vers Pouyang.

Ma Jong s'inclina devant son maître et lui souhaita une bonne nuit. En sortant, il croisa une mignonne petite servante qui apportait le thé. Le galant lieutenant ne manqua pas de lui décocher une brûlante œillade au passage.

— Je prendrai mon thé dans la véranda, dit le juge à la jeune fille. Vous m'y servirez aussi le riz du soir dès qu'il sera prêt.

Quand elle eut disparu, il gagna la véranda et laissa tomber son corps puissant sur un fauteuil de bambou qui se trouvait non loin d'un petit guéridon. Allongeant ses jambes encore raides de la longue chevauchée, il but à petites gorgées le thé bouillant, se disant avec satisfaction que tout s'était passé à merveille pendant ses deux semaines de séjour dans la capitale. La cour métropolitaine de justice l'y avait appelé pour fournir des détails supplémentaires à propos de l'affaire du temple

bouddhiste, résolue par lui l'année précédente². À présent, il avait hâte de rejoindre son poste. Quel dommage que les inondations l'aient obligé à ce détour par Tchín-houa, mais, après tout, son voyage n'en serait allongé que d'un jour au maximum. Bien que la frivole atmosphère de l'île lui déplût souverainement, il avait eu de la chance en trouvant ce tranquille appartement dans un hôtel d'aussi bonne catégorie. Un peu plus tard, il prendrait un bain, avalerait un dîner très simple, et passerait ensuite une calme nuit de repos.

Au moment où il allait s'étendre de nouveau dans son fauteuil, la sensation d'être observé le fit se crispier sur son siège. Tournant brusquement la tête, il embrassa le salon d'un coup d'œil. Personne. Il se leva et gagna la fenêtre à barreaux de la chambre rouge. Rien non plus. Il alla vers la balustrade et scruta du regard l'épaisse végétation qui entourait la base de la véranda. Tout paraissait tranquille dans l'obscurité et il ne nota rien d'autre qu'une odeur de feuilles pourries. Il alla se rasseoir, pensant que son imagination lui avait joué un tour.

Il approcha son fauteuil de la balustrade et contempla le parc où les lumières colorées jouant sur le feuillage des arbres formaient un spectacle des plus plaisant. Il n'arrivait pas, cependant, à retrouver le sentiment d'agréable détente de toute à l'heure. L'étouffante chaleur de l'air que n'agitait pas la moindre brise devenait oppressante ; une atmosphère hostile, menaçante, semblait monter du parc désert.

Un bruissement des feuilles de glycine, à sa droite, le fit sursauter. Il se retourna rapidement et entrevit une vague forme féminine entre les fleurs bleues, au fond de la véranda. Soulagé, il reporta son regard vers le parc et dit :

— Mettez le plateau du dîner sur ce guéridon, je vous prie.

Un petit rire lui répondit. Étonné, il se retourna de nouveau. Ce n'était pas la servante qu'il venait d'apercevoir comme il l'avait cru, mais une grande jeune femme vêtue d'une robe blanche en gaze transparente. Il nota que sa belle chevelure brillante était dénouée et dit d'un ton contrit :

— Pardonnez-moi, je vous avais prise pour la servante.

² Voir Le Squelette sous cloche.

— Une peu flatteuse erreur, fit observer la nouvelle venue. Sa voix agréable était celle d'une personne cultivée. Elle se baissa pour passer sous le rideau de glycine et le juge aperçut derrière elle une ouverture dans la balustrade. Probablement un escalier partait-il de là, conduisant au sentier qui passait le long de l'hôtel. Lorsque la jeune femme s'approcha du juge, celui-ci fut frappé par sa remarquable beauté. Son visage ovale au nez délicatement modelé et aux grands yeux expressifs était des plus séduisants, et la gaze mouillée qui collait à son corps révélait la douce blancheur de ses courbes capiteuses avec une troublante précision. Balançant le coffret de toilette qu'elle tenait à la main, elle vint s'adosser à la balustrade et regarda le juge Ti de haut en bas.

— Vous aussi vous avez commis une erreur, répliqua le juge piqué au vif par le regard dédaigneux de l'inconnue. Il se trouve que ceci est un appartement privé, madame !

— Un appartement privé ? Il n'y a pas d'appartement privé pour moi sur cette île, mon bon monsieur !

— Qui êtes-vous donc ?

— Je suis la Reine-des-fleurs de l'île du Paradis.

— Je vois, dit lentement le juge. Tout en caressant sa barbe, il réfléchissait. La situation était des plus embarrassantes. Il n'ignorait pas que dans les centres de distractions réputés un comité formé de personnages de marque décernait chaque année le titre de « Reine-des-fleurs » à la plus belle et la plus accomplie des « fleurs » – c'est-à-dire des courtisanes – de l'endroit. Une telle femme occupe une haute position dans la société élégante. C'est elle qui lance la mode et donne le ton dans le monde frivole des « Fleurs et des Saules », comme on nomme l'univers de la galanterie. Il lui fallait se débarrasser de cette personne si légèrement vêtue sans l'offenser. Il demanda donc poliment :

— À quelle heureuse circonstance votre humble serviteur doit-il l'honneur inattendu de cette visite ?

— À un pur hasard. Je reviens du grand établissement de bains qui se trouve de l'autre côté du parc. J'ai voulu traverser la véranda pour atteindre le sentier qui longe l'hôtel et conduit à

mon pavillon personnel situé au-delà du bois de pins que vous apercevez, à gauche. J'imaginais que cet appartement était vide.

Le juge posa sur elle un regard pénétrant.

— J'ai l'impression que vous m'observiez depuis un certain temps, laissa-t-il tomber.

— Je n'ai pas l'habitude de m'occuper des gens. Ce sont eux plutôt qui s'occupent de moi.

Le ton de la jeune femme était hautain, mais son attitude trahissait une soudaine inquiétude. Jetant un rapide coup d'œil à la porte menant au salon, elle demanda en fronçant les sourcils :

— Qu'est-ce qui vous a donné l'absurde idée que je pouvais vous espionner ?

— Le vague sentiment d'être épié.

Elle serra davantage autour de son corps souple la robe dont la gaze transparente accentuait la nudité.

— C'est étrange, j'ai eu la même sensation au moment de grimper ici.

Se ressaisissant, elle ajouta d'un ton moqueur :

— Cela m'est égal, d'ailleurs. J'ai l'habitude d'être suivie !

Elle eut un petit rire cristallin qui s'arrêta brusquement tandis que son visage pâlisait. Le juge tourna aussitôt la tête. Lui aussi avait entendu l'étrange gloussement qui venait d'accompagner le rire de sa visiteuse ; le son semblait provenir de la fenêtre à barreaux de la chambre à coucher. La jeune femme avala sa salive et demanda d'une voix étranglée :

— Qui donc se trouve dans la chambre rouge ?

— Personne.

Le regard de la courtisane balaya rapidement la pièce avant de se poser sur le bâtiment à étage du parc. La musique avait cessé, remplacée maintenant par un bruit d'applaudissements suivis de grands éclats de rire. Comme sa visiteuse gardait un silence embarrassé, le juge dit d'un ton dégagé :

— On s'amuse là-bas, il me semble !

— C'est le restaurant du parc. On y sert d'excellents repas au rez-de-chaussée. Le premier étage est réservé à des plaisirs... plus intimes.

— Naturellement. Eh bien, je suis ravi qu'un hasard heureux m'ait permis de faire la connaissance de la plus jolie femme de l'île du Paradis. Ce qui me fait d'autant plus regretter, étant pris ce soir et devant continuer mon voyage de bonne heure demain matin, de ne pouvoir profiter plus longtemps de votre charmante compagnie.

Malgré les paroles du juge, la jeune femme ne manifesta aucune intention de se retirer. Elle posa son coffret de toilette sur le sol et croisa ses bras derrière sa tête. Adossée à la balustrade, sa pose mettait en valeur sa taille mince, la rondeur de ses cuisses et la fermeté de ses beaux seins aux pointes roidies sous l'étoffe transparente. Le juge ne put s'empêcher de voir que tout le corps de sa visiteuse était soigneusement épilé, selon la coutume des courtisanes. Comme il détournait vivement son regard, elle dit avec calme :

— Aucun détail de mon anatomie ne vous a échappé, il me semble !

Après avoir joui un instant du silence embarrassé de son hôte involontaire, elle laissa retomber ses bras et ajouta d'un ton satisfait :

— Je ne suis pas particulièrement pressée. Le repas de ce soir se donne en mon honneur et l'un de mes adorateurs doit venir me chercher pour m'y conduire. Qu'il attende un peu pendant que vous me parlerez de vous. Vous avez l'air plutôt solennel avec cette grande barbe. Vous êtes un fonctionnaire de la capitale, ou quelque chose de ce genre, j'imagine ?

— Oh non, madame. Je suis seulement un pauvre provincial, indigne d'être compté au nombre de vos admirateurs !

Se levant, il conclut :

— Il faut que je me prépare pour sortir, à présent. Je n'ose pas vous retenir plus longtemps et vous avez sans doute hâte de rentrer chez vous pour procéder à votre toilette.

Un sourire méprisant joua sur les lèvres rouges et pleines de la jeune femme.

— N'essayez pas de jouer les pudibonds ! dit-elle. J'ai vu vos yeux quand votre regard s'est posé sur moi il y a un instant. Inutile de prétendre que vous ne désirez pas posséder ce que vous voyez !

— De la part d'un personnage aussi insignifiant que moi, un tel désir aurait été de la pure présomption, répliqua le juge Ti avec raideur.

Elle fronça les sourcils et il remarqua l'expression cruelle de sa bouche.



LA REINE-DES-FLEURS SE MONTRE AU JUGE TI

— En effet, de la pure présomption, dit-elle d'un ton cassant. J'ai d'abord cru que votre air désinvolte me plaisait, mais, à la réflexion, vous ne m'intéressez pas du tout.

— Je ne m'en remettrai pas ! ironisa le juge.

La colère empourpra les joues de la jeune femme. Elle s'éloigna de la balustrade, ramassa son coffret de toilette et lança :

— Vous ne me trouvez pas assez bonne pour un petit fonctionnaire de votre espèce, n'est-ce pas ? Sachez pourtant qu'il y a trois jours un fameux lettré de la capitale s'est tué ici à cause de moi !

— Sa mort ne semble pas vous toucher beaucoup.

— Si je devais pleurer tous les jeunes imbéciles auxquels il arrive des ennuis à cause de moi, je ne quitterais jamais le deuil !

— Ne parlez pas à la légère de mort et de deuil, l'avertit le juge. La fête des Morts n'est pas finie. Les portes de l'autre monde sont encore ouvertes et les âmes des défunts se promènent parmi nous.

La musique cessa dans le bâtiment du parc. Le rire gloussé qu'ils avaient déjà entendu se répéta, assourdi. Il semblait venir à présent des massifs d'arbustes placés au pied de la véranda. Le visage de la Reine-des-Fleurs se contracta.

— J'en ai assez de ce lugubre endroit ! cria-t-elle. Le Ciel soit loué, je le quitte bientôt pour toujours. Un fonctionnaire de haut rang, poète et riche par surcroît, va me racheter. Je vais devenir l'épouse d'un magistrat. Que dites-vous de cela, mon grand monsieur ?

— Je vous félicite, tout simplement. Et lui aussi.

Elle esqua une légère révérence, sa colère apparemment apaisée. Avant de partir, elle expliqua :

— Oui, il a de la chance ! Mais je n'en dirai pas autant de ses autres épouses. J'aurai vite obtenu leur renvoi, ce n'est pas mon habitude de partager l'amour d'un homme !

Elle se dirigea vers l'autre bout de la véranda en faisant onduler ses hanches somptueuses, écarta le rideau de glycine et disparut. Vraisemblablement, une autre volée de marches descendait vers le sentier.

Les suaves effluves du parfum de prix qu'elle laissa derrière elle furent brusquement remplacés par une nauséabonde odeur de pourriture. Le juge Ti se pencha sur la balustrade pour scruter les massifs d'où paraissait monter l'insupportable puanteur. Il se redressa aussitôt, surpris.

Il venait d'apercevoir, entre les arbustes, la silhouette d'un mendiant lépreux au corps amaigri enveloppé de loques sales. Le côté gauche de son visage ne formait plus qu'une masse bouffie et purulente dans laquelle le globe oculaire avait cessé d'être visible. Fixant sur le juge le regard malveillant de son œil droit, le misérable sortit de ses haillons une main déformée aux doigts rongés par le terrible mal.

Le juge Ti se hâta de chercher dans sa manche une poignée de sapèques. Ces infortunées créatures devaient mendier pour entretenir leur lamentable existence. Mais avant qu'il eût achevé

son geste, les lèvres bleuies du lépreux se retroussèrent en un hideux rictus et, murmurant des paroles que le juge ne comprit pas, il disparut entre les arbres.

2

LE JUGE TI RETROUVE UNE VIEILLE CONNAISSANCE.
UNE NOUVELLE RESPONSABILITÉ LUI ÉCHOIT.

FRISSONNANT MALGRÉ LUI, le juge replaça les pièces de monnaie dans sa manche. Entre la beauté parfaite de la courtisane et le navrant spectacle offert par ce misérable débris humain le contraste avait été trop brusque.

— J'apporte une bonne nouvelle à Votre Excellence ! lança une voix joyeuse derrière lui.

Tandis que le juge se retournait, un peu rasséréiné par la présence de son gai lieutenant, Ma Jong poursuivit :

— Le magistrat Lo est ici ! Dans la troisième rue après notre hôtel, j'ai aperçu une demi-douzaine de sbires alignés près d'un grand palanquin d'aspect officiel. Je leur demandai aussitôt à quel haut personnage cette belle chaise appartenait et ils me répondirent en chœur : « Au magistrat Lo ! » Ils ajoutèrent que leur maître venait de passer quelques jours dans l'île et regagnait à présent Tchinhoua. Je suis revenu en toute hâte afin d'en informer Votre Excellence.

— Parfait ! Je vais en profiter pour lui faire ma visite de politesse, cela m'évitera le voyage de Tchinhoua. Nous serons chez nous un jour plus tôt, Ma Jong ! Dépêchons-nous d'aller le voir avant qu'il s'en aille.

Les deux hommes quittèrent en hâte le pavillon rouge et sortirent de l'hôtel par le grand portail.

La rue était pleine de monde. Des restaurants illuminés et des maisons de jeu la bordaient à droite et à gauche. Tout en marchant derrière son maître, Ma Jong lançait des regards rêveurs aux belles créatures postées sur les balcons. Somptueusement vêtues, ces jeunes femmes bavardaient entre elles ou s'éventaient d'un air nonchalant avec des éventails de

soie aux riches couleurs. Une chaleur humide et étouffante enveloppait toujours la ville.

La rue suivante était moins bruyante, et bientôt il n'y eut plus que des maisons sombres éclairées chacune par un unique lampion accroché au-dessus de la porte. De discrètes inscriptions en petits caractères : « Champ du parfait bonheur », « Demeure de l'élégance parfumée » ou autres noms de ce genre laissaient deviner qu'il s'agissait de maisons réservées aux plaisirs de l'amour. Le juge Ti hâta le pas.

Bientôt, ayant tourné le coin de la rue, il aperçut un hôtel de belle apparence devant lequel une douzaine de porteurs musclés hissaient sur leurs épaules les brancards d'un grand palanquin. Ma Jong dit rapidement au chef des sbires alignés à côté d'eux :



RENCONTRE DU JUGE TI ET DU MAGISTRAT LO

— Voici le magistrat Ti, du district de Pou-yang. Annoncez l'arrivée de Son Excellence à votre maître.

L'homme commanda aux porteurs de reposer le palanquin à terre et, tirant le rideau latéral, murmura quelques mots à son occupant.

Les formes majestueuses du magistrat Lo s'encadrèrent aussitôt dans l'ouverture du véhicule. Son corps replet était

drapé dans une élégante robe de soie bleue et il portait son bonnet de velours noir un peu sur l'oreille. Descendant précipitamment, il s'inclina devant le juge Ti en s'écriant :

— Quel heureux hasard amène dans l'île du Paradis mon frère-né-avant-moi ? Vous êtes exactement l'homme dont j'ai besoin ! Je ne saurais dire à quel point je suis charmé de vous revoir, Frère-aîné !

— Tout le plaisir est pour moi, mon cher. Je retourne à Pouyang après un petit séjour dans la capitale. J'avais l'intention de passer demain par Tchinhoua pour vous présenter mes respects et vous remercier de l'aimable hospitalité que vous m'avez offerte l'année dernière.

— Cette bagatelle ne mérite pas qu'on en parle ! s'écria Lo, tandis qu'un large sourire fendait son visage rond orné d'une moustache effilée et d'une courte barbiche. Ce fut un grand honneur pour mon district que les deux jeunes personnes dénichées par moi pour votre usage aient pu vous aider à démasquer ces coquins de moines ! Savez-vous, Ti, que toute la province a parlé de l'affaire du temple bouddhiste !

— Elle en a parlé un peu trop à mon gré, répliqua le juge Ti avec un sourire en coin. La clique bouddhiste a obtenu de la cour métropolitaine que je sois appelé dans la capitale pour un nouvel examen de l'affaire. On m'a posé je ne sais combien de questions. Enfin... ils ont fini par se déclarer satisfaits ! Entrons donc chez vous, je vous raconterai cela en buvant une tasse de thé.

Lo s'approcha de son interlocuteur. Posant sa main grassouillette sur le bras du juge Ti, il dit d'un ton confidentiel :

— Impossible, Frère-né-avant-moi. Une affaire des plus urgentes exige mon retour immédiat à Tchinhoua. Mais j'ai besoin de votre aide, Ti. Je suis ici depuis deux jours pour enquêter au sujet d'un suicide. Tout est clair comme de l'eau de roche, mais il se trouve que la victime est un garçon sorti premier aux examens du Palais et venant d'être nommé membre de l'académie impériale. En retournant chez lui, il s'est attardé ici et s'est amouraché d'une femme. La vieille histoire, quoi ! Il s'appelle Li. C'est le fils du docteur Li, le fameux censeur impérial. Rapports et paperasse officielle... Vous savez

quelle quantité de papier il faut noircir dans ces cas-là. Je n'arrive pas à en finir. Alors, accordez-moi une faveur, Ti : demeurez un jour de plus et achevez de régler cette affaire à ma place. C'est uniquement de la besogne courante, mais je suis vraiment obligé de hier tout de suite.

L'idée d'avoir à remplacer son collègue dans une localité dont les usages ne lui étaient pas familiers n'enchantait guère le juge Ti, mais le moyen de refuser ? Il répondit donc :

— C'est entendu, Lo, je ferai de mon mieux pour vous aider.

— Magnifique ! Alors, adieu, mon cher.

— Un instant ! s'écria le juge Ti. Je n'ai aucun pouvoir pour agir ici. Il faut que vous me nommiez assesseur du tribunal de Tchinhoua.

— Je vous nomme sur-le-champ juge suppléant auprès de mon tribunal, déclara Lo et, quittant la mine solennelle adoptée pour la circonstance, il s'avança vers son palanquin.

— Il faut coucher cela sur le papier, mon cher, dit le juge Ti avec un sourire indulgent. C'est la loi !

— Bonté du Ciel, encore du retard ! bougonna le magistrat Lo. Il jeta un regard circulaire et tira le juge Ti dans le hall d'entrée de l'hôtel. Sans s'asseoir, il saisit une feuille de papier et un pinceau sur le comptoir de réception. S'arrêtant soudain, il grommela :

— Ciel Tout-Puissant, quelle est donc la formule à employer ?

Le juge Ti lui prit le pinceau des mains et rédigea rapidement le texte demandé. Puis il en exécuta une copie.

— Nous n'avons plus qu'à y apposer nos sceaux et l'empreinte de nos pouces, dit-il. Emportez l'original et envoyez-le au préfet notre chef dès que vous le pourrez. Je conserve la copie.

— Vous connaissez tout cela sur le bout du doigt ! s'écria le magistrat Lo plein de reconnaissance. Vous dormez avec le formulaire officiel sous votre oreiller, j'imagine !

Pendant que Lo apposait son sceau sur les documents, le juge Ti demanda :

— Qui est responsable de l'ordre, en cette île ?

— Un nommé Peng Dai ou Peng Tai, répondit Lo d'un ton dégagé. C'est lui le surveillant général. C'est un type épatant, rien ne lui échappe de ce qui se passe ici. Toutes les maisons de jeu lui appartiennent, et les bordels aussi. Il vous dira tout ce que vous aurez besoin de savoir. Envoyez-moi le rapport quand ce sera terminé, mais prenez votre temps !

Lui faisant signe de le suivre, il regagna la rue en ajoutant :

— Merci infiniment, Ti. J'apprécie votre geste, vous savez. Il allait monter dans son palanquin quand il vit un sbire allumer un gros lampion sur lequel se détachait en caractères rouges : « Le magistrat de Tchín-houa. »

— Éteins-moi ça tout de suite, imbécile ! gronda-t-il. Se tournant vers le juge Ti, il expliqua :

— Je n'aime pas afficher mon autorité à tout propos. Il faut gouverner avec bienveillance, comme a dit notre maître Confucius. Allons, Ti, adieu !

Il disparut à l'intérieur du palanquin, et, pendant que les porteurs hissaient les épais brancards sur leurs épaules, il tira brusquement le rideau latéral.

— Je viens juste de me rappeler le nom du surveillant général, cria-t-il en sortant la tête. C'est Feng Tai. Un homme des plus capable. Vous le rencontrerez au dîner.

— Quel dîner ? demanda le juge Ti, surpris.

— Oh, je ne vous l'ai pas dit ? Les notables de l'île du Paradis donnent ce soir un dîner en mon honneur au pavillon de la Grue cendrée. Vous le présiderez à ma place, Ti. Ils seraient trop déçus sans cela. Vous ne le regretterez pas, d'ailleurs. La chère y est délicieuse, vous verrez. Leur canard rôti n'a pas son pareil. Dites à ces braves gens que je suis désolé mais qu'on me rappelle de toute urgence. Affaires d'État... enfin, vous savez mieux que moi quelle formule employer. N'oubliez pas de prendre de la sauce au sucre avec votre canard rôti !

Le rideau se referma et, bientôt, le cortège eut disparu dans la nuit. Les sbires qui couraient devant ne tapaient pas sur leurs gongs et ne criaient pas « Place au magistrat » selon la coutume habituelle.

— Que se passe-t-il ? demanda Ma Jong, perplexe.

— De toute évidence quelque affaire désagréable s'est produite à Tchinhoua pendant son absence, répondit le juge. Il roula lentement le papier lui donnant pleins pouvoirs judiciaires et le glissa dans sa manche. Ma Jong s'épanouit soudain et dit avec satisfaction :

— Enfin, nous passerons donc deux journées dans cette joyeuse île !

— Une seulement, répliqua le juge Ti avec fermeté. J'ai gagné un jour en rencontrant le magistrat Lo ici, et ce jour, je vais le consacrer à ses affaires. Mais pas un instant de plus. Retournons à notre hôtel, il faut que j'endosse mon costume officiel pour ce maudit dîner !

De retour à l'hôtel de la Félicité éternelle, le juge dit au gérant qu'il devait dîner au Pavillon de la Grue cendrée et demanda qu'un palanquin de location l'attendît devant le portail pour l'y conduire. Accompagné de Ma Jong, il gagna ensuite le pavillon rouge, où son lieutenant l'aida à passer sa robe de cérémonie en brocart vert et à mettre son bonnet de velours noir à grandes ailes. Il nota que la servante avait ouvert les rideaux du lit et disposé sur la table une théière dans son panier ouatiné. Il éteignit les bougies et sortit, suivi de Ma Jong.

La porte fermée, il se préparait à glisser la grosse clef dans sa manche quand il se ravisa et dit :

— Je ferais aussi bien de laisser cette clef sur la porte. Je n'ai rien à cacher.

Il remit la clef dans la serrure, et les deux hommes se dirigèrent vers l'avant-cour où huit porteurs se tenaient debout près d'un grand palanquin. Le juge Ti grimpa dedans et fit signe à Ma Jong de l'y rejoindre.

Tandis qu'ils traversaient les rues bruyantes, le juge dit :

— Lorsque nous serons au restaurant et que tu m'auras annoncé, sors et va faire le tour des maisons de jeu et des débits de boissons. Questionne les gens discrètement au sujet du suicide de l'académicien. Renseigne-toi sur le temps qu'il a passé ici et sur ses fréquentations. Enfin, tâche d'en apprendre le plus possible. Selon mon ami Lo, c'est une affaire toute simple, mais avec les suicides on ne sait jamais. Je rentrerai dès

que je le pourrai. Si tu ne me trouves pas au restaurant, va m'attendre à l'hôtel de la Félicité éternelle.

À ce moment, les porteurs posèrent le palanquin à terre et les deux hommes descendirent. Quand le juge Ti vit la hauteur de l'édifice qui s'élevait devant eux, il fut fort étonné. Douze marches de marbre blanc, flanquées de lions en bronze grandeur nature, menaient à une porte à double battant laquée de rouge vif et décorée à profusion de motifs de cuivre. Au-dessus, pendait une énorme plaque dorée sur laquelle se détachaient en noir les caractères signifiant : « Pavillon de la Grue cendrée ». Le majestueux bâtiment se composait d'un rez-de-chaussée, d'un premier et d'un second étage ; tout le long de ces deux derniers courait un balcon en bois sculpté abrité des regards par un entrelacs de baguettes dorées. Une multitude de grosses lanternes en soie recouvertes de délicates peintures étaient suspendues à l'avant-toit qui se relevait vers le ciel. Le juge avait beaucoup entendu parler de l'opulence qui s'étalait partout dans l'île du Paradis, mais il ne s'attendait pas à un tel luxe.

Ma Jong escalada les degrés et secoua d'une poigne vigoureuse le heurtoir de cuivre. Après avoir annoncé le juge suppléant Ti à un maître d'hôtel plein de gravité, il attendit que le magistrat fût entré et redescendit prestement les marches, puis il se joignit à la foule bigarrée qui se pressait dans la rue.

3

LE JUGE TI PRÉSIDE UN REPAS QUI NE LUI ÉTAIT PAS DESTINÉ. UNE COURTISANE SE MONTRE FORT AIMABLE AVEC LUI.

DANS LE HALL DU PAVILLON de la Grue cendrée, le juge Ti expliqua au gérant venu à sa rencontre qu'il était invité au repas donné en l'honneur du magistrat Lo.

Le gérant s'inclina profondément et fit gravir au juge les marches recouvertes d'un épais tapis bleu qui conduisaient au premier étage. Là, il l'introduisit dans une immense pièce dont l'air était agréablement rafraîchi par des blocs de glace placés dans deux grandes vasques de cuivre. Une table ronde en ébène polie, chargée d'assiettes de viandes froides et de coupes à vin en argent, occupait le milieu de la salle. Six fauteuils en ébène sculptée, à hauts dossiers et à sièges de marbre, l'entouraient. Devant la fenêtre de la baie, quatre hommes assis autour d'un élégant guéridon au dessus de marbre rouge buvaient du thé en grignotant des graines de melon. Ils levèrent la tête avec étonnement à l'entrée du juge. Un convive d'un certain âge, mince et aux favoris grisonnants, se leva et vint vers lui.

— Vous cherchez quelqu'un, Noble Seigneur ? s'enquit-il avec politesse.

— Êtes-vous l'honorable monsieur Feng Tai ? demanda le juge Ti. Voyant son interlocuteur incliner affirmativement la tête, il tira de sa manche le document signé par le magistrat Lo et le lui tendit, expliquant que son collègue l'avait prié de prendre sa place au banquet.

Feng Tai lui rendit le papier en s'inclinant très bas et dit :

— Je suis le surveillant général de l'île du Paradis et je prie Votre Excellence de me considérer comme entièrement à son service. Permettez-moi de vous nommer les autres convives.

Un vieillard maigre, coiffé d'une petite calotte, fut présenté comme étant Wen Yuan, propriétaire des magasins d'antiquités et de souvenirs de l'île. Il avait un long visage aux joues creuses et aux petits yeux observateurs sous de gros sourcils broussailleux. Il portait une courte moustache grise et une barbiche pointue, taillée avec soin. L'homme plus jeune, à l'air distingué, qui se trouvait près de lui se nommait Tao Pan-té. Un bonnet carré en gaze noire le coiffait et il était maître de la Guilde des marchands de vin. Enfin, le beau jeune homme qui tournait le dos à la fenêtre fut présenté comme un étudiant se rendant dans la capitale pour prendre part aux examens littéraires. Son nom était Kia Yu-po, et Feng Tai ajouta fièrement que sa qualité de poète commençait à être largement connue.

Le juge se dit que la soirée serait peut-être plus intéressante qu'il ne l'avait escompté. En quelques phrases courtoises il transmit aux quatre hommes les excuses de son collègue :

— Comme j'étais de passage en cet endroit, conclut-il, le magistrat Lo m'a chargé de m'occuper du suicide de l'académicien survenu il y a trois jours. Je suis nouveau venu parmi vous, aussi vous saurais-je gré, messieurs, de me donner votre opinion sur cette affaire.

Il y eut un silence gêné, puis Feng Tai dit gravement :

— Le suicide de l'académicien Li Lien est un événement fort regrettable, Noble Seigneur. Toutefois, de telles choses ne sont malheureusement pas rares ici. Certains visiteurs qui ont subi des pertes trop lourdes aux tables de jeu choisissent ce moyen de mettre fin à leurs soucis.

— J'ai cru comprendre que dans le cas présent le motif était un amour non payé de retour, fit observer le juge Ti.

Feng jeta un rapide regard aux trois autres convives. Les yeux de Tao Pan-té et ceux du jeune poète restèrent obstinément baissés. L'antiquaire, monsieur Wen, humecta ses lèvres minces. Tiraillant sa barbiche, il demanda prudemment :

— Sont-ce là les propres paroles du magistrat Lo ?

— Pas exactement, admit le juge. Mon collègue était fort pressé, il n'a pu entrer dans les détails.

Monsieur Wen lança un regard d'intelligence à monsieur Feng. Tao Pan-té fixa le juge de ses yeux pleins d'une lassitude mélancolique et dit doucement :

— L'atmosphère de l'île du Paradis favorise le bouillonnement des passions, Noble Seigneur. Nous autres qui la respirons depuis notre jeune âge avons pris l'habitude de considérer l'amour avec une certaine désinvolture. Pour nous, c'est un élégant passe-temps, une partie dont l'enjeu consiste en quelques heures d'un plaisir éphémère. Celui à qui une belle est favorable enrichit sa mémoire d'un souvenir délicieux, celui qui n'est pas ainsi favorisé se contente de chercher avec bonne humeur une partenaire plus obligeante. Mais ceux qui arrivent du dehors trouvent souvent difficile d'adopter une attitude aussi détachée. Et comme nos courtisanes et nos danseuses sont d'une grande habileté dans l'art de l'amour, ils prennent souvent les choses trop au sérieux... et le résultat est tragique.

Le juge Ti ne s'attendait pas à trouver un langage aussi choisi dans la bouche d'un marchand de vin. Curieux, il demanda :

— Êtes-vous né dans cette île, monsieur Tao ?

— Non, Votre Excellence, le berceau de ma famille se trouve plus au sud. Il y a une quarantaine d'années, mon père s'installa ici et acheta tous les débits de boissons. Malheureusement, il mourut beaucoup trop jeune, alors que j'étais encore un enfant.

Monsieur Feng se leva brusquement et dit avec ce qui parut au juge une gaieté factice :

— Il est temps de s'attaquer à des choses plus substantielles que du thé ! À table, messieurs.

Il conduisit cérémonieusement le juge Ti à la place d'honneur, face à l'entrée. Lui-même prit le siège opposé, avec Tao Pan-té à sa gauche, et l'antiquaire, Wen Yuan, à sa droite. Faisant signe au jeune poète de s'asseoir à la droite du juge, il proposa un toast de bienvenue dans l'île en l'honneur du magistrat.

Celui-ci avala quelques gorgées d'un vin qu'il trouva plutôt fort, puis demanda, désignant le siège vide à sa gauche :

— Une autre personne doit-elle se joindre à nous ?

— En effet, Votre Excellence, et une personne dont la présence sera très appréciée de tous, répliqua Feng.

De nouveau sa jovialité trop appuyée happa le juge Ti qui leva les sourcils en entendant son interlocuteur ajouter :

— Tout à l'heure, une belle courtisane, la fameuse Lune d'Automne, nous favorisera de sa compagnie.

La coutume voulait que les courtisanes demeurassent debout ou prissent place sur des tabourets un peu à l'écart. Elles ne devaient certainement pas s'asseoir à table, comme des invitées. Tao Pan-té avait dû remarquer l'air surpris du juge, car il se hâta de dire :

— Les courtisanes dont la renommée s'étend au loin font beaucoup pour la prospérité de l'île, Votre Excellence. Nous les honorons donc de façon particulière. Après les tables de jeu, ce sont elles qui attirent le plus de visiteurs ici ; l'île du Paradis leur doit une bonne moitié de ses revenus.

— Dont quarante pour cent vont au gouvernement, fit remarquer l'antiquaire d'un ton sec.

Sans répondre, le juge attrapa un morceau de poisson salé avec ses baguettes. Il n'ignorait pas que les taxes prélevées sur les lieux de plaisir entraient pour une part considérable dans les impôts provinciaux. Il dit à monsieur Feng :

— J'imagine qu'avec tout cet argent qui change continuellement de main ici, ce ne doit pas être facile de faire respecter l'ordre ?

— Dans l'île même, cela n'offre pas grande difficulté, Noble Seigneur. J'ai recruté sur place une soixantaine d'hommes qui furent nommés « sbires spéciaux » quand notre magistrat eut ratifié mon choix. Ils ne sont pas en uniforme et peuvent donc se mêler librement aux personnes qui fréquentent les salles de jeu, les restaurants et les maisons de joie. Leur surveillance est discrète, mais rien de ce qui se passe ne leur échappe. En ce qui concerne le territoire environnant, la chose est différente. Des voleurs de grands chemins viennent souvent rôder dans les alentours de l'île pour dépouiller les visiteurs qui arrivent ou qui s'en vont. Il y a quinze jours, nous avons eu un grave ennui de ce genre. Cinq chenapans ont tenté de s'emparer d'un coffre de lingots d'or qu'apportait l'un de mes agents. Heureusement deux de mes hommes l'accompagnaient et ont pu les repousser. Ils ont tué trois bandits, mettant les autres en fuite.

Monsieur Feng vida sa coupe et ajouta :

— J'espère que Votre Excellence a trouvé à se loger confortablement ?

— Ma foi oui, à l'hôtel de la Félicité éternelle. On m'a donné un bel appartement appelé le « pavillon rouge ».

À ce nom, les regards des quatre convives se tournèrent en même temps vers le juge. Feng Tai posa ses baguettes et dit d'un ton désolé :

— Le gérant n'aurait pas dû vous mettre là, Noble Juge. C'est dans cet appartement qu'il y a trois jours l'académicien s'est suicidé. Je vais tout de suite donner l'ordre qu'un appartement convenable vous soit...

— Oh, mais cela ne m'ennuie pas du tout de loger dans cette chambre, l'interrompit le juge Ti. Au contraire, cela me permettra de faire connaissance avec le lieu où s'est déroulée la tragédie. Et ne réprimandez pas le gérant. Je me souviens maintenant qu'il a essayé de m'avertir de quelque chose, mais je lui ai coupé la parole. Dites-moi, dans laquelle des deux pièces le drame s'est-il déroulé ?

Monsieur Feng était encore trop ému pour parler. Ce fut Tao Pan-té qui répondit de sa voix calme :

— Dans la chambre rouge, Noble Juge. La serrure était fermée de l'intérieur. Le magistrat Lo a dû faire enfoncer la porte pour entrer.

— J'ai remarqué en effet que la serrure était neuve. Eh bien, puisque la clef se trouvait à l'intérieur et que l'unique fenêtre est munie de barreaux fort rapprochés, nous avons au moins la certitude qu'il n'y a pas eu d'intervention extérieure. Comment l'académicien s'est-il donné la mort ?

— Il s'est tranché la veine jugulaire avec sa propre dague, put enfin dire monsieur Feng. Voici comment les choses se sont passées. L'académicien a dîné seul dans la véranda, puis il est rentré pour mettre de l'ordre dans ses papiers, suivant le témoignage du garçon auquel il a dit qu'il ne voulait pas être dérangé. Quelques heures plus tard, cependant, le garçon s'est souvenu qu'il avait oublié d'apporter le thé. Il s'approcha de la porte de la chambre rouge, frappa, mais n'obtint pas de réponse. Il gagna la véranda pour jeter un coup d'œil par la

fenêtre afin de savoir si l'académicien était déjà couché. Il le vit étendu par terre, devant le lit, la poitrine couverte de sang.

« Le garçon alla immédiatement prévenir le gérant, puis accourut chez moi. Nous sommes allés ensemble à l'auberge où était descendu le magistrat Lo, et, accompagné de ses hommes, il se rendit avec nous à l'hôtel de la Félicité éternelle. Là, il fit enfoncer la porte de la chambre rouge. Le cadavre fut aussitôt porté au temple taoïste, à l'autre bout de l'île, et la nuit même on procéda à l'autopsie.

— A-t-on remarqué quelque chose de particulier ?

— Non, Noble Juge. Ou plutôt, si. Je me rappelle maintenant plusieurs égratignures étroites et longues sur le visage et l'avant-bras de l'académicien. Je n'ai pu en déterminer l'origine. Le magistrat Lo envoya immédiatement un messenger spécial au père du défunt, le fameux censeur impérial Li Wei-tsing, qui mène une vie retirée dans une villa de la montagne, à six milles au nord de l'île. Le messenger revint avec l'oncle du mort car le docteur Li était gravement malade depuis plusieurs lunes. L'oncle fit placer le corps dans un cercueil et l'emporta pour l'enterrer dans le cimetière de la famille.

— De quelle courtisane ce jeune homme était-il tombé si passionnément amoureux ? demanda le juge Ti.

Il y eut de nouveau un silence gêné. Monsieur Feng toussa pour s'éclaircir la voix et répondit d'un ton lugubre :

— De Lune d'Automne, Noble Juge. La Reine-des-Fleurs de cette année.

Le juge Ti poussa un soupir. C'était bien ce qu'il craignait !

— L'académicien n'a pas laissé de message pour elle, comme le font souvent les amoureux déçus dans leurs espérances, reprit vivement monsieur Feng. Mais nous avons découvert qu'il avait tracé deux cercles sur la première feuille de la pile de papiers placés sur sa table. Dessous, il a écrit le nom de Lune d'Automne. Trois fois répété. Le magistrat la fit donc venir, et elle ne fit pas de difficultés pour admettre que le jeune homme était tombé amoureux d'elle. Il lui avait proposé de la racheter, offre qu'elle refusa.

— J'ai rencontré cette femme par hasard au début de la soirée, dit le juge Ti d'un ton froid. Il m'a paru qu'elle tirait de

l'orgueil du fait que des gens s'étaient suicidés pour elle. Je l'ai jugée égoïste, dure et sans cœur. Sa présence ici ce soir me semble donc...

— J'espère, dit vivement Tao Pan-té, que Votre Excellence voudra bien prendre en considération l'atmosphère particulière qui règne ici avant de condamner sans appel son attitude. Cela accroît beaucoup la renommée d'une courtisane quand quelqu'un se suicide pour ses beaux yeux, spécialement si la victime est elle-même un personnage connu. On parle de l'événement dans toute la province... une curiosité morbide attire de nouveaux soupirants...

— Atmosphère particulière ou non, le fait est déplorable ! interrompit sèchement le juge Ti.

Les serveurs apportèrent un grand plat de canard rôti. Le juge y goûta et dut admettre qu'il était des plus délectable. Sur ce point, les renseignements fournis par son collègue Lo étaient corrects !

Trois jeunes femmes entrèrent dans la pièce et s'inclinèrent avec grâce. L'une tenait une guitare, la seconde un tambourin. Tandis qu'elles s'asseyaient sur des tabourets, le dos au mur, la troisième, une séduisante petite personne au joli visage, s'approcha de la table pour servir le vin.

— Voici la courtisane Fée d'Argent, élève de Lune d'Automne, dit monsieur Feng en la présentant au juge Ti.

Le poète Kia Yu-po, jusqu'ici remarquablement silencieux, parut s'animer. Après avoir échangé quelques remarques badines avec Fée d'Argent, il engagea une conversation avec le juge au sujet des anciennes ballades. La fille à la guitare attaqua un air gai dont sa compagne indiquait le rythme en frappant son tambourin avec la paume de sa main. Lorsque la musique se tut, le juge entendit l'antiquaire dire d'un ton aigre :

— Tu es bien pudibonde, ma fille !

Il vit que Fée d'Argent, les pommettes toutes roses, tentait de s'écarter du vieillard qui avait fourré sa main assez loin dans la large manche de la jeune femme.

— La soirée commence seulement, monsieur Wen ! fit sèchement observer le poète.

Tandis que le marchand de souvenirs retirait sa main, Feng Tai commanda :

— Remplis la coupe de monsieur Kia, Fée d'Argent ! Et sois bonne pour lui, il cessera bientôt d'être un gai célibataire !

Se tournant vers le juge Ti, il ajouta :

— J'ai le plaisir de vous informer, Noble Seigneur, que monsieur Tao Pan-té ici présent, agissant comme intermédiaire de mariage, annoncera dans quelques jours les fiançailles de monsieur Kia Yu-po et de ma fille unique, Anneau-de-Jade.

— Buvons à cet heureux événement ! s'écria aussitôt Tao Pan-té.

Le juge Ti s'apprêtait à féliciter le jeune poète quand il s'arrêta net, regardant sans plaisir la grande créature au port de reine qui venait d'apparaître dans l'embrasement de la porte.

Lune d'Automne portait une robe à col montant et à longues manches traînantes. Le somptueux vêtement était taillé dans un brocart violet orné d'un motif d'oiseaux et de fleurs d'or, et une large ceinture pourpre bien serrée mettait en valeur la finesse de sa taille et l'opulence de sa poitrine. De longues épingles d'or à la tête sertie de pierres précieuses traversaient son haut chignon. La poudre et le rouge soigneusement appliqués veloutaient l'ovale régulier de son visage, et de longs pendants de jade vert étaient accrochés aux lobes délicats de ses jolies oreilles.

Monsieur Feng souhaita bruyamment la bienvenue à la jeune femme. Elle fit un semblant de révérence et, promenant son regard autour d'elle, demanda en fronçant les sourcils :

— Le magistrat Lo n'est pas encore arrivé ?

Monsieur Feng se hâta d'expliquer que le magistrat avait dû quitter l'île à l'improviste. Il ajouta que Son Excellence Ti, magistrat du district voisin, le remplaçait et la pria de s'asseoir à côté de celui-ci. Le juge se dit que le mieux était encore de profiter de la circonstance pour la faire parler de l'académicien défunt. Afin d'entrer dans les bonnes grâces de la courtisane, il dit d'un ton enjoué :

— À présent, je vous ai été présenté dans les règles ; ce jour est vraiment fortuné pour moi !

Lune d'Automne le regarda d'un œil froid.

— Emplis ma coupe, ordonna-t-elle à Fée d'Argent.

La jeune fille au corps potelé s'empressa d'obéir et la Reine-des-Fleurs avala le vin d'un seul trait. Après s'être fait servir une nouvelle coupe, elle demanda au juge d'un ton détaché :

— Le magistrat Lo ne vous a-t-il pas remis un message pour moi ?

— Il m'a chargé de transmettre à la présente compagnie ses plus sincères excuses, répondit le juge Ti, quelque peu surpris. Cela s'adresse certainement à vous aussi.

Elle ne répliqua rien, contemplant un long moment sa coupe, ses beaux sourcils profondément froncés. Le juge remarqua que les autres convives observaient la jeune femme avec anxiété. Soudain, elle releva la tête et cria aux deux musiciennes :

— Ne restez pas là comme des idiots ! Jouez-nous quelque chose, vous êtes là pour ça !

Tandis que les deux jeunes femmes, terrorisées, reprenaient leurs instruments, la Reine-des-Fleurs vida encore une fois sa coupe d'un seul trait. Regardant sa belle voisine avec curiosité, le juge nota que les lignes cruelles, près de sa bouche, étaient plus marquées : de toute évidence l'humeur de la courtisane s'aigrissait. Soudain, elle posa un regard scrutateur sur Feng Tai. Celui-ci détourna aussitôt la tête et entama une conversation animée avec Tao Pan-té.

Brusquement, le juge comprit. Dans la véranda, Lune d'Automne lui avait confié qu'elle allait devenir l'épouse d'un magistrat qui, lui aussi, était poète et riche. Lo cultivait la poésie et passait pour avoir une certaine fortune ! Évidemment, son inflammable collègue s'était laissé entraîner plus loin qu'il ne voulait pendant son enquête sur le suicide de l'académicien et, dans un moment d'abandon, avait dû promettre à la Reine-des-Fleurs de la racheter à son maître et de l'épouser. Voilà qui expliquait son départ précipité et quelque peu furtif ! L'affaire officielle à traiter d'urgence n'était qu'un prétexte. Le joyeux magistrat avait sûrement découvert bien vite que sa partenaire d'une nuit était une ambitieuse impitoyable qui n'hésiterait devant rien pour arriver à ses fins. Elle ne craindrait peut-être même pas d'utiliser le fait qu'il avait commis une imprudence en demandant un moment d'extase à un témoin important dans

une affaire en cours. Rien d'étrange à ce qu'il fût si pressé de quitter l'île ! Mais ce bougre d'idiot l'avait placé lui, son collègue, dans une situation des plus embarrassante. Naturellement, Feng et les autres connaissaient tous la toquade de Lo pour cette fille et c'est pourquoi ils l'avaient invitée. Le dîner avait peut-être même été ordonné en l'honneur du rachat de Lune d'Automne à son maître ! D'où leur consternation en comprenant que Lo avait filé. Ils s'étaient sûrement rendu compte aussi que Lo lui en avait fait accroire, et ils devaient le prendre pour un fichu imbécile de s'être laissé nommer juge suppléant en la circonstance ! Enfin, le mieux était de se payer de toupet et de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Souriant aimablement à sa voisine, il déclara :

— Je viens d'apprendre que c'est le fameux académicien Li Lien qui s'est tué pour vous. Combien les Anciens avaient raison de dire qu'un jeune homme bien fait et spirituel s'éprend toujours d'une jeune femme dont la beauté égale l'esprit !

Lune d'Automne le regarda du coin de l'œil. Plus aimable à présent, elle répliqua :

— Je remercie Votre Excellence de ce compliment. Oui, Li Lien était très séduisant dans son genre. Il m'a donné un flacon de parfum comme cadeau d'adieu, et sur le papier qui l'enveloppait il a tracé de sa main un charmant poème. Le pauvre garçon vint jusqu'à mon pavillon pour me l'offrir la nuit même où il se suicida. Il savait bien que j'avais un faible pour les parfums coûteux !

Elle poussa un petit soupir et continua d'un air songeur :

— Après tout, j'aurais dû lui laisser un peu d'espoir. Il était plein d'égards pour moi, et très généreux. Je n'ai pas encore ouvert l'enveloppe, je me demande quel parfum il a choisi. Il connaissait mon goût pour le musc et pour l'essence de santal indien. Pendant qu'il prenait congé de moi, je lui ai demandé lequel des deux contenait le flacon, mais il n'a rien voulu dire, se contentant de répéter : « Faites en sorte qu'il atteigne sa destination ! » Naturellement, sa destination, c'est moi. Il aimait plaisanter ! Quel parfum convient le mieux à mon type selon vous, Noble Seigneur, le santal ou le musc ?

Le juge Ti se lança dans un compliment recherché mais fut interrompu par le bruit d'une petite lutte. Tout en remplissant la coupe du marchand de souvenirs, Fée d'Argent tentait de protéger sa poitrine contre les mains trop entreprenantes du vieux débauché sur la robe duquel un peu de vin se répandit.

— Maladroite ! lui cria Lune d'Automne. Ne pourrais-tu faire attention ? Et tu es toute décoiffée ! Va immédiatement t'arranger dans notre loge.

La Reine-des-Fleurs suivit d'un regard songeur la pauvre fille qui trottnait, terrorisée, vers la porte. Se tournant, elle demanda au juge, en baissant les yeux avec une modestie affectée :

— Votre Excellence serait-elle assez bonne pour me verser un peu de vin ? Je considérerais cela comme une faveur spéciale de sa part.

Tout en remplissant la coupe de la jeune femme, le juge nota que son visage était empourpré. Ce vin capiteux lui montait certainement à la tête. Elle humecta ses lèvres avec le bout de sa langue et lui sourit, la pensée visiblement ailleurs. Après avoir avalé quelques gorgées, elle se leva en disant :

— Je vous prie de m'excuser, je serai bientôt de retour.

Lorsqu'elle fut sortie, le juge essaya d'engager la conversation avec Kia Yu-po, mais le jeune poète était repris par son humeur morose. De nouveaux mets furent apportés et tout le monde se mit à manger avec appétit, tandis que les deux musiciennes jouaient des airs à la mode. Le juge Ti n'appréciait guère cette musique nouvelle, mais il dut reconnaître que la nourriture était délicieuse.

On servait le dernier plat de poisson quand Lune d'Automne reparut, apparemment d'excellente humeur. En passant derrière le marchand de souvenirs, elle murmura quelques mots dans son oreille et lui tapota gaiement l'épaule du bout de son éventail. Se rasseyant, elle dit au juge :

— Après tout, cette soirée est plus agréable que je ne m'y attendais ! Posant sa main sur le bras du magistrat, elle approcha sa tête si près de la sienne qu'il sentit l'odeur du musc qui parfumait la chevelure de la jeune femme.

— Vous dirai-je pourquoi j'ai été à peine polie avec vous dans la véranda ? demanda-t-elle. C'est parce que j'étais furieuse de sentir à quel point vous me plaisiez ! Et à la première rencontre, encore !

Lui lançant une œillade appuyée, elle ajouta :

— Je crois d'ailleurs que vous-même n'étiez pas fâché de me voir dans le costume que je portais à ce moment-là, n'est-il pas vrai ?

Tandis que le juge Ti cherchait une réponse appropriée, la belle courtisane lui pressa tendrement le bras et reprit :

— Si vous saviez combien c'est agréable de rencontrer un homme comme vous, sage et plein d'expérience. Vous n' imaginez pas combien ces jeunes freluquets à la dernière mode m'ennuient. Quel soulagement de se trouver en compagnie d'un homme plus mûr, d'un homme qui...

Elle lui lança un petit regard timide, puis, baissa les yeux pour conclure à voix basse :

— D'un homme qui connaît beaucoup de choses.

Le juge Ti fut bien aise, à ce moment, de voir Wen Yuan se lever. Le marchand de souvenirs expliqua qu'il devait rencontrer un client important après dîner et demanda qu'on voulût bien l'excuser.

La Reine-des-Fleurs échangeait maintenant des plaisanteries avec monsieur Feng et monsieur Tao. Bien qu'elle eût vidé coupe sur coupe, son articulation demeurait parfaite et ses réparties toujours spirituelles et pleines d'à-propos. Cependant, comme Feng Tai venait de raconter une histoire drôle, elle porta soudain la main à son front et gémit :

— Oh, j'ai trop bu ! Me trouveriez-vous vraiment impolie si je me retirais, messieurs ? Ceci est ma coupe d'adieu !

Elle prit la propre tasse du juge Ti et la vida lentement, puis elle s'inclina et sortit.

Le juge contempla d'un air dégoûté l'empreinte de rouge à lèvres laissée sur le bord de la fine porcelaine. Avec un mince sourire, Tao Pan-té observa :

— Votre Excellence a fait une grosse impression sur notre Reine-des-Fleurs !

— Lune d'Automne a seulement voulu se montrer polie envers un étranger, répondit le magistrat, soucieux de ne pas donner trop d'importance à l'attitude de la courtisane.

À son tour, Kia Yu-po se leva.

— Je ne me sens pas très bien, dit-il, je vous prie de m'excuser si je vous quitte aussi.

Consterné, le juge Ti se rendit compte qu'il lui fallait attendre un long moment avant de l'imiter. S'il partait maintenant, on croirait qu'il allait rejoindre la Reine-des-Fleurs, le fait qu'elle eût bu dans sa coupe équivalant à une avance fort claire de sa part. Dans quelle situation l'avait mis ce chenapan de Lo ! Il poussa un soupir et s'attaqua au potage sucré dont la présence indiquait la fin prochaine du repas.

4

MA JONG FAIT LA CONNAISSANCE DE DEUX AMATEURS DE CITROUILLES. IL APPREND D'INTÉRESSANTS DÉTAILS SUR LES NOTABLES DE L'ÎLE.

APRÈS AVOIR QUITTÉ LE JUGE Ti à la porte du pavillon de la Grue cendrée, Ma Jong partit en sifflotant un air joyeux et ne fut pas long à trouver la rue principale de l'île.

Des gens de toutes les classes de la société se promenaient sous les arceaux en stuc coloré qui ornaient la rue à intervalles réguliers ou bien se bouscullaient pour franchir les hautes portes des salons de jeu. Les vendeurs de nouilles ou de gâteaux étaient obligés de crier à pleine gorge pour dominer le brouhaha. Lorsque le vacarme s'apaisait tant soit peu, on distinguait le tintinnabulement des pièces de cuivre secouées dans de grandes sébiles de bois par de robustes gaillards postés à l'entrée des salles de jeu ; ils se livraient à ce petit exercice tout au long de la nuit, car le bruit fait par l'argent remué passe pour porter chance et attirer les joueurs.

Ma Jong fit halte devant une haute plate-forme en bois érigée près de la plus importante des maisons de jeu. Des bols et des assiettes remplis de bonbons ou de fruits confits de toutes sortes la recouvraient. Elle était surmontée d'une construction de bambou sur laquelle on apercevait en rangs serrés des reproductions en papier de maisons, de chariots, de bateaux et de meubles, ainsi que des piles de vêtements, également en papier. C'était là un des nombreux autels élevés dès le début de la septième lune en l'honneur des défunts dont les âmes se mêlent librement à la foule des vivants pendant la fête des Morts. Ces fantômes peuvent ainsi goûter à la nourriture exposée et choisir parmi les objets en papier ceux dont ils auront besoin au cours de leur existence dans l'au-delà. À la fin

de la fête, le trentième jour de la septième lune, bonbons et fruits sont distribués aux pauvres tandis que les autels et les diverses maquettes en papier sont brûlés, la fumée emportant les objets choisis vers leur destination supra-terrestre. Cette fête rappelle aux humains que la mort n'est pas une séparation définitive et que, une fois par an, les défunts reviennent pendant quelques semaines prendre part à la vie de ceux qui leur ont été chers.

Lorsque Ma Jong eut fini d'admirer le pittoresque étalage, un sourire parut sur ses lèvres et il murmura :

— L'âme de mon oncle Peng n'est sûrement pas ici, car il était peu friand de sucreries. Mais il ne détestait pas tenter le sort, et la veine doit lui avoir été longtemps favorable, témoins ces deux bons lingots d'or qu'il m'a laissés ! Je parierais que son âme est en train de flotter au-dessus des tables de jeu. Je ferais bien d'entrer ici, peut-être a-t-il l'intention d'inspirer à son jeune descendant quelques coups heureux !

Il pénétra dans le hall, versa dix sapèques, et commença par observer la foule qui se pressait autour de la grande table du milieu. Le jeu – l'un des plus simples et des plus populaires – consistait à deviner le nombre exact de sapèques que l'employé en charge de la table venait de recouvrir d'un bol à riz renversé. Après avoir contemplé un moment cet intéressant spectacle, Ma Jong se fraya un passage à grands coups de coude et gagna l'escalier du fond.

Au premier étage, les joueurs étaient assis par groupes de six autour d'une douzaine de petites tables et maniaient des cartes ou des dés. Ici, tous les clients étaient bien habillés, et Ma Jong remarqua même deux hommes portant la coiffure des fonctionnaires de l'Empire. Au mur du fond était accrochée une pancarte rouge sur laquelle de grands caractères noirs disaient : « *Chaque partie terminée doit être réglée aussitôt en argent.* »

Tandis que le lieutenant du juge Ti se demandait à quelle table il allait se joindre, un petit bossu se faufila près de lui. Le nabot avait une robe bleue fort propre mais sa grosse tête couverte d'une broussaille de cheveux gris était nue. Levant ses yeux en trous de vrille, il dit d'une voix aiguë :

— Si vous voulez faire une partie, il faut d'abord me montrer combien vous avez d'argent.

— Ça vous regarde ? répliqua Ma Jong, prompt à se mettre en colère.

— Et pas qu'un peu ! laissa tomber une voix caverneuse derrière lui.

Ma Jong fit un brusque demi-tour et se trouva nez à nez avec un personnage aussi haut que lui mais dont le torse ressemblait à une barrique de belle taille. La tête de l'homme semblait jaillir de ses larges épaules et sa poitrine se bombait comme la carapace d'un crabe géant. Ses yeux ronds, légèrement proéminents, scrutaient sans ciller le lieutenant du juge Ti.

— Qui diable pouvez-vous bien être ? demanda Ma Jong, étonné.

— Je suis le Crabe, expliqua le colosse d'un ton las. Mon collègue ici présent s'appelle la Crevette. À votre service.

— Il n'y en a pas un troisième qui se nommerait le Sel, par hasard ? s'enquit Ma Jong.

— Non, pourquoi ?

— Pour que je puisse vous réduire en purée tous les trois dans de l'eau bouillante. Ça fera un bon petit plat, répondit dédaigneusement Ma Jong.

Le Crabe se tourna vers le bossu.

— Chatouille-moi, dit-il d'un ton lugubre. Mon contrat m'enjoint de rire aux plaisanteries des clients.

La Crevette n'eut pas l'air d'entendre cette boutade. Levant son long nez pointu vers Ma Jong, il demanda :

— Vous ne savez donc pas lire ? Cette pancarte explique que les pertes doivent être réglées en argent. Pour éviter toute discussion future, les nouveaux venus sont priés de montrer jusqu'où ils peuvent miser.

— C'est raisonnable, admit Ma Jong de mauvaise grâce. Vous faites tous deux partie de l'établissement ?

— Moi et la Crevette nous sommes des observateurs, dit le Crabe sans élever la voix. Nous sommes payés par monsieur Feng Tai, le surveillant général de l'île.

Ma Jong regarda le singulier couple d'un air pensif, puis il se baissa pour tirer sa carte officielle d'une de ses bottes et, se relevant, la tendit au Crabe en disant :

— Je travaille pour le magistrat Ti, de Pou-yang, qui est pour l'instant juge suppléant de ce district. J'aimerais avoir une petite conversation avec vous.

Les deux hommes examinèrent attentivement la carte. Le Crabe la rendit à Ma Jong et conclut avec un soupir :

— Cela risque de nous dessécher la gorge. Allons nous asseoir sur le balcon, monsieur Ma, et nous boirons quelque chose en mangeant un morceau. Aux frais de la maison, bien entendu.

Tous trois s'assirent dans un coin, le Crabe placé de façon à garder l'œil sur la clientèle du tripot. Un instant plus tard, un serveur déposait devant eux une grande assiettée de riz frit et trois cruchons de vin.

Au cours de l'habituel échange de questions polies exigé par l'étiquette, il apparut que le Crabe et la Crevette avaient passé toute leur vie dans l'île du Paradis. Le Crabe était un boxeur du huitième degré et bientôt Ma Jong et lui se trouvèrent plongés dans une discussion sur les mérites respectifs de coups et prises divers. Le petit bossu ne s'intéressait pas à cette conversation technique, concentrant ses efforts sur le riz qui disparut avec une rapidité prodigieuse. Quand le plat fut complètement nettoyé, Ma Jong avala une dernière gorgée de vin et, se renversant sur son siège, dit d'un air satisfait en se tapotant le ventre :

— À présent que nous en avons fini avec ses formalités préliminaires, je me sens suffisamment fort pour aborder la partie officielle de ma mission. Que savez-vous, mes amis, de l'académicien Li ?

Le Crabe échangea un rapide coup d'œil avec la Crevette, et ce dernier dit :

— Ah, c'est de cela que s'occupe votre maître ? Eh bien, en deux mots, le séjour de Li ici a mal commencé et mal fini, mais entre ces deux moments désagréables, il s'est royalement amusé.

Un bruit d'altercation arriva de la salle. Le Crabe se leva et disparut dans la foule avec une rapidité surprenante pour un homme aussi lourdement bâti. La Crevette vida sa coupe et poursuivit :

— Voici la chose. Le dix-huitième jour de la présente Lune, l'académicien et cinq de ses amis débarquèrent d'une grosse jonque en provenance de la capitale. Leur voyage avait duré deux jours et chacune de ces journées s'était passée à boire et à festoyer du matin jusqu'au soir. Les bateliers avaient bravement expédié tout ce qui restait dans les cruchons, si bien que la troupe entière était complètement ivre. Il y avait un brouillard à couper au couteau, et leur bateau éperonna une jonque appartenant à monsieur Feng, notre patron. Cette jonque ramenait sa fille d'une visite à des parents qui habitent dans un village situé en amont. Il y eut de gros dégâts, les voyageurs ne réussirent à débarquer qu'à l'aube, et l'académicien fut obligé de promettre une somme rondelette en réparation du dommage causé. C'est pourquoi je vous ai dit que son séjour ici a mal commencé, vous me comprenez ? Ensuite ses amis et lui se sont rendus à l'hôtel de la Félicité éternelle, et Li a retenu le pavillon rouge pour lui-même.

— Mais c'est justement là que loge mon maître ! s'écria Ma Jong. Heureusement qu'il n'a pas peur des fantômes ! Je suppose que Li s'est suicidé dans la chambre du pavillon ?

Le bossu fronça le sourcil.

— Je n'ai pas prononcé le mot *suicide*, dit-il. Et le mot *fantôme* non plus.

Le Crabe qui venait de reparaître entendit la dernière phrase.

— Nous ne parlons pas volontiers de fantômes, expliqua-t-il. Et Li ne s'est pas suicidé.

— Comment cela ? grommela Ma Jong, surpris.

— Mon rôle est d'observer, répondit la Crevette, et je peux vous dire que devant la table de jeu Li gardait toujours un parfait sang-froid, qu'il gagnât ou perdît. Ce n'était pas le genre d'homme à se suicider, non, cela je puis vous l'affirmer.

— Voici dix ans que nous observons les gens ici, ajouta le Crabe. Nous connaissons tous les types humains autant qu'il en

existe. Prenez ce jeune poète, par exemple, Kia Yu-po. En une seule séance il a perdu tout son argent. Jusqu'à la dernière sapèque. Eh bien, lui, c'est le grand nerveux excitable, capable de se suicider le temps que vous tourniez la tête. Mais l'académicien Li, non mon vieux, jamais.

— N'a-t-il pas eu une aventure avec une femme, cependant ? insista Ma Jong. Et les femmes nous font souvent agir comme des imbéciles. Quand je pense à ce que j'ai pu faire pour elles, je me dis parfois...

— Il ne s'est pas suicidé, répéta le Crabe, imperturbable. C'était le type du salaud froid et calculateur. Si une mignonne le lâchait, il aurait plutôt pensé à lui jouer un tour de cochon qu'à se tuer.

— S'il ne s'est pas suicidé, il a été assassiné, alors ?

Cette question parut choquer le Crabe. Regardant la Crevette, il demanda :

— J'ai employé le mot *assassinat*, moi ?

— Tu ne l'as pas employé, répondit fermement le bossu.

Ma Jong haussa les épaules et s'enquit :

— Avec quelle fille couchait-il ?

— Il a pas mal fréquenté notre Reine-des-Fleurs pendant la semaine qu'il a passée ici, répliqua la Crevette. Mais il a rencontré souvent aussi Œillet-Rose... et Fleur-de-Jade... et mademoiselle Pivoine. Peut-être a-t-il eu avec elles ce que vous autres représentants de la loi appelez des « relations intimes ». Maintenant, il les a peut-être seulement un peu chatouillées en passant... par plaisanterie, si l'on peut dire. C'est les filles qu'il faut interroger, pas moi. Je n'étais pas là pour tenir la chandelle.

— Ça ne me déplairait pas de poursuivre mon enquête de ce côté-là, reconnut Ma Jong avec un large sourire. De toute façon, ils n'ont pas dû s'embêter ensemble, qu'il s'agisse de chatouiller ou d'autre chose. Mais à la fin, qu'est-il arrivé ?

— Il y a trois jours, le vingt-cinq au matin, reprit la Crevette, l'académicien a loué un bateau pour ses cinq amis et les a renvoyés dans la capitale. Ensuite il est retourné au pavillon rouge, a déjeuné tout seul, et a passé l'après-midi dans sa chambre. C'était la première fois qu'il ne rejoignait pas les tables de jeu. Pour la première fois aussi il a dîné seul. Après

quoi il s'est enfermé à clef dans sa chambre, et, quelques heures plus tard, on l'a trouvé au même endroit, la gorge tranchée.

— Et voilà, murmura le Crabe.

La Crevette gratta son long nez d'un air pensif et continua :

— La plus grande partie de cette reconstitution est basée sur des ouï-dire, vous pouvez donc y croire ou ne pas y croire. De nos propres yeux, nous avons seulement observé ceci : le marchand de souvenirs, monsieur Wen, est allé à cet hôtel ce soir-là, un peu après dîner.

— Il a donc rendu visite à Li ! s'écria Ma Jong.

— Ces gens du tribunal vous font toujours dire ce qu'on n'a pas dit ! constata la Crevette d'une voix plaintive.

— C'est leur habitude, expliqua le Crabe en haussant les épaules.

— J'ai simplement dit, répondit patiemment la Crevette, que nous avons vu monsieur Wen entrer dans l'hôtel. Un point, c'est tout.

— Auguste Ciel, s'exclama Ma Jong, si, en plus des visiteurs du dehors vous avez l'œil aussi sur tous les citoyens importants de l'île, vous devez être rudement occupés !

— Nous n'avons pas l'œil sur tous les citoyens importants, dit le Crabe. Seulement sur Wen Yuan. La Crevette hocha énergiquement la tête.

— Trois commerces rapportent beaucoup d'argent ici, continua le Crabe en fixant sur Ma Jong le regard de ses yeux globuleux. Premièrement : celui du jeu et des femmes ; c'est l'affaire de notre maître, monsieur Feng. Deuxièmement : celui de la boustifaille et de la boisson ; c'est l'affaire de monsieur Tao. Troisièmement : l'achat et la vente des antiquités ; c'est l'affaire de monsieur Wen. Ces trois commerces marchent la main dans la main, cela se comprend tout seul. Si quelqu'un gagne gros dans les salles de jeu, nous en glissons un mot dans l'oreille des hommes de Tao et de Wen. Peut-être que l'heureux gagnant donnera un gueuleton monstre, peut-être qu'il préférera investir son argent dans un objet ancien... ou en toc expertement maquillé. Si, au contraire, la personne en question a laissé toutes ses plumes sur le tapis, nos amis s'informent pour savoir s'il n'aimerait pas se défaire d'une vieille chose de

valeur ou s'il ne serait pas disposé à vendre quelque jolie servante ou quelque belle concubine. Et ainsi de suite. Voyez vous-même quelles nombreuses combinaisons s'offrent à l'esprit.

— Voilà une organisation qui ne laisse rien à désirer, observa Ma Jong.

— Elle est parfaitement comprise, admit la Crevette. Nous avons donc : Feng, Tao et Wen. Notre patron, Feng, est un homme droit et honnête, aussi le gouvernement l'a-t-il nommé surveillant général de l'île. Cela lui permet d'intervenir partout et fait de lui le plus riche des trois. Mais il faut qu'il soit toujours sur la brèche, croyez-moi ! Quand le surveillant général est honnête, chacun fait de jolis bénéfices et le client est satisfait ; seuls les imbéciles qui le veulent bien sont grugés. Quand le surveillant est une fripouille, les bénéfices sont multipliés par vingt, y compris les siens. Mais alors les choses se gâtent en un rien de temps et le commerce périclité. On peut donc dire que nous avons de la chance que Feng soit honnête. Le seul ennui est qu'il n'a pas de fils, seulement une fille. Donc, s'il meurt ou s'il lui arrive quelque chose, un autre lui succédera. Tao Pan-té est un lettré, il n'aime pas mettre le nez dans les affaires d'autrui. Jamais il n'accepterait d'être surveillant général. À présent, vous avez une idée de ce que sont nos deux notables : monsieur Feng et monsieur Tao. Ai-je parlé de Wen Yuan ? Voyons, le Crabe, ai-je dit un mot de lui ?

— Tu n'en as pas dit un seul mot, assura gravement le Crabe.

— Que signifie tout ce discours ? demanda Ma Jong avec humeur.

— Il vous a décrit la situation, répliqua le Crabe.

— Exactement ! dit la Crevette d'un air satisfait. J'ai décrit la situation que j'ai observée. Mais, attendu que vous me semblez être un brave garçon, monsieur Ma, je vais ajouter une chose que je connais seulement par ouï-dire. Il y a trente ans, le père de Tao Pan-té – il se nommait Tao Kouang – s'est suicidé dans le pavillon rouge. Fenêtre munie de barreaux, serrure fermée à clef de l'intérieur. Et cette même nuit d'il y a trente ans, le marchand de souvenirs Wen avait déjà été vu près de l'hôtel. Appelons cela une coïncidence.

— Eh bien, dit gaïement Ma Jong, je vais prévenir mon maître qu'il aura à compter avec deux fantômes au lieu d'un dans sa chambre. À présent que nous en avons fini avec les affaires officielles, je voudrais avoir votre avis sur un problème purement personnel.

Le Crabe poussa un soupir et dit d'un ton las à la Crevette :

— Il veut une femme.

Se tournant vers le lieutenant du juge Ti, il s'écria :

— Bonté du Ciel, mon vieux, entrez dans n'importe quelle maison de la prochaine rue. Vous y trouverez tous les types de femmes possibles, de toutes les tailles, et possédant tous les talents spéciaux imaginables. Vous n'aurez qu'à vous servir.

— C'est précisément parce que vous avez un stock si complet que j'ai recours à vous, expliqua Ma Jong. Je voudrais quelque chose de très particulier. Je suis né à Fou-ling, et ce soir j'aimerais rencontrer une fille de là-bas.

Le Crabe leva les yeux au ciel.

— Tiens-moi la main, demanda-t-il à la Crevette. Je vais éclater en sanglots. Monsieur veut une fille de son propre village !

L'air un peu embarrassé, Ma Jong expliqua :

— Il se trouve que je n'ai pas prononcé de mots d'amour dans mon dialecte natal depuis je ne sais combien d'années, alors, vous comprenez...

— Il parle dans son sommeil. Mauvaise habitude, commenta le Crabe.

Se radoucissant, il ajouta :

— Bon. Tu vas te rendre à la Tour bleue, dans le quartier sud. Tu diras de notre part à ta tenancière qu'elle te réserve Fée d'Argent. Cette petite est de Fou-ling, qualité supérieure aussi bien au-dessus du nombril que plus bas, et de nature très amicale, ce qui ne gêne rien. Elle sait chanter aussi, cet art lui ayant été enseigné par mademoiselle Ling, qui fut jadis l'une des plus fameuses courtisanes de l'île. Mais je ne crois pas que ce soit la musique qui t'intéresse. Va donc à la Tour bleue vers minuit. À présent c'est trop tôt, la mignonne est de service à un dîner je ne sais où. À ce moment-là tu pourras lui montrer que

tu as de la conversation... avec gestes à l'appui, au besoin. Tu veux des conseils pour ça ?

— Non, merci ! Mais je vous suis bien reconnaissant à tous deux pour votre tuyau. En tout cas, les femmes n'ont pas l'air de vous intéresser beaucoup, dites donc ?

— Pas beaucoup, confessa la Crevette. Le pâtissier mange-t-il sa pâtisserie ?

— Peut-être pas à chaque repas, admit Ma Jong. Mais à l'occasion il doit bien croquer un petit gâteau, je suppose ? Quand ça ne serait que pour voir s'il les réussit toujours ! Sans les jupons on s'ennuierait plutôt sur cette terre.

— Il y a les citrouilles, remarqua gravement le Crabe.

— Les citrouilles ? répéta Ma Jong.

Le Crabe inclina la tête d'un air pénétré. Il tira un cure-dent du revers de sa robe et se mit à explorer l'une de ses molaires.

— Nous en faisons venir dans notre jardin, expliqua la Crevette. Le Crabe et moi, nous sommes propriétaires d'une petite maison sur le bord du fleuve, dans la partie ouest de l'île. Il y a un joli bout de terrain et nous y cultivons des citrouilles. Nous rentrons de travailler à l'aube et, avant d'aller nous coucher, nous les arrosons. Quand nous nous réveillons, vers la fin de l'après-midi, nous faisons un peu de désherbage, puis nous les arrosons de nouveau et revenons prendre notre travail ici.

— Tous les goûts sont dans la nature ! Personnellement, ça me semblerait un peu monotone.

— Vous ne savez pas ce que vous perdez, dit le Crabe d'un ton convaincu. Ah, si vous les voyiez pousser ! Il n'y a pas deux citrouilles semblables.

— Raconte-lui quand nous les avons arrosées il y a dix jours, dit la Crevette d'un air détaché. Le matin où nous avons trouvé des chenilles sur leurs feuilles.

Le Crabe acquiesça d'un hochement de tête. Il étudia son cure-dent et commença :

— C'était le matin où nous avons vu le bateau de l'académicien Li arriver au débarcadère. Le quai se trouve juste en face de notre jardin. Monsieur Wen, le marchand de souvenirs, causa longuement avec l'académicien. Une

conversation assez mystérieuse, à l'abri des arbres. Il faut dire que le père de Li était un bon client de monsieur Wen, ce n'est donc pas extraordinaire que son fils le connaisse. Seulement, je ne crois pas qu'ils aient parlé d'antiquités, du moins à en juger par leur allure de conspirateurs. Notre boulot, c'est d'observer les gens et nous ne cessons jamais de le faire. Même quand nous ne sommes pas de service et que les chenilles menacent de dévorer nos citrouilles.

— Nous servons loyalement monsieur Feng, ajouta la Crevette. Cela fait dix ans que nous mangeons son riz.

Le Crabe jeta son cure-dent par terre et se leva en disant :

— Mais n'oublions pas que monsieur Ma est venu ici pour jouer, ce qui nous ramène à notre point de départ. Quelle somme pouvez-vous risquer, monsieur Ma ?

5

LE JUGE TI DÉCOUVRE UN CADAVRE DANS SA CHAMBRE. IL S'APPRÊTE À PASSER UNE NUIT DÉSAGRÉABLE.

MA JONG JOUA un certain nombre de parties avec trois négociants en riz à la mine solennelle. Ses cartes étaient assez bonnes, mais il ne s'amusait pas beaucoup. Il aimait les séances animées où les partenaires s'apostrophent bruyamment et ne craignent pas de jurer de tout leur cœur. Il commença par gagner modérément, puis perdit ses gains. Cela lui parut le moment de s'arrêter, aussi, se levant, il dit adieu au Crabe et à la Crevette et regagna sans hâte le pavillon de la Grue cendrée.

Le gérant l'informa que le dîner offert par monsieur Feng Tai tirait à sa fin et que deux des invités, ainsi que les courtisanes, s'étaient déjà retirés. Il le pria de s'asseoir près de son comptoir et lui offrit une tasse de thé.

Bientôt, le juge descendit le grand escalier en compagnie de Feng Tai et de Tao Pan-té. Tandis que les deux hommes l'escortaient jusqu'à son palanquin, le magistrat dit à monsieur Feng :

— Demain matin, je me rendrai dans votre bureau aussitôt après le petit déjeuner et j'y tiendrai une audience. Faites en sorte que tous les papiers relatifs au suicide de l'académicien Li soient réunis. Je désire que votre contrôleur des décès se trouve là aussi.

Ma Jong aida son maître à s'installer dans le palanquin et prit place à ses côtés. Pendant le voyage de retour, le juge lui fit part de ce qu'il venait d'apprendre au sujet du suicide. Il omit, par discrétion, de parler de la toquade du magistrat Lo pour la belle courtisane, se contentant de remarquer que son collègue

ne s'était pas trompé en appelant le suicide une affaire toute simple.

— Les assistants de Feng Tai ne sont pas de cet avis, Votre Excellence, dit tranquillement Ma Jong. Il raconta en détail ce que le Crabe et la Crevette lui avaient confié. Quand il se tut, le juge lança impatiemment :

— Tes amis se trompent. Ne t'ai-je pas dit que la porte était fermée à clef de l'intérieur ? Et tu as vu toi-même les barreaux de la fenêtre. Personne n'aurait pu s'introduire par là.

— Mais n'est-ce pas une curieuse coïncidence, Noble Juge, que le vieux marchand de souvenirs ait été vu non loin du pavillon rouge lors du suicide de l'académicien et qu'il se soit trouvé également là il y a trente ans lorsque le père de monsieur Tao s'y est suicidé aussi ?

— Tes deux amis aux noms de crustacés se laissent entraîner par leur ressentiment contre un rival de leur maître. Ils veulent évidemment causer des ennuis au vieil antiquaire. J'ai fait sa connaissance ce soir, c'est un désagréable vieillard et cela ne m'étonnerait pas qu'il complotât pour supplanter Feng dans son poste de surveillant général de l'île. Mais assassiner quelqu'un, c'est une autre paire de manches ! Et pourquoi Wen irait-il tuer l'académicien, la personne même dont il cherchait l'aide pour en venir à ses fins avec Feng ? Non, mon cher, tes deux informateurs nagent dans la contradiction. Quant à nous, évitons de nous mêler à ces petites querelles locales.

Il se tut un instant, tiraillant sa moustache d'un air pensif avant d'ajouter :

— Ce que les séides de Feng t'ont raconté à propos des faits et gestes de Li pendant son séjour ici met la dernière touche au tableau. J'ai rencontré ce soir la femme pour laquelle il s'est tué. Je l'ai même rencontrée deux fois, comble de malchance !

Après avoir relaté à son lieutenant sa conversation avec la courtisane dans la véranda du pavillon rouge, il conclut :

— Li était peut-être un lettré et un érudit, mais en ce qui concerne les femmes il était un bien mauvais juge. La Reine-des-Fleurs est d'une beauté remarquable, c'est entendu, mais c'est une créature volage et sans cœur. Par bonheur, elle n'a assisté qu'à la seconde partie du dîner. Je dois reconnaître que

la chère était excellente, et j'ai bavardé de façon fort intéressante avec Tao Pan-té ainsi qu'avec un jeune poète nommé Kia Yu-po.

— C'est le pauvre garçon qui a perdu tout son argent au jeu, déclara Ma Jong. En une seule séance, encore !

Le juge Ti fronça les sourcils.

— C'est étrange. Feng m'a dit que Kia allait bientôt épouser sa fille unique.

Ma Jong grimaça un sourire en répliquant :

— C'est un moyen comme un autre de rentrer dans son argent !

Les porteurs posèrent le palanquin devant l'hôtel de la Félicité éternelle. Ma Jong prit une bougie sur le comptoir, et les deux hommes traversèrent la cour d'entrée avant de suivre, dans le jardin, le couloir obscur qui menait au pavillon rouge.

Le juge ouvrit la porte en bois sculpté de l'antichambre et brusquement s'immobilisa, désignant du doigt le rai de lumière visible à gauche sous la porte de la chambre rouge, il murmura :

— C'est singulier ! Je me rappelle parfaitement avoir éteint les bougies avant de sortir. Et la clef que j'avais laissée dans la serrure n'y est plus !

Ma Jong colla son oreille au battant de la porte.

— Je n'entends rien. Dois-je frapper ?

— Essayons d'abord de voir par la fenêtre.

Ils traversèrent rapidement le salon et gagnèrent la véranda sur la pointe des pieds. Dès que Ma Jong eut jeté un regard entre les barreaux de la fenêtre donnant dans la chambre, il poussa un juron.

Devant le lit une femme gisait, complètement nue, sur la moquette rouge. Elle était couchée sur le dos, les jambes et les bras étendus, la tête tournée du côté opposé aux deux hommes.

— Est-elle morte ? murmura Ma Jong.

— Sa poitrine n'a pas l'air de se soulever.

Le juge Ti appuya son visage contre les barres de fer et ajouta :

— Regarde : la clef est dans la serrure !

— Cela fait le troisième suicide dans cette chambre maudite ! s'écria Ma Jong d'une voix soucieuse.

— Je ne suis pas du tout certain qu'il s'agisse d'un suicide, murmura le juge. Il me semble apercevoir un bleu sur le côté du cou. Va au bureau et commande au gérant d'aller chercher Feng Tai immédiatement. Mais ne parle pas de notre découverte.

Dès que Ma Jong fut sorti au pas de course, le juge jeta un nouveau coup d'œil à travers la fenêtre. Les rideaux rouges du lit étaient ouverts, exactement comme lorsqu'il était parti, mais, près de l'oreiller, il vit un vêtement blanc plié. D'autres vêtements féminins également pliés avec soin étaient empilés sur la chaise la plus proche. Une paire de minuscules chaussons de soie se trouvait au pied du lit.

— Pauvre créature, murmura-t-il doucement. Si vaine et si sûre d'elle... et morte à présent !

Il alla s'asseoir près de la balustrade. Des chants et des éclats de rire arrivaient du pavillon situé dans le parc : la fête devait battre son plein. Il y a seulement quelques heures, songea le juge Ti, la malheureuse se tenait contre cette balustrade, faisant valoir les lignes voluptueuses de son corps. Sa vanité et sa prétention devaient-elles la faire juger avec une trop grande sévérité ? Non... elle n'était pas complètement fautive. La vénération de la beauté physique, le culte de l'amour charnel, la fiévreuse convoitise de l'or qui règnent dans les endroits de plaisir comme l'île du Paradis ne pouvaient qu'avoir un effet pernicieux sur l'âme d'une jeune femme et lui donner une notion déformée de toutes les valeurs morales. La Reine-des-Fleurs de l'île avait été plus digne de pitié que de blâme, après tout.

Le magistrat fut tiré de sa méditation par l'arrivée de Feng Tai. Le surveillant général était accompagné de Ma Jong, du gérant et de deux solides gaillards.

— Qu'y a-t-il, Noble Juge ? demanda-t-il avec curiosité.

Le juge Ti lui montra la fenêtre. Feng et le gérant s'en approchèrent pour reculer aussitôt en étouffant une exclamation.

Le juge se leva.

— Dites à vos hommes d'enfoncer la porte, commanda-t-il au surveillant général.

Dans l'antichambre, les deux sbires se jetèrent contre le panneau sculpté. Voyant qu'il ne cédait pas, Ma Jong joignit ses efforts aux leurs.

Le bois vola en éclats autour de la serrure et le battant s'ouvrit.

— Restez où vous êtes, ordonna le juge Ti. S'avançant sur le seuil, il regarda de loin la silhouette étendue. Aucune blessure, aucune trace de sang n'apparaissaient sur le corps blanc et lisse de Lune d'Automne. Mais l'agonie avait dû être atroce car son visage, visible à présent, était horriblement convulsé, les yeux vitreux à demi sortis de leurs orbites.

Le juge pénétra dans la pièce et vint s'agenouiller près de la morte. Il posa sa main sous le sein gauche. Le corps était encore tiède, le cœur n'avait pas dû cesser de battre depuis longtemps. Il abaissa les paupières de la courtisane, puis examina sa gorge : des marques bleuâtres la marbraient de chaque côté. On devait l'avoir étranglée, mais il ne décela aucune trace d'ongles. Il poursuivit son examen détaillé du corps parfait. Il n'y avait pas d'autres signes de violence, sauf quelques longues et minces égratignures sur l'avant-bras. Elles semblaient tout à fait récentes et le magistrat avait la certitude qu'elles n'existaient pas quand il avait vu la jeune femme pratiquement nue dans la véranda. Il retourna le cadavre. Aucune marque sur le dos au joli modelé. Pour Finir, il examina les mains. Les ongles longs, dont Lune d'Automne avait visiblement pris grand soin, étaient intacts, et entre eux et la chair il ne trouva que de menues fibres de laine provenant de la moquette rouge.

Le juge Ti se releva et parcourut la pièce du regard. Pas trace de lutte. Il fit signe aux autres de le rejoindre et dit à Feng Tai :

— La raison de sa présence ici est facile à deviner. Elle avait l'intention de passer la nuit avec moi dans le but de me séduire. Elle s'était imaginé à tort que le magistrat Lo voulait la racheter. Quand elle découvrit son erreur, elle décida qu'après tout je pourrais le remplacer. Pendant qu'elle m'attendait, quelque chose s'est produit. Pour l'instant, nous parlerons d'une mort accidentelle, car, autant que je sache, personne n'a pu pénétrer dans cette chambre. Dites à vos hommes de porter le corps dans votre bureau pour l'autopsie. Demain matin, je jugerai cette

affaire. Convoquez Wen Yuan, Tao Pan-té et Kia Yu-po afin qu'ils assistent à l'audience.

Quand monsieur Feng se fut retiré, le juge demanda au gérant :

— L'a-t-on vue — vous ou quelqu'un d'autre — entrer dans l'hôtel ?

— Non, Votre Excellence. Mais son pavillon s'élève sur un terrain voisin et un sentier le relie à la véranda de cet appartement.

Le juge s'approcha du lit et leva les yeux vers le baldaquin, placé plus haut qu'il n'était d'usage, puis il tapota les panneaux de bois formant le fond du meuble. Ils ne sonnaient pas le creux. Le magistrat se tourna vers le gérant dont le regard lourd ne quittait pas le cadavre et dit sèchement :

— Au lieu de vous repaître les yeux de ce spectacle, dites-moi s'il existe un trou de voyeur ou quelque chose de ce genre dans les panneaux de ce lit ?

— Certainement pas, Noble Juge !

Le regard de l'homme revint vers la morte et il bégaya :

— D'abord l'aca... l'académicien... maintenant la Reine-des-Fleurs. Je ne comprends pas ce qui...

— Moi non plus ! coupa le juge. Qu'y a-t-il de l'autre côté de cette pièce ?

— Rien, Votre Excellence ! Seulement le mur du pavillon et un jardin.

— S'est-il déjà passé des choses étranges dans cette chambre ? Dites la vérité !

— Non, Noble Juge, je le jure ! Je suis gérant de l'hôtel depuis plus de quinze ans, des centaines de clients ont couché ici, et personne ne s'est jamais plaint. J'ignore...

— Allez chercher votre registre.

Le gérant se précipita au-dehors. Les hommes de Feng reparurent avec un brancard sur lequel ils emportèrent la morte après avoir roulé son corps dans une couverture.

Le juge Ti examina l'intérieur des manches de la robe violette. Il n'y trouva rien d'autre que l'habituel étui de brocart avec son peigne et son cure-dent, un paquet de cartes de visite

au nom de Lune d'Automne, et deux mouchoirs. Le gérant reparut portant sous son bras le registre demandé.

— Posez-le sur la table, commanda le juge Ti.

De nouveau seul avec Ma Jong, il s'assit en poussant un soupir de lassitude.

Son lieutenant dégagea la théière du panier ouatiné qui lui conservait sa chaleur et versa le liquide brûlant dans une tasse. Désignant le rouge à lèvres qui maculait le bord de l'autre tasse, il remarqua :

— Elle a bu du thé avant de mourir. Et elle était seule car la seconde tasse – celle que je viens de remplir pour vous – était propre.

Sur le point de la porter à ses lèvres, le juge Ti la reposa brusquement.

— Reverse ce thé dans la théière, ordonna-t-il. Va dire au gérant de se procurer un vieux chat ou un vieux chien et fais-le boire à cet animal.

Lorsque Ma Jong fut sorti, le juge se mit à feuilleter le registre.

Plus tôt qu'il ne s'y attendait, son lieutenant revint en secouant la tête.

— Rien à dire sur le thé, déclara-t-il.

— Tant pis ! Je pensais que quelqu'un avait accompagné Lune d'Automne ici et versé subrepticement du poison dans le thé avant de prendre congé d'elle. Elle aurait pu le boire après avoir fermé sa porte à clef, ce qui nous aurait fourni la seule explication rationnelle de sa mort.

Le juge se renversa sur son siège, tirillant sa barbe avec découragement.

— Mais les taches bleuâtres autour de sa gorge, Votre Excellence ?

— Seulement superficielles, et sans marques d'ongles. Elles pourraient avoir été causées par l'absorption d'un poison inconnu de moi, mais certainement pas par une tentative d'étranglement.

Ma Jong hocha sa grosse tête d'un air soucieux et demanda :

— Alors, que lui est-il arrivé, Votre Excellence ?

— Nous avons ces longues et minces égratignures sur les bras. D'origine indéterminée, mais semblables à celles observées sur les bras de l'académicien Li. Il y a certainement un lien entre sa mort et celle de sa maîtresse, survenues toutes deux dans cette même chambre rouge. Je n'aime pas du tout la façon dont se présente cette affaire, Ma Jong !

Le magistrat réfléchit quelques minutes en caressant ses favoris, puis il se redressa et reprit :

— Pendant ton absence, j'ai soigneusement étudié les entrées du registre. Au cours des deux dernières lunes, environ trente personnes ont fait au pavillon rouge un séjour plus ou moins long. La plupart de ces entrées sont accompagnées dans la marge d'un nom féminin et de l'indication d'une somme d'argent supplémentaire à l'encre rouge. Sais-tu ce que cela peut signifier ?

— Bien sûr. Cela signifie que ces clients ont passé la nuit avec une professionnelle de l'amour. La somme marquée est le montant de la ristourne que ces femmes ont dû faire à la direction de l'hôtel.

— Je vois. Eh bien, l'académicien Li a passé sa première nuit – celle du 19 – avec une courtisane nommée Pivoine. Les deux nuits suivantes avec Fleur-de-Jade, et celles du 22 et du 23 avec une autre personne appelée Cœillet-Rose. Il est mort dans la nuit du 25.

— C'est sa nuit solitaire qui lui a porté la guigne, murmura Ma Jong avec un sourire goguenard.

Le juge n'entendit pas et continua d'un ton pensif :

— Il est singulier que le nom de Lune d'Automne n'apparaisse pas ici.

— Il y a toujours les après-midi. Certains hommes poussent très loin les raffinements de la cérémonie du thé !

Le juge Ti ferma le registre. Il laissa son regard errer dans la pièce, puis il se leva et s'approcha de la fenêtre. Après avoir palpé les épais barreaux de fer et vérifié la solidité du massif cadre de bois, il remarqua :

— Impossible pour un homme de pénétrer dans la chambre par cette fenêtre. Inutile d'ailleurs de s'occuper d'elle car Lune d'Automne était étendue par terre à plus de dix pieds de là. C'est

face à la porte qu'elle est tombée à la renverse, et non pas face à la fenêtre, la tête légèrement tournée vers la gauche, du côté du lit.

Avec une expression d'accablement, le juge continua :

— À présent, tu peux t'en aller, Ma Jong, et tâche de passer une bonne nuit. Demain matin, à l'aube, rends-toi au débarcadère. Essaie de mettre la main sur le capitaine de la jonque appartenant à Feng Tai et fais-toi raconter tout ce qu'il sait sur la collision entre les deux bateaux. Livre-toi aussi à une enquête discrète sur la rencontre de Li et de l'antiquaire qui, selon tes deux amateurs de citrouilles, a eu lieu à cet endroit-là. Moi, je vais examiner encore une fois ce lit avant de me coucher. Demain sera une journée chargée.

— Votre Excellence ne va pas dormir dans cette chambre ? demanda Ma Jong avec inquiétude.

— Si, naturellement ! répliqua le juge, impatienté. Cela me permettra de vérifier s'il y a vraiment quelque chose de louche dans la pièce. Va-t'en maintenant, et trouve-toi un logement pour cette nuit ! Bonsoir !

Ma Jong voulut protester, mais quand il vit l'air déterminé de son maître, il comprit que cela ne servirait à rien. Il s'inclina donc profondément et sortit.

Demeuré seul, le juge se campa devant le lit, les mains derrière le dos. Il remarqua certains faux plis dans la soie mince recouvrant la natte placée sur le châlit. Il posa le bout du doigt dessus et la trouva légèrement humide. Se baissant, il renifla l'oreiller. Il dégageait le même parfum de musc que le juge avait noté dans la chevelure de la courtisane pendant le dîner.

La première phase des événements était facile à reconstituer. Lune d'Automne avait passé par la véranda pour s'introduire dans le pavillon rouge, probablement après une brève visite à son propre pavillon. Peut-être avait-elle eu d'abord l'intention de l'attendre au salon, mais après avoir découvert la clef dans la serrure de la chambre rouge, elle avait pensé qu'une rencontre à l'intérieur de cette pièce aurait plus de chances d'être décisive. Elle but une tasse de thé, ôta sa robe de dessus, la plia et la posa sur une chaise. Puis elle se mit complètement nue, plaça le reste de ses vêtements près de l'oreiller et, assise sur le bord du lit,

elle retira ses mignonnes chaussures qu'elle déposa sur le plancher. En fin de compte, elle s'était allongée, attendant qu'il vînt frapper à la porte. Elle avait dû demeurer un certain temps ainsi, tandis que son dos en sueur froissait légèrement la soie recouvrant la natte. Ce qui advint ensuite, le juge ne réussissait pas même à le concevoir.

Un incident s'était probablement produit qui avait obligé la courtisane à descendre du lit, mais cela tranquillement. Si elle avait sauté en hâte, l'oreiller et la couverture auraient été dérangés. Et dès qu'elle fut debout elle eut à faire face à une épreuve atroce. Le juge frissonna en se rappelant l'expression d'horreur sur le visage aux traits convulsés.

Il repoussa l'oreiller et tira la couverture de soie. Dessous, il n'y avait que la natte de jonc finement tressée et des planches massives. Le juge alla chercher la bougie posée sur la table. En se mettant debout sur le lit, il pouvait atteindre le baldaquin. Il le tapota de ses doigts repliés, mais le son plein ne révéla aucune cavité. Il sonda encore une fois les panneaux du fond avec une grimace de dégoût à l'adresse des petites gravures érotiques qui les tapissaient. Il repoussa ensuite son bonnet afin de prendre une épingle de son chignon et s'en servit pour vérifier la profondeur des rainures séparant les panneaux. Là non plus il ne découvrit rien qui indiquât une ouverture secrète.

Poussant un soupir, il redescendit sur le plancher. L'affaire était totalement incompréhensible. Après avoir un instant caressé sa longue barbe noire, il étudia de nouveau le lit tandis qu'un sentiment d'anxiété s'emparait de lui. L'académicien Li et Lune d'Automne portaient tous deux de longues et minces égratignures. Était-il possible que dans ce bâtiment très ancien se cachât quelque étrange animal ? Il se rappelait avoir lu une curieuse histoire dans laquelle un grand...

Reposant vite la bougie sur la table, il secoua les rideaux du lit d'une main précautionneuse, puis il s'agenouilla par terre pour regarder dessous. Rien. Pas même un grain de poussière ou une toile d'araignée. Le juge souleva un coin de l'épaisse moquette rouge. Le plancher qu'elle recouvrait était aussi net que le reste de la chambre. Évidemment, la pièce avait été balayée avec un soin particulier après la mort de Li.

— Une bête inconnue a pu venir du dehors en passant entre les barreaux de la fenêtre, murmura le juge Ti. Il alla chercher son sabre que Ma Jong avait posé sur le divan du salon et sortit dans la véranda. Plusieurs fois de suite il plongea la longue lame à travers les grappes de glycines puis secoua vigoureusement la masse de feuillage. Un nuage de fleurs bleuâtres flotta dans l'air et descendit doucement sur le sol, mais ce fut tout.

Le juge Ti retourna dans la chambre rouge. Il ferma la porte et poussa contre elle la table centrale. Il desserra sa ceinture, ôta sa robe de dessus, la plia et la déposa sur le plancher, devant la coiffeuse. Il s'assura que les deux bougies étaient encore assez longues pour brûler jusqu'au petit jour, et, après avoir placé son bonnet sur la table, il s'étendit par terre, la tête sur sa robe pliée, la main droite sur la poignée du sabre posé à côté de lui. Il avait le sommeil léger et savait que le moindre bruit ne manquerait pas de l'éveiller.

6

MA JONG RENCONTRE UNE PAYSE EN D'ÉTRANGES CIRCONSTANCES. ELLE LUI RACONTE DE CURIEUSES CHOSES SUR MONSIEUR WEN.

APRÈS AVOIR SOUHAITÉ le bonsoir à son maître, Ma Jong se dirigea vers le hall de l'hôtel où une demi-douzaine de garçons rassemblés en un groupe compact commentaient la tragédie à voix basse. Il prit par le bras l'un des plus jeunes et lui demanda de le conduire à l'entrée des cuisines.

L'adolescent le fit sortir dans la rue et le mena jusqu'à une porte en bambou qui s'ouvrait dans la palissade, à gauche du portail. Lorsqu'ils eurent pénétré dans une petite cour, Ma Jong vit à sa droite le mur qui entourait le terrain de l'hôtel et à sa gauche un jardin mal tenu. D'une porte percée dans la muraille venait un bruit d'assiettes entrechoquées et d'eau courante.

— Voici l'entrée des cuisines, dit le garçon. Des clients ont dîné à une heure tardive.

— Va toujours, commanda Ma Jong.

Leur marche fut bientôt arrêtée par des buissons touffus recouverts de glycine. Ma Jong écarta les branches et se trouva au pied d'un étroit escalier aux marches de bois qui aboutissait à l'extrémité gauche de la véranda du pavillon rouge. Un sentier disparaissant sous les mauvaises herbes continuait au-delà des marches.

— Ce petit chemin mène à l'entrée de service du pavillon de la Reine-des-Fleurs, expliqua le garçon. C'est dans ce pavillon qu'elle reçoit ses admirateurs préférés. L'endroit est confortable et bien meublé.

Ma Jong poussa un grognement. Avec difficulté il se fraya un passage à travers les arbustes jusqu'à un sentier encore plus étroit qui longeait la véranda. Au-dessus de lui, il entendit le

juge marcher dans la chambre rouge. Se retournant vers son guide, il mit un doigt sur ses lèvres et explora les buissons. Habitué dès sa jeunesse à vivre dans les bois, il ne faisait aucun bruit. Quand il se fut assuré que personne n'était caché là, il continua d'avancer et finit par déboucher sur un chemin assez large.

— C'est la grande allée du parc, expliqua le garçon, en prenant à droite nous retrouverons la rue, de l'autre côté de l'hôtel.

Ma Jong fit signe qu'il comprenait. L'idée que n'importe qui pouvait accéder au pavillon rouge et s'y introduire sans passer par l'hôtel ni être vu de personne le consternait. Il pensa un instant à dormir sous un arbre pour rester près de la véranda. Mais le juge Ti avait sûrement établi son propre plan d'action pour la nuit et il lui avait expressément ordonné de se trouver un abri ailleurs. En tout cas, il avait à présent la certitude qu'aucune personne mal intentionnée ne s'était embusquée près du pavillon rouge pour surprendre son maître.

De retour devant l'hôtel, il demanda le chemin de la Tour bleue à son jeune guide. Ce dernier lui ayant expliqué qu'elle se trouvait dans la partie sud de l'île, après le pavillon de la Grue cendrée, Ma Jong repoussa son bonnet en arrière et partit d'un bon pas.

Bien qu'il fût minuit passé, les maisons de jeu et les restaurants étaient brillamment éclairés et une foule bruyante se pressait encore dans les rues, presque aussi nombreuse que tout à l'heure. Après avoir dépassé le pavillon de la Grue cendrée, Ma Jong tourna à gauche et se trouva brusquement dans une petite voie tranquille bordée de maisons à un étage. Toutes les fenêtres étaient obscures et l'on n'apercevait pas l'ombre d'un passant. Les caractères peints sur les portes, et qui se composaient uniquement d'une indication de catégorie et d'un numéro, tirent comprendre à Ma Jong qu'il arrivait dans le quartier-dortoir des prostituées et des courtisanes, classées selon leur rang respectif. L'entrée de ces maisons était interdite aux clients et c'est là que ces jeunes femmes mangeaient et dormaient, là qu'on leur donnait leurs leçons de chant et de danse.

— La Tour bleue doit se trouver dans ces parages, murmura le lieutenant du juge Ti. C'est pratique, ils ont leur personnel sous la main !

Un gémissement venant des volets clos placés à sa gauche le fit s'arrêter brusquement. Il colla son oreille contre le bois. Après un instant de silence, le gémissement se renouvela. Quelqu'un souffrait, et sans doute dans la solitude, car il était peu probable que les habitants de cette maison y retournassent avant l'aube. Il lut sur la porte : « Second rang, numéro quatre », et vit qu'elle était faite de planches massives et fermée à clef. Ayant noté qu'un étroit balcon courait le long de la maison, il releva le bas de sa robe qu'il fourra dans sa ceinture et bondit jusqu'à ce balcon, au rebord duquel il s'accrocha. Il n'eut plus ensuite qu'à se hisser par-dessus la balustrade, puis, ouvrant d'un coup de pied une porte formée d'un treillis de bois, pénétra dans une petite pièce qui sentait le fard et la poudre de riz. Il prit sur une coiffeuse une bougie et un briquet. La bougie allumée, il vit une volée de marches étroites qu'il descendit rapidement pour arriver dans un hall obscur.

Un rai de lumière filtrait sous la porte de gauche. C'est de cette direction que venaient les gémissements. Posant la bougie sur le plancher, il ouvrit cette porte et entra dans une grande pièce éclairée seulement par une lampe à huile. Six gros piliers soutenaient le plafond bas à solives visibles. Des nattes de jonc couvraient le sol. En face de lui divers instruments de musique, guitares, violons, flûtes en bambou, étaient accrochés au mur. Il se trouvait évidemment dans la pièce où les courtisanes prenaient leurs leçons de chant. Les gémissements venaient du coin le plus éloigné, non loin de la fenêtre. Ma Jong s'en approcha.

Tournée vers un pilier et debout sur la pointe des pieds, une jeune fille complètement nue était attachée au fût de bois par ses bras levés au-dessus de sa tête. Sur ses hanches et son dos potelés on voyait des zébrures rouges laissées par des coups de fouet. Un large pantalon et son cordon de fermeture gisaient à ses pieds. En entendant les pas de Ma Jong, la jeune femme cria sans tourner la tête :

— Non... non... je vous en supplie...

— Taisez-vous donc ! grommela Ma Jong. Je viens vous délivrer.

Il sortit son couteau et coupa rapidement la ceinture de soie qui liait les bras de la prisonnière. Celle-ci voulut se retenir à la colonne pour ne pas tomber, mais ses forces la trahirent et elle s'effondra sur le sol.

Se reprochant de n'avoir pas prévu cela, l'assistant du juge Ti s'agenouilla près d'elle. Les yeux de la malheureuse étaient clos, elle venait de perdre connaissance.

Ma Jong l'examina d'un œil appréciateur :

— Jolie fille ! murmura-t-il. Qui peut avoir eu le cœur de lui faire subir un traitement pareil ? Et que sont devenus ses vêtements ?

Se retournant, il aperçut les différentes pièces d'un costume féminin en tas sous la fenêtre. Il alla chercher la robe de dessous de la jeune femme et l'en couvrit, puis il s'accroupit à nouveau près d'elle et massa ses poignets bleuis. Les paupières de la belle évanouie battirent et elle ouvrit la bouche pour crier.

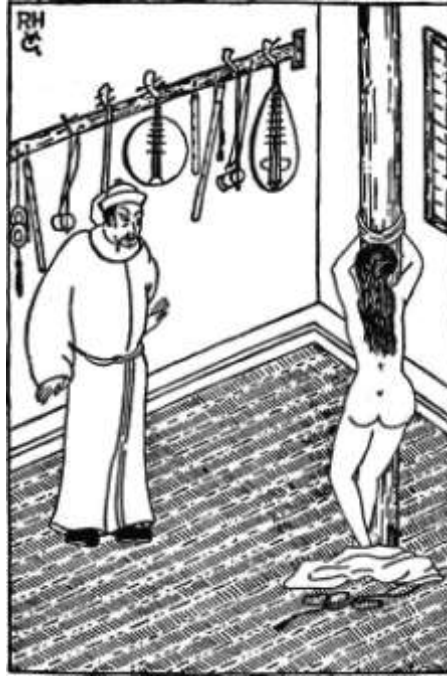
— Chut, ne craignez rien, dit-il vivement, je suis un officier du tribunal. Qui êtes-vous ?

Elle essaya de s'asseoir mais retomba en poussant un cri de douleur. D'une voix tremblante elle murmura :

— Je suis une courtisane du Second Rang. J'habite là-haut.

— Qui vous a battue ?

— Oh, ce n'est rien, répliqua-t-elle aussitôt. Tout est de ma faute. L'affaire ne regarde pas le tribunal.



MA JONG APERÇOIT UNE JOLIE FILLE EN FÂCHEUSE POSTURE

— Ceci reste à voir. Répondez à ma question.

Elle le regarda d'un air apeuré.

— Ce n'est rien, je vous jure, répéta-t-elle doucement... Ce soir, j'ai assisté à un dîner avec Lune d'Automne, notre reine de l'année. J'ai renversé par maladresse du vin sur la robe d'un invité. La Reine me gronda et me dit d'aller dans notre loge. Peu après, elle vint m'y chercher et m'amena ici. Elle voulait seulement me donner quelques gifles, mais en essayant de les éviter je lui égratignai les bras. Lune d'Automne n'est pas d'humeur facile : pleine de rage, elle m'ordonna de me déshabiller, puis elle m'attacha au pilier et me fouetta avec le cordon de mon pantalon. Après quoi, elle me dit qu'elle reviendrait me délivrer plus tard, quand j'aurais eu le temps de me repentir de me repentir de ma conduite.

Les lèvres de la petite courtisane se mirent à trembler et elle dut avaler plusieurs fois sa salive avant d'être en état de poursuivre.

— Mais elle ne revenait pas, et il arriva un moment où mes jambes eurent du mal à me supporter et où mes bras

commencèrent à s'engourdir. J'ai pensé qu'elle m'avait peut-être oubliée. J'eus si peur que...

Des larmes se mirent à rouler le long de ses joues. Dans son émoi, elle avait prononcé les dernières phrases avec un accent villageois que Ma Jong reconnut. Il essuya les larmes de la pauvre enfant du bout de sa manche et lui dit dans son dialecte natal :

— Tes ennuis sont terminés, Fée d'Argent ! À présent, un garçon de ton village va s'occuper de toi.

Sans tenir compte de l'étonnement de la jeune femme, il poursuivit :

— Bénissons le hasard qui m'a fait passer par ici et entendre tes gémissements, car Lune d'Automne ne reviendra pas. Ni aujourd'hui ni jamais !

S'aidant de ses mains, elle s'assit sans s'occuper du vêtement qui retomba, dévoilant à nouveau d'appétissantes rondeurs. D'une voix étranglée, elle demanda :

— Que lui est-il arrivé ?

— Elle est morte.

Fée d'Argent se cacha le visage dans les mains et se mit à sangloter. Ma Jong secoua la tête, perplexe. Décidément, les femmes le surprendraient toujours !

Relevant enfin la tête, la petite courtisane dit d'une voix misérable :

— Notre Reine est morte ! Elle était si belle et si intelligente... Elle nous battait parfois, mais elle était si souvent bonne et compréhensive. Elle n'avait pas une forte santé. A-t-elle eu un malaise subit ?

— Le Ciel seul le sait. Si tu veux, parlons un peu de moi maintenant. Je suis le fils aîné de Ma Liang, le batelier qui habite au nord de notre village.

— Non ? Vous êtes un fils du batelier Ma ? Je suis la deuxième mademoiselle Wou, la seconde fille du boucher. Il a parlé un jour de votre père devant moi. Il paraît que c'était le meilleur batelier du pays. Comment vous trouvez-vous sur cette île ?

— Je suis arrivé ce soir avec mon maître, le juge Ti. C'est le magistrat du district voisin. Pour l'instant il agit comme juge suppléant ici.

— Je le connais. Il assistait au dîner dont je vous ai parlé. Il a l'air d'un brave homme bien tranquille.

— Brave homme, oui. Mais tranquille... permets-moi de te dire que ses réactions sont parfois des plus énergiques ! Bon... je vais te monter dans ta chambre, ton dos a besoin d'être soigné.

— Je ne veux pas rester ici cette nuit ! s'écria Fée d'Argent, terrifiée. Emmenez-moi ailleurs !

— Dis-moi seulement où ! Depuis que je suis dans cette île, j'ai été si occupé que je n'ai même pas eu le temps de trouver un endroit pour dormir.

Fée d'Argent se mordit les lèvres et demanda d'un ton malheureux :

— Pourquoi les choses sont-elles toujours si compliquées ?

— Sur ce point, c'est mon maître qu'il faut interroger. Moi, je me contente de faire le gros travail.

Elle ébaucha un sourire.

— Bon, dit-elle, alors emmenez-moi dans le magasin de soieries, deux rues plus haut. Il est tenu par une veuve de notre village nommée madame Wang. Elle me laissera passer la nuit chez elle, et vous aussi. Mais aidez-moi d'abord à gagner le cabinet de toilette.

Ma Jong lui tendit la main pour qu'elle se relevât et lui enveloppa les épaules avec la robe de dessous, puis il ramassa les autres vêtements et, lui donnant le bras, l'emmena dans la salle de bains.

— Si quelqu'un vient me demander, dites que je suis partie, lui recommanda-t-elle vivement avant de refermer la porte sur elle.

Il attendit dans le couloir qu'elle reparût, toute habillée. Voyant avec quelle difficulté elle marchait, il la prit dans ses bras pour la porter. Suivant les instructions qu'elle lui donnait au fur et à mesure, ils suivirent d'abord une allée qui passait derrière la maison, puis enfilèrent un étroit passage. Ils s'arrêtèrent enfin devant la porte de service d'un petit magasin, et, posant son fardeau à terre, Ma Jong frappa.

Une robuste commère vint ouvrir. Fée d'Argent se hâta d'expliquer que son ami et elle désiraient un abri pour la nuit. Sans poser de question, la femme les conduisit dans une soupente fort propre. Ma Jong lui demanda de leur apporter un pot de thé bouillant, une serviette, et un pot de pommade calmante. Il aida sa compagne à se déshabiller et la fit s'étendre à plat ventre sur l'étroite couche. Quand la veuve revint et aperçut le dos de Fée d'Argent, elle s'écria :

— Oh, pauvre petite ! Que vous est-il arrivé ?

— Je vais m'occuper de ça, ma tante, dit Ma Jong en la poussa dehors.

D'une main habile, il enduisit de pommade les endroits meurtris par les coups de ceinture.

— Les plaies sont légères, dit-il, d'ici quelques jours il n'y paraîtra plus.

Mais quand il découvrit les blessures saignantes des hanches, il fronça le sourcil. Après les avoir lavées avec du thé, il les traita aussi à la pommade et, s'asseyant sur l'unique chaise, déclara sèchement :

— Ce que tu as aux hanches n'a jamais été fait par une corde de pantalon, ma petite. Je suis un officier du tribunal et je connais mon affaire ! Tu ferais mieux de tout me raconter.

Elle appuya son visage sur ses bras croisés, le dos secoué de sanglots. Ma Jong replaça la robe de dessous sur elle et poursuivit :

— Les petits jeux auxquels vous pouvez vous livrer entre vous sont vos oignons. Enfin... dans une certaine mesure ! Mais si un client vous maltraite, cela regarde le tribunal. Allons, parle... qui t'a fait ça ?

Fée d'Argent tourna son visage baigné de larmes vers lui.

— C'est une histoire si lamentable, murmura-t-elle d'un ton découragé. Vous n'ignorez pas que les filles de troisième et de quatrième rang sont obligées de suivre n'importe quel client disposé à verser le prix de leurs faveurs, tandis que les courtisanes de premier et second rang ont le droit de choisir leurs amants. J'appartiens au second rang, on ne peut me contraindre à accorder mes faveurs à une personne qui ne me plaît pas. Mais, bien entendu, il y a des cas particuliers.

L'horrible Wen, par exemple. Ce vieil antiquaire appartient au groupe des notables. Il a essayé plusieurs fois de me faire venir chez lui. J'avais toujours réussi à me défilier, mais au dîner de ce soir, il a dû apprendre par Lune d'Automne qu'elle m'avait laissée attachée à l'une des colonnes du hall d'étude, et le sale bonhomme est venu me trouver peu après le départ de notre Reine. Il m'a dit qu'il était prêt à me délivrer si je consentais à... enfin, à faire des choses écoeurantes. Naturellement, je refusai. Alors il est allé prendre une des longues flûtes en bambou accrochées au mur et s'est mis à me battre avec. Les coups de ceinture de Lune d'Automne ne m'avaient pas fait trop mal : c'était plutôt humiliant que douloureux. Mais cette ignoble brute de Wen voulait vraiment me torturer et il ne s'est arrêté que lorsque je l'eus imploré de toutes mes forces en promettant de faire n'importe quoi. Lorsqu'il m'a vue bien à sa merci, il est parti en me disant qu'il reviendrait un peu plus tard veiller à ce que je m'exécute. Voilà pourquoi je n'ai pas voulu rester là-bas. Mais je vous supplie de ne rien raconter à personne, Wen peut me perdre complètement s'il le veut !

— L'infâme salaud ! gronda Ma Jong. Ne t'inquiète pas, il sera puni, et sans qu'il soit nécessaire de te mettre en cause. Le gredin est mêlé à une affaire louche dont le début remonte à trente années en arrière. Un joli bail !

La veuve Wang avait omis d'apporter des tasses, aussi le galant Ma Jong laissa-t-il la petite courtisane boire au bec de la théière. Elle l'en remercia et dit d'un ton pensif :

— J'aimerais pouvoir vous aider. Je ne suis pas la seule qu'il ait maltraitée ici.

— Je ne crois pas que tu puisses rien me dire sur ce qui s'est passé il y a trente ans, ma petite !

— C'est vrai, j'ai juste dix-neuf ans. Mais je connais quelqu'un qui sait beaucoup de vieilles histoires. C'est une pauvre femme du nom de Ling qui me donne des leçons de chant. Elle est aveugle et ses poumons sont en mauvais état, mais sa mémoire est excellente. Elle habite une misérable cabane en face du débarcadère, dans la partie sud de l'île, et...

— Est-ce que ce ne serait pas près du terrain où le Crabe cultive ses citrouilles ?

— Oui ! Mais comment pouvez-vous savoir cela ?

— Oh, nous autres officiers du tribunal en savons plus long que les gens n'imaginent, répondit Ma Jong en bombant le torse.

— Le Crabe et la Crevette sont de braves garçons. Un jour, ils m'ont aidée à échapper à cet horrible vieux marchand de souvenirs. Et la Crevette est formidable quand il se bat.

— Tu veux dire le Crabe, sûrement !

— Non, non, la Crevette. On dit que six hommes robustes n'oseraient pas l'attaquer.

Ma Jong haussa les épaules. Inutile de discuter combat avec une femme. Elle poursuivit :

— C'est même le Crabe qui m'a fait connaître mademoiselle Ling. De temps en temps, il lui porte un remède pour sa toux. La pauvre chère femme a été horriblement défigurée par la variole, mais elle possède encore la plus belle voix du monde. Il paraît qu'il y a trente ans c'était une des courtisanes les plus renommées de l'île. Du premier rang, et ses faveurs étaient très recherchées. N'est-ce pas triste de penser qu'une grande courtisane puisse devenir ainsi vieille et laide ? On ne peut s'empêcher de penser que soi-même, un jour...

Elle n'acheva pas. Pour ramener le sourire sur les lèvres de la jeune fille, Ma Jong se mit à parler de leur village natal, rappelant entre autres choses qu'un jour il avait rencontré le père de Fée d'Argent dans sa boutique de la place du marché. Elle hocha la tête. Par la suite, expliqua-t-elle, le pauvre homme s'était endetté et avait dû vendre ses deux filles à une entremetteuse.

La veuve Wang reparut à ce moment avec du thé frais et une assiette de graines de melons séchées. Chacun évoqua le souvenir de personnes connues autrefois. Tandis que la veuve s'embarquait dans une longue histoire mettant en scène son défunt mari, Ma Jong s'aperçut que Fée d'Argent s'était endormie.

— Le moment est venu de nous dire au revoir, ma Tante, déclara-t-il à la veuve. Il faut que je quitte la maison avant l'aube. Ne vous occupez pas de mon petit déjeuner, j'achèterai

des gâteaux frits à quelque vendeur ambulant. Dites à cette enfant que je tâcherai de passer ici vers midi.

Lorsque son hôtesse se fut retirée, Ma Jong desserra sa ceinture, ôta ses bottes, et s'étendit sur le plancher, la tête sur ses bras repliés. Ayant l'habitude de dormir dans les endroits les plus imprévus, il ronfla bientôt de tout son cœur.

LE SOMMEIL DU JUGE TI EST TROUBLÉ PAR UN
CAUCHEMAR. MA JONG FAIT DES RÊVES D'AVENIR.

DANS LA CHAMBRE du pavillon rouge, le juge Ti, allongé lui aussi sur le plancher, ne s'endormit pas aussi facilement. La moquette écarlate remplaçait mal l'épaisse natte de jonc élastique à laquelle il était accoutumé.

Lorsque enfin ses yeux se fermèrent, ce fut pour sombrer dans un sommeil troublé. D'étranges rêves le visitèrent, reflétant les désagréables pensées qui avaient traversé son esprit avant qu'il ne se couchât. Perdu dans une sombre forêt, il cherchait désespérément à se frayer un chemin à travers des buissons épineux. Soudain une chose froide tomba dans son cou. Il saisit à pleine main un animal qui se tortillait et le jeta loin de lui en poussant un juron. C'était un énorme mille-pattes au corps écailleux qui devait l'avoir mordu, car il se sentit brusquement pris de vertige tandis que tout s'obscurcissait autour de lui. Quand il rouvrit les yeux, ce fut pour se trouver étendu et suffoquant sur le lit de la chambre rouge. Une créature monstrueuse à l'odeur fétide l'écrasait sous son poids tandis qu'elle dirigeait en tâtonnant un tentacule noir vers sa gorge. Sur le point d'être étouffé, le juge se réveilla en sursaut, trempé de sueur.

Il poussa un cri de soulagement : ce n'était qu'un cauchemar ! Il allait s'asseoir pour essuyer son visage moite quand il s'arrêta en reniflant : Une odeur nauséabonde remplissait la chambre et les bougies ne brûlaient plus. Du coin de l'œil, il aperçut une silhouette sombre glisser le long de la fenêtre vaguement éclairée par les lampions du parc.

L'espace d'une seconde, il crut que son rêve continuait, mais vite il se rendit compte qu'il était pleinement éveillé et sa main

serra plus fortement la poignée de son sabre. Sans bouger, il regarda fixement la fenêtre en tâchant de percer l'ombre qui l'entourait. Il tendit l'oreille : un grattement furtif venait de se produire du côté du lit, aussitôt suivi d'une sorte de battement d'ailes. Cette fois, le son venait du plafond. Au même instant le plancher craqua dans la véranda.

Sans faire de bruit, le juge se redressa et, son sabre à la main se tint ramassé sur lui-même. Tout demeurant silencieux, il bondit en avant et s'accota au mur. Un rapide coup d'œil lui montra que la pièce était vide. La table n'avait pas été déplacée et bloquait la porte. En trois enjambées il fut près de la fenêtre. La véranda était déserte et les grappes de glycine se balançaient mollement dans la brise qui venait de se lever.

Le juge huma l'air : l'odeur nauséabonde emplissait toujours la pièce, mais ne provenait-elle pas de la fumée des bougies éteintes par un coup de vent ?

Il fit fonctionner son briquet, les ralluma et en prit une pour se diriger vers le lit. Ce meuble ne présentait rien d'extraordinaire. Après lui avoir donné un bon coup de pied, le juge crut entendre à nouveau un léger grattement. Des souris, probablement. Levant sa bougie, il examina les épaisses solives du plafond. Le bruit qui l'avait fait penser à un battement d'ailes, n'aurait-il pas été produit par une chauve-souris accrochée à ces poutres et qui se serait envolée à travers les barreaux de la fenêtre ? Non, aucun de ces animaux n'atteignait les dimensions de la forme sombre qu'il avait vue. Hochant tristement la tête, il repoussa la table pour sortir et traversa l'antichambre.

La porte du salon donnant sur la véranda était grande ouverte comme il l'avait laissée pour accueillir la fraîcheur nocturne. Il passa dans la véranda, vérifiant du pied la fermeté des lames du parquet. Devant la fenêtre, l'une des planches craqua, reproduisant tout à fait le son qu'il avait entendu.

Il alla s'appuyer contre la balustrade et contempla le parc désert. La brise agitait doucement les guirlandes de lampions. Minuit devait être passé depuis longtemps ; le restaurant était silencieux, mais quelques-unes des fenêtres du premier étage se trouvaient encore éclairées. Le juge réfléchissait. L'extinction

des bougies, l'odeur désagréable, la forme sombre ainsi que les grattements et les bruits de battements d'ailes, tout cela pouvait avoir une explication parfaitement naturelle. Mais le craquement de la lame du parquet prouvait que quelqu'un était passé devant la fenêtre.

Le juge Ti serra sa mince robe de dessous autour de son corps et regagna le salon. Il s'allongea sur le divan et, la fatigue aidant, sombra bientôt dans un sommeil sans rêves.

Quand il s'éveilla, la blême lueur de l'aube filtrait dans la pièce. Un garçon affairé préparait le thé bouillant sur la petite table. Le magistrat lui commanda de servir son riz du matin dans la véranda. La fraîcheur nocturne avait abaissé la température, mais à mesure que le soleil monterait sur l'horizon la chaleur allait devenir de plus en plus accablante.

Le juge choisit une robe de dessous propre et se dirigea vers la salle de bains de l'hôtel. À cette heure matinale, il eut pour lui seul la baignoire creusée dans le roc et s'y prélassa un bon moment. De retour dans le pavillon rouge, il trouva un bol de riz et une assiette de légumes salés qui l'attendaient sur la petite table de la véranda. Il allait prendre ses baguettes quand, vers la droite, la glycine s'écarta pour livrer passage à Ma Jong qui lui souhaita le bonjour.

— Par où es-tu venu ? s'enquit le juge au comble de la surprise.

— Hier soir, Votre Excellence, j'ai examiné les environs. J'ai vu qu'un sentier venant de la grande allée du parc aboutissait à cette véranda. Du côté gauche, un autre sentier mène au pavillon de la Reine-des-Fleurs. Elle n'a donc pas menti, pour une fois, quand elle vous a dit que le chemin passant par la véranda était plus court pour rentrer chez elle. Cela explique aussi comment elle pouvait se rendre dans la chambre rouge sans que le personnel de l'hôtel eût connaissance de sa venue. Votre Excellence a-t-elle bien dormi ?

Tout en mâchant un morceau de chou, le juge décida de ne pas parler de ce qu'il avait vu et entendu – ou cru voir et entendre – au cours de la nuit. Il savait par expérience que les phénomènes occultes étaient les seules choses capables

d'effrayer son athlétique lieutenant. Aussi se borna-t-il à répondre :

— Assez bien, merci. As-tu rempli ta mission avec succès au débarcadère ?

— Oui et non ! Je suis arrivé à l'aube, au moment où les pêcheurs se préparaient à partir. La jonque de Feng était sur le rivage. Sa coque venait d'être réparée et les matelots commençaient à la repeindre. Le capitaine est un joyeux drille qui m'a fait volontiers visiter son bateau. Celui-ci porte beaucoup de toile. Ses cabines de poupe donnent sur un large balcon et sont aussi confortables que des chambres d'hôtel. Quand je mentionnai la collision, le visage du capitaine s'empourpra et je regrette d'avoir à dire qu'il employa un langage peu châtié. Il paraît que l'autre jonque est rentrée dedans vers minuit et que la faute en revient uniquement aux matelots de Li et à leur capitaine, saoul comme une bourrique. L'académicien lui-même était parfaitement à jeun. Mademoiselle Feng s'est précipitée sur le balcon en costume de nuit, pensant que le bateau coulait. Li alla lui présenter ses excuses en personne ; le capitaine les vit se parler devant la cabine de la jeune fille. Il fallut aux matelots une nuit entière de travail pour dégager les deux jonques et réparer un peu les dégâts, et c'est seulement au lever du jour que le bateau de Li put remorquer l'autre embarcation jusqu'au quai. Une unique chaise à porteurs s'y trouvait, aussitôt louée par mademoiselle Feng et sa femme de chambre. C'est seulement plus tard que des palanquins vinrent prendre Li et ses invités pour les conduire à cet hôtel. En attendant leur arrivée, les cinq soiffards restèrent assis dans la cabine principale pour soigner leur gueule de bois. L'académicien, lui, se promenait tout gaillard sur le débarcadère. Quant au vieux marchand de souvenirs, personne n'a vu le bout de son nez.

— Tes amis, le Crabe et la Crevette, ont probablement inventé leur histoire dans le but de nuire à monsieur Wen, répliqua le juge Ti sans avoir l'air d'attacher d'importance à la chose.

— Cela se peut. Mais ils n'ont pas menti au sujet de leurs citrouilles. Malgré la légère brume qui montait du fleuve j'ai pu

voir le Crabe et la Crevette bricoler dans leur champ. Je n'ai pas compris ce que faisait la Crevette, par exemple. Le petit bonhomme n'arrêtait pas de sautiller ! À propos, j'ai vu aussi le lépreux, Noble Juge. Il était en train d'injurier un batelier qui refusait de le prendre avec lui. Je dois dire que le malheureux jurait de gaillarde façon, ça faisait plaisir de l'entendre ! En fin de compte il a offert une pièce d'argent au batelier, mais celui-ci a répondu qu'il préférerait rester pauvre et sain de corps. Le lépreux est parti dans une colère noire.

— Au moins, cet infortuné n'est pas dans le besoin, remarqua le juge. Hier soir il a refusé les sapèques que je lui offrais.

Ma Jong frotta sa mâchoire et reprit :

— Pour en revenir à la soirée d'hier, Votre Excellence, je suis tombé sur une courtisane nommée Fée d'Argent qui m'a dit vous avoir rencontré au pavillon de la Grue cendrée.

Le juge Ti inclina affirmativement la tête et son lieutenant continua, lui expliquant comment il l'avait découverte et comment Lune d'Automne d'abord et monsieur Wen ensuite avaient maltraité la pauvre enfant.

— Lune d'Automne a prévenu cet ignoble marchand de souvenirs que la fille était à sa merci, s'écria le juge avec colère. Je l'ai vue lui parler à l'oreille quand elle est arrivée dans la salle de restaurant. Cette femme avait un élément de cruauté dans sa nature.

Il tirailla sa moustache avant d'ajouter :

— En tout cas, le problème des égratignures sur les bras de la Reine-des-Fleurs est résolu. As-tu pensé à conduire Fée d'Argent dans un endroit où elle a pu finir la nuit en sécurité ?

— Oui, Noble Juge. Je l'ai menée chez une respectable veuve de sa connaissance.

Craignant que son maître lui demandât où il avait lui-même dormi, il se dépêcha d'enchaîner :

— Fée d'Argent prend des leçons de chant avec une certaine mademoiselle Ling, une ancienne courtisane à qui le Crabe l'a présentée. Mademoiselle Ling est maintenant une vieille femme malade mais, il y a trente ans, c'était une des plus fameuses beautés de l'île. Si le suicide du père de Tao Pan-té intrigue

toujours Votre Excellence, mademoiselle Ling pourra probablement vous donner des détails sur l'affaire.

— Tu as fait du bon travail, Ma Jong. Ce vieux suicide remonte bien loin, mais il a eu lieu dans le pavillon même où nous sommes, et tout renseignement sur ce mystérieux appartement est le bienvenu. Sais-tu où l'on peut trouver mademoiselle Ling ?

— Elle habite non loin de la demeure du Crabe. Je pourrais me renseigner auprès de lui.

Le juge Ti hocha approbativement la tête.

— Prépare ma robe officielle en brocart vert, commanda-t-il. Et dis au gérant de me faire venir un palanquin pour me conduire chez Feng.

Ma Jong descendit dans le hall en sifflotant. Fée d'Argent dormait encore quand il était parti de chez veuve Wang ; même dans son sommeil il l'avait trouvée fort séduisante et il espérait la revoir à midi.

— C'est curieux à quel point cette mignonne me plaît, soliloqua-t-il. Et pourtant, jusqu'ici tout s'est passé en paroles avec elle. Ce doit être parce qu'elle vient de mon village !

8

LE JUGE TI REND VISITE À MONSIEUR FENG. IL TIENT SA PREMIÈRE AUDIENCE DANS L'ÎLE DU PARADIS.

LE JUGE ET SON LIEUTENANT descendirent du palanquin devant le magnifique temple qui occupait une partie du côté nord de la grande rue. Le juge avait déjà remarqué les hautes colonnades de marbre rouge de son majestueux portail lorsqu'il était passé en cet endroit, la veille, en arrivant dans l'île.

— À quelle divinité ce temple est-il dédié ? demanda-t-il au chef des porteurs.

— Au dieu de la Richesse, Votre Excellence. Tous ceux qui visitent l'île viennent prier ici et, avant d'aller tenter leur chance aux tables de jeu, les joueurs ne manquent jamais de brûler de l'encens au pied de sa statue.

La résidence de Feng Tai occupait tout l'espace situé en face du temple ; c'était une vaste propriété qu'entourait une haute muraille nouvellement crépie. Monsieur Feng s'avança pour accueillir le juge dans l'avant-cour pavée de marbre blanc. Au fond se dressait un grand bâtiment d'un étage avec un portail monumental et des toits couverts de tuiles de cuivre qui étincelaient sous les rayons matinaux du soleil.

Tandis que monsieur Feng emmenait le juge dans la bibliothèque pour lui offrir quelques rafraîchissements, son majordome conduisit Ma Jong dans le bureau de l'est afin qu'il pût vérifier si tout était en ordre pour l'audience du tribunal.

Ayant fait entrer le magistrat dans une vaste pièce richement meublée, monsieur Feng le pria de s'asseoir devant la table à thé.

Tout en buvant à petites gorgées le liquide odorant, le juge jeta un coup d'œil intéressé aux rayons qui couraient le long du mur. Ils étaient chargés de livres hérissés de feuillets de papier

servant de marques. Son hôte, qui avait suivi la direction de son regard, dit avec un sourire plein de modestie :

— Je ne prétends pas au titre de lettré, Votre Excellence ! J'ai acheté autrefois ces ouvrages parce que j'ai pensé qu'une bibliothèque devait contenir des livres ! En réalité, cette pièce me sert de salle de réception, mais mon ami Tao Pan-té, qui s'intéresse à l'histoire et à la philosophie, vient souvent les consulter. Ma fille, Anneau-de-Jade, s'en sert aussi. Elle a un certain talent pour composer des poèmes et aime beaucoup la lecture.

— Son mariage avec le poète Kia Yu-po sera donc bien ce qu'on appelle *une union littéraire écrite dans le Ciel*, remarqua le juge Ti en souriant. J'ai entendu dire que ce jeune homme n'a pas été favorisé par la chance aux tables de jeu, mais j'imagine que sa famille est riche !

— Non, elle ne l'est pas, et il a pratiquement perdu tout ce qu'il possédait. En ce cas particulier, cependant, un petit malheur aura été la source d'un grand bonheur ! Lorsque Kia me fit une visite pour négocier un emprunt qui lui permettrait de continuer son voyage, il se trouva que ma fille l'aperçut et tomba aussitôt amoureuse de lui. J'en fus ravi, car elle aura bientôt dix-neuf ans et jusqu'à présent elle a refusé les uns après les autres tous les candidats qui ont demandé sa main. J'invitai donc Kia plusieurs fois chez moi et m'arrangeai pour qu'il vît aussi ma fille. Tao Pan-té me dit alors que Kia avait été très impressionné par la beauté d'Anneau-de-Jade, et il voulut bien servir d'intermédiaire pour arranger les fiançailles. En ce qui regarde le côté financier de la question, on me considère comme un homme riche, Noble Juge, et le bonheur de ma fille est la seule chose qui me tienne à cœur. En devenant mon beau-fils Kia aura de l'argent à ne savoir qu'en faire !

Monsieur Feng s'éclaircit la gorge, et après avoir un peu hésité, demanda :

— Votre Excellence a-t-elle déjà une théorie sur la mort affreuse de notre Reine-des-Fleurs ?

— Je ne tente jamais de former une théorie avant d'être en possession de tous les faits, répondit sèchement le juge. Dans un moment, nous allons connaître le résultat de l'autopsie. Je

désire aussi en savoir davantage sur l'académicien Li Lien, l'homme qui s'est tué à cause d'elle. Quel genre d'homme était-ce ?

Monsieur Feng tira sur ses longs favoris d'un air pensif.

— Je l'ai rencontré une seule fois, répondit-il lentement. Le dix-neuvième jour de la présente Lune, quand il vint me voir pour évaluer les dommages causés par une collision de sa jonque et de la mienne sur le fleuve. C'était un beau garçon, mais hautain et très conscient de sa propre importance, à ce qu'il m'a semblé. Je ne me suis pas montré trop exigeant, car j'ai connu autrefois son père, le docteur Li Wei-tsing. Quel magnifique gaillard, ce dernier, dans sa jeunesse ! Beau, fort comme un bœuf, spirituel, et parfait homme du monde par-dessus le marché. Jadis, lorsqu'en gagnant la capitale il s'arrêtait dans l'île, toutes les courtisanes lui couraient après. Mais il se gardait bien de céder à leurs avances. Il voulait devenir censeur impérial et se rendait bien compte que sa moralité ne devait donner prise à aucune critique. Il a laissé derrière lui plus d'un cœur brisé ! Comme Votre Excellence le sait probablement, il y a vingt-cinq ans il a épousé la fille d'un haut fonctionnaire de la cour et fut nommé censeur. Depuis six ans, il a pris sa retraite et s'est retiré sur les domaines de sa famille, dans la région montagneuse du nord de ce district. De mauvaises récoltes et des placements malchanceux ont fait quelques brèches à sa fortune, paraît-il, mais j'imagine que ses vastes propriétés lui fournissent encore d'amples revenus.

— Je n'ai jamais rencontré le docteur Li, dit le juge. Je sais cependant que c'était un fonctionnaire des plus capable. C'est dommage que sa mauvaise santé l'ait obligé de donner sa démission. De quelle maladie souffre-t-il exactement ?

— Je l'ignore, Noble Juge. Mais elle doit être grave car j'ai entendu dire qu'il gardait la chambre depuis un an. C'est pourquoi, comme j'en ai fait part hier soir à Votre Excellence, c'est un oncle du mort qui est venu chercher ici le corps du défunt.

— Certains prétendent, remarqua le juge Ti, que l'académicien n'était pas homme à se suicider à cause d'une femme.

— Pas à cause d'une femme, répliqua monsieur Feng avec un fin sourire, mais à cause de sa propre vanité ! Comme je l'ai dit à Votre Excellence, Li était très infatué de sa personne. Le rejet de ses avances par la Reine-des-Fleurs allait devenir la fable de la province, c'est donc son orgueil blessé qui, à mon avis, l'a poussé au suicide.

— Peut-être avez-vous raison. À propos, l'oncle a-t-il emporté tous les papiers de Li ?

Monsieur Feng se frappa le front.

— Vous m'y faites songer ! s'écria-t-il. J'ai oublié de lui remettre les documents trouvés sur la table de son neveu.

Il prit dans le tiroir de son bureau un paquet enveloppé de papier brun et le tendit au magistrat. Ce dernier l'ouvrit et en examina rapidement le contenu. Relevant la tête, il déclara :

— Ce Li était très méthodique. Toutes les dépenses faites pendant son séjour ici sont soigneusement inscrites, y compris les sommes données par lui aux femmes avec lesquelles il a couché : Fleur-de-Jade, Œillet-Rose et Pivoine.

— Ce sont toutes des courtisanes du second rang, remarqua monsieur Feng.

— Je vois qu'il a réglé ce qu'il devait à ces trois femmes le 25, dit le juge, mais il n'y a trace ici d'aucune somme versée à Lune d'Automne.

— Elle assistait à la plupart des réceptions données par l'académicien, expliqua monsieur Feng, mais dans ce cas-là le cachet est toujours compris dans la note du restaurant. En ce qui concerne les relations... disons plus intimes, que le client peut avoir avec une courtisane du premier rang comme Lune d'Automne, la coutume est de faire à celle-ci un présent au moment du départ. Cela permet de glisser sur le côté... hum... commercial de la chose.

Monsieur Feng semblait contrarié, pensant évidemment qu'il était au-dessous de sa dignité d'avoir à préciser les détails un peu terre à terre de sa profession. Choissant vite un feuillet parmi ceux étalés devant le juge, il poursuivit :

— Ces griffonnages de la main de Li prouvent que ses dernières pensées furent pour notre Reine-des-Fleurs. C'est à cause de ce papier que j'ai interrogé celle-ci. Elle m'a répondu

que l'académicien lui avait offert de la racheter à son maître et qu'elle avait refusé.

Le juge Ti étudia le feuillet avec attention. Li avait apparemment essayé de tracer un cercle complet d'un seul coup de pinceau, puis, après un second essai, il avait dessiné trois fois dessous les caractères formant le nom de Lune d'Automne. Le juge glissa le papier dans sa manche et se leva en disant :

— À présent, nous allons nous rendre dans la salle d'audience.

Les bureaux du surveillant général occupaient toute l'aile gauche de sa demeure. Il fit traverser au magistrat le greffe où quatre commis maniaient rapidement leurs pinceaux, et les deux hommes arrivèrent dans un vaste hall au plafond élevé. La façade de cette salle était formée de colonnes laquées de rouge qui donnaient sur un jardin d'agrément merveilleusement entretenu. Une demi-douzaine de personnes les attendaient. Le juge reconnut Tao Pan-té, le marchand de souvenirs Wen Yuan et le poète Kia Yu-po. Il voyait les trois autres pour la première fois.

Les six hommes s'inclinèrent profondément devant le magistrat qui leur rendit cette politesse avant de s'asseoir dans le grand fauteuil placé derrière la table du tribunal. Puis le regard désapprobateur du juge fit le tour de la luxueuse salle. Un coûteux brocart rouge rebrodé d'or couvrait la table, et les objets posés dessus étaient tous des pièces rares. La pierre à encre d'un travail délicat, le presse-papiers de jade vert, le coffret à sceaux en bois de santal et les pinceaux à manche d'ivoire auraient été plus à leur place dans le studio d'un riche collectionneur que dans une salle de tribunal. Le sol était pavé de dalles de couleurs, et le vaste paravent qui cachait le mur du fond s'ornait d'un magnifique motif bleu et or figurant des nuages et des vagues. Le juge Ti était d'avis que les bureaux ouverts au public devaient être aussi simples que possible afin de bien montrer au peuple que le gouvernement ne gaspillait pas l'argent des contribuables en inutiles dépenses de luxe. Mais dans l'île du Paradis, les services gouvernementaux se faisaient évidemment un devoir de proclamer la richesse de ses habitants !

Monsieur Feng Tai et Ma Jong restèrent debout chacun à l'une des extrémités de la grande table. Le greffier s'assit à une table plus basse placée contre le mur latéral et deux des hommes que le magistrat ne connaissait pas prirent place à droite et à gauche devant le tribunal. Le long bambou qu'ils tenaient à la main les désignait comme appartenant à la troupe des sbires spéciaux du surveillant général.

Le juge Ti feuilleta les papiers disposés devant lui, puis frappa la table de son martelet et annonça :

— Moi, juge suppléant du tribunal de Tchín-houa, déclare l'audience ouverte. Je vais commencer par l'affaire de l'académicien Li Lien. J'ai devant moi son acte de décès établi par Son Excellence le magistrat Lo. Cette pièce dit que Li Lien s'est suicidé le vingt-cinquième jour de la présente lune en s'apercevant que son amour pour Lune d'Automne, la Reine-des-Fleurs de cette année, n'était pas payé de retour. Je vois par le rapport du contrôleur des décès joint au dossier que ledit Li Lien s'est tué en se tranchant la veine jugulaire droite avec son propre poignard. Le visage et les avant-bras du défunt portaient de minces égratignures. On n'a relevé sur son corps aucun vice de conformation, mais son cou présentait une légère enflure à droite et une autre à gauche. Leur origine n'a pu être déterminée. Que le contrôleur des décès s'avance : je désire plus de détails sur ce point.

Un barbichu d'un certain âge s'approcha du tribunal. S'agenouillant, il dit :

— L'humble personne qui se présente respectueusement devant Votre Excellence est apothicaire de l'île et contrôleur des décès. En ce qui concerne les renflements remarqués sur le cadavre de l'académicien Li Lien, je me permets de préciser qu'ils se trouvaient de chaque côté du cou, sous l'oreille. Ils étaient de la dimension d'une grosse bille. La peau ne portait pas trace de décoloration, et, comme il n'y avait aucune perforation, ces renflements devaient avoir une cause interne.

— Je vois, dit le juge. Je désire vérifier encore quelques détails avant d'enregistrer légalement ce suicide.

Il happa la table de son martelet.

— À présent, la cour s'occupe du décès de la courtisane Lune d'Automne, qui s'est produit hier soir dans le pavillon rouge. Que le contrôleur des décès fasse son rapport.

— L'humble personne agenouillée devant vous, répondit le vieil apothicaire, a procédé cette nuit à l'autopsie du corps de mademoiselle Yuan Feng, dite Lune d'Automne. La mort résulte d'un arrêt du cœur dû, selon toute vraisemblance à une consommation exagérée d'alcool.

Les sourcils du juge Ti se froncèrent. Sèchement, il demanda :

— Que le contrôleur des décès veuille bien préciser son diagnostic.

— Au cours des deux dernières lunes, Votre Excellence, la défunte est venue me consulter à propos de vertiges et de palpitations qui l'incommodaient. Je constatai une fatigue nerveuse prononcée, prescrivis un calmant et conseillai à la patiente de prendre du repos et de s'abstenir de spiritueux. J'adressai comme il se doit un rapport circonstancié aux services compétents de sa guilde. Je fus informé par la suite que la malade s'était contentée de prendre le médicament indiqué par moi mais n'avait pas changé son mode de vie.

— J'ai exhorté Lune d'Automne à suivre à la lettre les prescriptions de l'apothicaire, Votre Excellence, intervint monsieur Feng. Nous insistons toujours auprès des professionnelles de la galanterie pour qu'elles obéissent strictement aux ordres médicaux, aussi bien dans leur intérêt que dans le nôtre. Mais elle ne voulut rien entendre, et, comme elle était Reine-des-Fleurs...

Le juge Ti fit un signe d'assentiment.

— Poursuivez ! commanda-t-il au contrôleur des décès.

— À part des meurtrissures bleuâtres sur sa gorge et quelques égratignures aux bras, le corps de la défunte ne présentait aucun signe de violence. Ayant été informé qu'elle avait bu avec excès dans la soirée, j'arrivai à la conclusion qu'après avoir dormi un instant, elle éprouva dans son sommeil de la difficulté à respirer. Brusquement réveillée par la souffrance, elle sauta à bas du lit et, dans un effort frénétique pour aspirer de l'air, porta les mains à sa gorge, causant ainsi les

meurtrissures que nous avons observées. Elle s'effondra ensuite sur le plancher et, dans son agonie, s'agrippa au tapis, comme le montrent les menus brins de laine rouge que j'ai trouvés sous ses ongles. Me basant sur ces différents faits, Votre Excellence, j'ai conclu que sa mort était le résultat d'une soudaine crise cardiaque.

Sur un signe du juge Ti, le greffier lut à haute voix la déposition telle qu'il venait de la noter. Quand le contrôleur des décès y eut apposé l'empreinte de son pouce, le juge lui donna la permission de se retirer et demanda à monsieur Feng :

— Que savez-vous des antécédents de la courtisane ?

Monsieur Feng sortit une liasse de papiers de sa manche et répondit :

— Ce matin, à la première heure, j'ai demandé à nos bureaux de nous faire connaître tous les détails la concernant.

Il consulta les documents et poursuivit :

— Son père était un petit fonctionnaire de la capitale qui la vendit à un tavernier pour payer des dettes criardes. Intelligente et instruite, elle trouva que le rôle de prostituée attachée à une taverne n'offrait pas un champ suffisant pour l'exercice de ses talents et fit grise mine à la clientèle. Son maître la vendit alors pour deux lingots d'or à un proxénète. Celui-ci l'amena dans l'île, et, quand notre commission d'achat l'eut entendu chanter et vu danser, nous la payâmes trois lingots d'or. Cela se passait il y a deux ans. Elle s'efforça dès le début de plaire aux lettrés et aux artistes qui traversaient l'île et elle devint vite l'une de nos courtisanes les plus marquantes. Lorsque le comité se rassembla cette année pour choisir une nouvelle Reine-des-Fleurs, elle fut élue à l'unanimité. Je vois qu'aucune plainte ne fut jamais déposée contre elle et qu'elle n'a pas été mêlée au moindre incident.

— Très bien, déclara le juge Ti. Informez les parents les plus proches de la morte qu'ils peuvent venir chercher son corps pour l'enterrer. À présent, je désire entendre le marchand de souvenirs Wen Yuan.

L'antiquaire lui jeta un regard étonné. Quand il fut à genoux devant le tribunal, le juge ordonna :

— Décrivez vos mouvements à partir de l'instant où vous êtes sorti du pavillon de la Grue cendrée.

— La très humble personne qui se trouve devant Votre Excellence a quitté le festin de bonne heure à cause d'un rendez-vous avec un client important. En fait, il s'agissait de régler les conditions d'achat d'un tableau ancien de grande valeur. Je me suis rendu directement à mon magasin.

— Qui était ce client, et combien de temps est-il resté avec vous ?

— C'était le représentant Houang, Votre Excellence. Il loge pour l'instant dans le deuxième hôtel de cette rue. Mais je l'attendis en vain. Quand je suis passé le voir, en me rendant ici, il a soutenu que le rendez-vous n'était pas pour hier mais pour ce soir. Je dois avoir mal compris ce qu'il a dit quand nous avons fixé la date il y a deux jours.

— Très bien, dit le juge.

Il fit un signe au greffier qui lut tout haut la déposition de Wen. L'antiquaire trouva le texte correct et y apposa l'empreinte de son pouce. Le juge Ti le renvoya et, ayant fait appeler Kia Yu-po, dit :

— Le candidat aux examens littéraires Kia Yu-po va maintenant nous exposer ce qu'il a fait après avoir quitté le pavillon de la Grue cendrée.

Kia commença aussitôt :

— L'humble candidat aux examens littéraires à présent au pied du tribunal a l'honneur d'informer Votre Excellence qu'il a abandonné le dîner de bonne heure à cause d'un léger malaise. Mon intention était de me rendre aux lavabos, mais, par méprise, je me trouvai dans la loge des courtisanes. Je me fis conduire aux lavabos par un garçon, puis sortis du restaurant et gagnai le parc à pied. Je m'y promenai jusque vers minuit, puis, me sentant mieux, retournai dans mon hôtel.

— Qu'il soit pris acte de cette déclaration, dit le juge Ti. Quand le poète eut apposé à son tour l'empreinte de son pouce, le juge happa la table de son martelet et annonça :

— L'affaire de la mort de la courtisane Lune d'Automne demeure en instance jusqu'à nouvel ordre. L'audience est close.

Avant de se lever, il se pencha vers Ma Jong et murmura :

— Va interroger ce monsieur Houang, puis cours au pavillon de la Grue cendrée et à l'hôtel de Kia et vérifie sa déclaration. Ensuite viens me faire ton rapport.



KIA YU-PO DEVANT LE TRIBUNAL

Se tournant vers Feng Tai, il déclara :

— Je désire m'entretenir en particulier avec monsieur Tao. Pouvez-vous nous conduire dans un endroit où nous ne serons pas dérangés ?

— Mais certainement, Noble Juge ! Je vais vous mener dans un pavillon de l'arrière-cour. Il est tout près de l'appartement de mes épouses, et personne ne s'aventure jamais par là.

Après une courte hésitation, il poursuivit :

— Si je puis me permettre de parler ainsi, Seigneur Juge, je ne comprends pas très bien pourquoi Votre Excellence a décidé de ne pas clore sur-le-champ ces deux affaires. Un cas de suicide tout simple et une mort à la suite d'une crise cardiaque... Il me semble que...

— Oh, répliqua le juge Ti sans trop préciser, je veux seulement me faire une idée un peu plus nette des événements qui ont entouré ces deux décès. Pour étoffer mes attendus, en quelque sorte !

9

MONSIEUR TAO FAIT PART DE SES SOUPÇONS AU JUGE TI. CELUI-CI PREND SUR LE FAIT UNE BELLE ÉCOUTEUSE.

LE PAVILLON où fut conduit le magistrat se trouvait au fond d'un grand jardin ; des buissons de lauriers-roses l'entouraient, le cachant à demi. Le juge s'assit dans un fauteuil placé non loin d'un haut paravent que décorait un joli motif de fleurs de prunier. Il fit signe à Tao Pan-té de prendre un siège à côté du guéridon sur lequel le majordome de leur hôte venait de déposer le plateau à thé accompagné d'une assiette de fruits confits.

Un grand calme régnait dans ce coin retiré du domaine et l'on entendait seulement le bourdonnement des abeilles qui voletaient sans hâte parmi les fleurs des lauriers-roses.

Tao Pan-té attendit respectueusement que le juge Ti voulût bien engager la conversation. Après avoir bu quelques gorgées de thé, le magistrat dit d'un ton gracieux :

— Vous avez la réputation d'être un véritable lettré, monsieur Tao. Votre commerce de vins et votre maisonnée vous laissent-ils assez de loisirs pour des travaux littéraires ?

— J'ai le bonheur de posséder un personnel de confiance et fort expérimenté, Votre Excellence. Je le laisse s'occuper de toute la routine journalière concernant mes débits de boissons et mes restaurants. D'autre part, étant célibataire, ma maison est des plus simples à administrer.

— Permettez-moi d'entrer immédiatement dans le vif du sujet, monsieur Tao. Ce que je vais vous dire est absolument confidentiel : je crains que l'académicien Li Lien et la Reine-des-Fleurs n'aient été assassinés.

Le juge Ti observait attentivement son interlocuteur en parlant, mais le visage impassible du négociant en vins ne changea pas d'expression. D'un ton calme, il demanda :

— Mais alors, comment Votre Excellence explique-t-elle le fait que dans les deux cas personne n'ait eu la possibilité de s'introduire dans la pièce ?

— Je ne peux pas l'expliquer ! Mais je ne m'explique pas non plus pour quelle raison Li Lien, qui a passé cinq nuits avec chaque fois une femme différente, a pu nourrir soudain une passion si forte pour la Reine-des-Fleurs qu'il se serait donné la mort devant son refus de lui accorder ses faveurs ! Et je ne comprends pas non plus comment les longs ongles pointus de Lune d'Automne n'ont pas laissé de marque sur sa peau lorsque la crise d'étouffement lui a fait porter brusquement les mains à sa gorge. Ces deux affaires sont plus compliquées qu'elles n'en ont l'air, monsieur Tao.

Le propriétaire des restaurants de l'île hocha lentement la tête et le juge poursuivit :

— Ma théorie est encore très vague. Je crois cependant que le suicide de votre père qui eut lieu, m'a-t-on dit, dans le même appartement et pratiquement dans les mêmes circonstances que celui de Li Lien, peut me fournir des indications utiles. Je me rends pleinement compte à quel point un tel sujet doit vous être pénible, mais... Le juge Ti n'acheva pas sa phrase.

Tao Pan-té resta un moment sans répondre, perdu dans ses pensées, puis, prenant une décision, il releva la tête et dit d'une voix calme :

— Mon père ne s'est pas suicidé, Noble Juge, il a été assassiné. La connaissance de ce fait a projeté sur toute ma vie une ombre tragique, une ombre qui s'évanouira seulement lorsque j'aurais réussi à découvrir le nom de l'ignoble assassin et à le traîner devant un tribunal. Car il est dit qu'un fils ne saurait vivre sous le même Ciel que le meurtrier de son père.

Il se tut un instant, puis, le regard fixe, il reprit :

— J'avais dix ans quand ce malheur arriva, et pourtant je me souviens de tout dans les plus petits détails, les ayant passés en revue des milliers de fois dans mon esprit au cours des années qui suivirent.

Mon père m'aimait beaucoup. J'étais son fils unique et il voulut être lui-même mon professeur. L'après-midi du jour fatal, il me donna une leçon d'histoire. La nuit commençait à tomber quand il reçut un message et me dit qu'il lui fallait se rendre immédiatement au pavillon rouge, dans l'hôtel de la Félicité éternelle. Après son départ, en prenant le livre qu'il me lisait, je trouvai son éventail. Je savais que mon père aimait l'avoir toujours sous la main, aussi courais-je derrière lui. Je n'avais jamais pénétré dans cet hôtel auparavant, mais le gérant me connaissait et m'expliqua le chemin du pavillon. Je trouvai la porte entrouverte, entrai, et aperçus la chambre rouge. Mon père était effondré dans un fauteuil, à droite devant le lit. Du coin de l'œil je vis une autre personne vêtue d'une longue robe rouge, debout à gauche, mais ne lui accordai aucune attention car je contemplais, muet d'horreur, le sang qui couvrait la poitrine de mon père. Je courus vers lui et compris qu'il était mort, un poignard planté dans sa gorge. À demi fou de terreur, je me tournai vers le second personnage pour lui demander ce qui s'était passé. Il avait disparu. Je me précipitai hors de la chambre pour chercher de l'aide, trébuchai dans le couloir, et ma tête dut heurter la muraille ou un pilier. Quand je repris connaissance, j'étais couché dans ma propre chambre, dans notre villa d'été de la montagne. La servante me dit que j'avais été malade et que ma mère s'était réfugiée dans la villa avec tous les domestiques parce qu'une épidémie de variole ravageait l'île. Lorsqu'elle eut ajouté que mon père était parti pour un long voyage, je crus avoir été simplement le jouet d'un cauchemar, mais les terribles détails restèrent à jamais gravés dans ma mémoire.

Tao Pan-té prit sa tasse d'une main tremblante et, après avoir bu une longue gorgée de thé, continua :

— Plus tard, quand je fus devenu un homme, on m'expliqua que mon père s'était donné la mort après s'être enfermé à clef dans la chambre rouge. Moi, je compris tout de suite qu'il avait été assassiné et que j'avais aperçu l'assassin juste après qu'il eut commis son crime. Il avait dû profiter du moment où j'étais sans connaissance dans le couloir pour s'enfuir, fermant la porte à clef derrière lui et jetant cette clef à travers les barreaux de la

fenêtre, car on me dit plus tard qu'elle avait été trouvée sur le sol, à l'intérieur de la chambre.

Tao Pan-té poussa un gros soupir, puis il passa sa main sur ses yeux et poursuivit d'un ton las :

— Je commençai alors une enquête discrète. Hélas, tous mes efforts pour découvrir la vérité furent vains. En premier lieu le dossier de l'affaire était détruit. Le magistrat d'alors, un fonctionnaire sage et énergique, avait compris que les maisons de joie étaient en grande partie responsables de la propagation rapide de l'épidémie de variole. Il fit donc évacuer les femmes et mettre le feu au quartier tout entier. Le greffe fut malheureusement atteint par les flammes, et les dossiers qu'il contenait entièrement brûlés. Je découvris pourtant que mon père avait conçu à ce moment une vive passion pour une courtisane nommée Jade Vert qui venait d'être élue Reine-des-Fleurs. La beauté de cette femme était remarquable, me dit-on, mais peu après la mort de mon père elle attrapa la maladie et mourut quelques jours plus tard. Selon la version officielle, mon père s'est tué parce qu'elle avait repoussé ses avances. Des personnes présentes à l'audience au cours de laquelle le magistrat avait interrogé Jade Vert, avant qu'elle ne tombe malade, me rapportèrent sa déposition. La veille de la mort de mon père, elle l'aurait informé qu'il lui était impossible d'accepter son offre de rachat parce qu'elle aimait un autre homme. Malheureusement le magistrat ne s'enquit pas du nom de ce rival. Il demanda seulement pour quelle raison mon père s'était suicidé dans la chambre rouge. Sans doute parce qu'elle l'avait souvent rencontré dans cette pièce, répliqua-t-elle. J'ai pensé que le motif du crime pourrait me révéler l'identité du meurtrier et découvris qu'au moment où il fut commis, deux autres habitants de l'île recherchaient les faveurs de Jade Vert. Le premier était Feng Tai, âgé alors de vingt-quatre ans, et le second Wen Yuan, âgé de trente-cinq ans. Monsieur Wen était déjà marié depuis huit ans mais n'avait pas d'enfants. Le bruit courait qu'il était impuissant, et les courtisanes se répétaient à l'oreille qu'il aimait humilier ses partenaires et leur infliger des souffrances corporelles pour remplacer les plaisirs normaux que lui interdisait sa nature. S'il courtisait Jade Vert, c'était

uniquement pour acquérir la réputation d'un homme de goût empressé auprès du beau sexe. Restait donc Feng Tai, élégant célibataire profondément épris de Jade Vert, dont il voulait faire, disait-on, sa Première Épouse.

Tao se tut, regardant sans les voir les buissons fleuris. Le juge entendit un bruissement derrière lui et tourna négligemment la tête vers le paravent, mais il eut beau prêter l'oreille, tout était de nouveau silencieux. Peut-être des feuilles sèches avaient-elles produit ce bruit en tombant ? Tao fixa sur lui son regard mélancolique et reprit le fil de ses réminiscences :

— À en croire de vagues rumeurs, Feng serait l'assassin que je recherche. Amoureux préféré de Jade Vert, il aurait rencontré mon père dans la chambre rouge et l'aurait tué au cours d'une violente querelle. Wen Yuan a longtemps suggéré de façon voilée que les choses s'étaient passées ainsi, mais quand je le pressai de me fournir une preuve, il se contenta de dire que Jade Vert était aussi au courant et qu'elle avait uniquement confirmé la version du suicide pour protéger Feng. Lui-même, ajouta-t-il, avait vu Feng dans le parc, derrière le pavillon rouge, au moment de la mort de mon père. Tous les faits connus semblaient donc désigner Feng Tai. Les mots, Noble Juge, sont impuissants à dire combien cette conclusion me bouleversa. Feng avait été le meilleur ami de mon père, et, après la mort de ce dernier, il était devenu pour ma mère un conseiller en qui elle avait toute confiance. Quand elle mourut à son tour, au moment où j'atteignais ma majorité, il m'aida à reprendre les affaires de mon père, me traitant comme un fils. Était-ce un assassin qui montrait un tel dévouement à la famille de sa victime parce qu'il était bourrelé de remords ? Ou bien les rumeurs soigneusement entretenues par son ennemi Wen Yuan étaient-elles d'atroces calomnies ? C'est ainsi que pendant ces dernières années j'ai été déchiré par le doute. Mes occupations m'obligent à le rencontrer journellement, et, bien entendu, je ne lui ai pas laissé voir mes terribles soupçons, mais je ne cesse de le surveiller, attendant un mot, un geste révélateur. Je ne peux vraiment pas...

La voix de Tao Pan-té se brisa et il se couvrit le visage de ses mains.

Le juge Ti garda le silence. Ne venait-il pas d'entendre encore un léger brail derrière le paravent ? Cette fois-ci, on aurait dit le froufrou d'une étoffe de soie. Il écouta attentivement, mais tout était de nouveau tranquille, et il dit d'un ton grave :

— Je vous suis reconnaissant de m'avoir fait part de tout cela, monsieur Tao. Il y a beaucoup de points communs avec le prétendu suicide de Li Lien. Je verrai ce qu'on peut déduire de cette similitude mais, pour l'instant, je me borne à vérifier certains détails. En premier lieu, pourquoi le magistrat qui s'est occupé de l'affaire décida-t-il qu'il s'agissait d'un suicide ? Vous m'avez dit que c'était un fonctionnaire sage et compétent. Il a certainement dû se rendre compte — comme vous plus tard — que si la pièce était fermée à clef, cette dernière pouvait avoir été lancée à l'intérieur par la fenêtre ou glissée sous la porte ?

Tao releva la tête. D'un ton las, il répondit :

— À ce moment-là, Noble Juge, le magistrat avait fort à faire avec l'épidémie de variole. Les gens mouraient comme des mouches, leurs cadavres empilés les uns sur les autres au bord des chemins. Les sentiments de mon père pour Jade Vert étant bien connus, on imagine aisément qu'après avoir entendu la déposition de la courtisane, le magistrat ait accueilli avec plaisir une solution aussi simple que satisfaisante.

— Quand vous m'avez fait le récit du terrible moment passé par le petit garçon que vous étiez dans la chambre rouge, vous avez déclaré qu'en entrant dans la pièce vous aviez aperçu le lit à votre droite. Aujourd'hui il est placé contre le mur de gauche. Êtes-vous bien sûr de l'avoir vu à droite ?

— Absolument sûr, Noble Juge ! La scène est restée à jamais gravée dans mon esprit. Peut-être la direction de l'hôtel a-t-elle modifié la disposition des meubles plus tard ?

— Je vais m'en enquérir. Une dernière question : vous n'avez fait qu'entrevoir la personne vêtue de rouge, mais vous avez noté s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, je suppose ?

Tao secoua la tête d'un air désolé.

— Non, Votre Excellence. Je me souviens seulement d'une grande silhouette en robe rouge. J'ai essayé de savoir si

quelqu'un portant un vêtement de cette couleur avait été vu près du lieu du crime à ce moment-là, mais en vain.

— Les hommes sont rarement vêtus de rouge, remarqua le juge Ti, et les filles honnêtes ne portent une robe de cette couleur qu'une seule fois dans leur vie, le jour de leur mariage. On pourrait donc en conclure que la troisième personne était une courtisane.

— C'est exactement ce que j'ai pensé, Noble Juge ! Je me suis efforcé de découvrir si mademoiselle Jade Vert portait parfois une robe rouge, mais nul ne l'avait jamais vue ainsi vêtue. Elle préférait s'habiller de vert, à cause de son nom.

Tao se tut un instant, puis, tiraillant sa courte moustache, il reprit :

— J'aurais quitté cette île il y a longtemps si je n'étais convaincu qu'il me sera impossible de trouver le repos nulle part tant que ce mystère ne sera pas éclairci. Je pense aussi qu'en continuant le commerce créé par mon père je remplis en partie mon devoir filial. Mais la vie est difficile pour moi ici, Noble Juge. Feng montre tellement de sollicitude à mon égard, et sa...

Il s'interrompit brusquement et, avec un rapide coup d'œil au juge, conclut :

— À présent, Votre Excellence comprend pourquoi je ne m'enorgueillis pas de mes occupations littéraires. Elles sont seulement un moyen pour moi d'échapper à la réalité... cette réalité qui me déconcerte et bien souvent m'effraie.

Il détourna les yeux, éprouvant visiblement de la difficulté à rester maître de lui. Pour changer le sujet de la conversation, le juge Ti demanda :

— Selon vous, qui pouvait haïr assez Lune d'Automne pour avoir envie de la tuer ?

Tao secoua la tête.

— Je ne prends pas part à la vie nocturne d'ici et à ses plaisirs, répondit-il, et je n'ai rencontré la Reine-des-Fleurs que lorsque mes fonctions officielles m'y obligeaient. Elle me donnait l'impression d'être une créature superficielle et volage, mais à peu près toutes les courtisanes sont ainsi ou le sont devenues par la faute de leur malheureuse profession. Elle était

populaire et assistait pratiquement chaque soir à quelque réunion joyeuse. J'ai entendu dire qu'avant d'être élue Reine-des-Fleurs, elle accordait assez facilement ses faveurs. Depuis son élection, elle n'a couché qu'avec des clients choisis pour leur rang social ou leur fortune et elle exigeait qu'on lui fit une cour assidue avant de céder. Aucune de ces brèves aventures ne s'est transformée en liaison, autant que je sache, et je n'ai jamais entendu dire que personne ait jamais offert de la racheter à son maître. J'imagine que sa langue acérée faisait hésiter ses admirateurs ! L'académicien Li Lien semble avoir été le premier à lui faire cette offre. Non, si quelqu'un la haïssait, la raison doit en remonter loin dans le passé. Avant sa venue dans l'île, tout au moins.

— Eh bien, je vous remercie, monsieur Tao. Je ne vous retiendrai pas plus longtemps. Je reste encore un peu ici, le temps de finir mon thé et je retournerai ensuite dans le bureau de monsieur Feng. Veuillez avoir l'obligeance de l'en avertir.

Dès que Tao se fut éloigné, le juge bondit sur ses pieds et se précipita vers le paravent. La mince jeune fille cachée derrière étouffa un cri, et, jetant des regards éperdus autour d'elle, voulut descendre les marches qui conduisaient aux massifs d'arbustes. Avant qu'elle pût les atteindre, le juge lui avait saisi le bras. La tirant en arrière, il demanda d'un ton sec :

— Qui êtes-vous ? Et pourquoi écoutiez-vous ?



LE JUGE TI ET ANNEAU-DE-JADE

La jeune fille se mordit les lèvres et lui jeta un regard de colère. Son visage aux traits réguliers respirait l'intelligence. Il était éclairé par de grands yeux expressifs que surmontaient de longs sourcils à la courbe élégante. Ses cheveux tirés se rassemblaient en un chignon qui descendait sur son cou. Sa robe de damas noir était d'une coupe très simple mais qui allait à merveille avec sa silhouette mince aux courbes harmonieuses. Deux pendants d'oreilles en jade vert étaient les seuls bijoux qu'elle portait, et une longue écharpe rouge lui couvrait les épaules. D'une secousse, elle se libéra de la main du juge et s'écria :

— Quel homme détestable... quel homme méprisable que ce Tao. Comment ose-t-il calomnier ainsi mon père ! Je le déteste !

Elle happa rageusement le sol de son petit pied.

— Calmez-vous, mademoiselle Feng, dit sèchement le juge Ti. Asseyez-vous et buvez une tasse de thé.

— Non ! Je veux seulement proclamer une fois pour toutes que mon père n'a rien à voir avec la mort de ce Tao Kouang ! Absolument rien, entendez-vous ? Quelles que soient les insinuations du répugnant marchand de souvenirs. Et vous pouvez dire à Tao que je ne veux jamais le revoir, que j'aime Kia

Yu-po et que je l'épouserai le plus tôt possible sans avoir recours à l'entremise de Tao ni de personne. C'est tout !

— Vraiment ? demanda le juge avec un demi-sourire. Je suis sûr que vous avez semoncé l'académicien de la belle manière.

Elle interrompit son mouvement de retraite. Fixant des yeux étincelants sur le juge, elle s'écria vivement :

— Que voulez-vous dire ?

— Les bateliers de Li étaient responsables de la collision des deux jonques et cet accident a retardé d'une nuit entière votre retour chez vous, n'est-ce pas ? répondit le juge d'un ton apaisant. Et comme vous n'avez pas l'air d'être affligée d'une timidité excessive, je suppose que vous lui avez dit votre façon de penser sans mâcher vos paroles.

Elle eut un mouvement de tête dédaigneux et répliqua :

— Vous vous trompez du tout au tout. Monsieur Li m'a fait des excuses en homme bien élevé et je les ai acceptées.

Elle descendit rapidement la volée de marches et disparut parmi les lauriers-roses.

10

LE CRABE DONNE UN RENSEIGNEMENT UTILE À MA JONG. UN JEUNE POÈTE OUVRE SON CŒUR AU JUGE TI.

LE JUGE se rassit et vida lentement sa tasse.

Les relations entre les notables de l'île s'éclairaient peu à peu d'intéressante façon, mais cela ne l'aidait pas beaucoup à résoudre ses problèmes.

Poussant un soupir, il se leva pour rejoindre le bureau du surveillant général. Monsieur Feng l'attendait en compagnie de Ma Jong et le reconduisit cérémonieusement jusqu'à son palanquin.

Pendant que les porteurs se mettaient en marche, Ma Jong commença son rapport :

— Quand le vieil antiquaire a prétendu à l'audience qu'il était rentré droit chez lui après le banquet, il a menti. Bien entendu, nous le savions déjà. Mais le reste de sa déclaration se tient plus ou moins, je suis désolé de le reconnaître ! Monsieur Houang croyait bien avoir un rendez-vous avec lui ce soir, mais en apprenant que Wen maintenait que c'était pour hier soir, monsieur Houang admet qu'il a pu confondre les dates. Voilà pour Wen. En ce qui concerne Kia Yu-po, sa déclaration ne colle pas exactement avec les faits. La vieille sorcière qui s'occupait de la loge des courtisanes n'a pas eu l'impression qu'il était entré par erreur, car la première chose qu'il demanda, c'est si Lune d'Automne et Fée d'Argent se trouvaient là. Quand elle eut répondu que les deux femmes avaient quitté l'établissement ensemble, il tourna les talons et partit rapidement sans ajouter mot. Le gérant de son hôtel – qui est voisin du nôtre – a vu passer notre homme une demi-heure environ avant minuit. Le gérant s'attendait à voir Kia entrer dans l'hôtel, mais pas du

tout, il a continué jusqu'à l'allée de gauche, qu'il a enfilée. Et cette allée mène précisément au pavillon de la Reine-des-Fleurs. De feu la Reine, devrais-je dire. Toujours selon le gérant, Kia ne rentra chez lui que vers les minuit.

— Curieuse histoire, remarqua le juge Ti. Il fit part à son lieutenant de ce que Tao Pan-té lui avait dit au sujet du meurtre de son père et de ses soupçons à l'égard de Feng Tai.

— Ça va demander du temps pour éclaircir tout ça, murmura Ma Jong en secouant sa grosse tête.

Le juge ne répondit rien et demeura plongé dans une profonde méditation pendant le restant du chemin.

Quand ils descendirent du palanquin devant l'hôtel de la Félicité éternelle, le gros gérant s'approcha de Ma Jong et lui annonça d'un air plutôt embarrassé :

— Deux... hum... messieurs voudraient vous parler, monsieur Ma. Ils attendent dans la cuisine. Il s'agit de crustacés, m'ont-ils dit.

Ma Jong le regarda un instant sans comprendre, puis un large sourire envahit son visage. Se tournant vers le juge, il demanda :

— Puis-je aller les voir, Votre Excellence ?

— Mais comment donc ! Je veux vérifier un point avec notre hôte ; rejoins-moi au pavillon rouge quand tu en auras fini avec eux.

Tandis que le juge s'arrêtait dans le hall pour parler au gérant, un garçon emmena Ma Jong à la cuisine.

Le torse nu, deux maîtres queux à la musculature impressionnante surveillaient d'un air peu amène les mouvements du Crabe, debout une poêle à la main devant le plus large des fourneaux. Postés à une distance prudente, la Crevette et quatre marmitons contemplaient la scène. Le colosse lança dans les airs une grosse limande et, après qu'elle eut tournoyé, la rattrapa adroitement sur son autre face, juste au milieu de la poêle.

Ses yeux protubérants fixés sur les deux cuisiniers, il dit d'un ton grave :

— Vous avez vu comment la chose doit être faite. C'est un mouvement du poignet qui donne la secousse nécessaire. Maintenant, la Crevette, à toi !

L'air furibond, le petit bossu s'avança et prit la poêle des mains du Crabe. Cette fois le poisson retomba plus qu'à demi hors de l'ustensile.

— Encore raté ! reprocha le Crabe. C'est parce que tu te sers de ton coude. C'est le poignet qui doit tout faire, retiens bien cela !

Apercevant Ma Jong, il lui indiqua la porte d'un mouvement de tête, et, tout en commandant à la Crevette de continuer ses essais, il emmena le lieutenant du juge Ti au-dehors.

Quand les deux hommes se trouvèrent dans un jardinet en friche, le Crabe expliqua en baissant la voix :

— La Crevette et moi on est ici pour affaires. Un bonhomme qui a triché aux tables de jeu. Aimeriez-vous rencontrer le marchand de souvenirs, monsieur Ma ?

— Sous aucun prétexte ! J'ai vu son vilain museau ce matin, ça me suffit pour un an ou deux !

— Supposons, poursuivit flegmatiquement le Crabe, que votre maître veuille le voir à son tour, eh bien, il faudrait qu'il se dépêche. J'ai entendu dire que Wen part ce soir. Pour acheter des objets antiques dans la capitale, à ce qu'il prétend. Moi, je ne garantis rien. Renseignement gratuit, sans rien d'officiel.

— Merci pour le tuyau. En retour, je peux vous confier que nous n'en avons pas fini avec ce vieux bouc. Loin de là !

— Je m'en doutais un peu. Bon, alors je retourne à la cuisine. La Crevette a besoin de s'entraîner avec la poêle à frire. Rudement besoin. Au revoir.

Ma Jong contourna les buissons d'arbustes pour gagner la véranda du pavillon rouge. Voyant que le juge n'était pas encore là, il s'étendit dans le grand fauteuil, les pieds posés sur la balustrade. Les yeux clos, un sourire satisfait sur les lèvres, il se remémora les charmes divers de Fée d'Argent.

Pendant ce temps, le juge Ti interrogeait le gérant sur l'histoire passée du pavillon rouge.

D'abord surpris, le bonhomme se gratta la tête.

— Autant que je sache, Votre Excellence, le pavillon rouge est exactement comme il était il y a quinze ans quand je me suis installé ici, répondit-il lentement. Mais si Votre Excellence désire qu'on change quoi que ce soit...

— N'y a-t-il personne qui l'ait habité avant cette époque ? l'interrompit le juge. Il y a trente ans, par exemple ?

— Seulement le père de notre portier, Votre Excellence. Du moins je le crois. Son fils l'a remplacé il y a dix ans parce que...

— Conduisez-moi auprès de lui.

Murmurant des excuses, le gérant lui fit traverser les communs bruyants et l'amena dans une petite cour. Assis sur une boîte en bois, un frêle vieillard à la barbe rare se chauffait au soleil. Clignant des yeux à la vue de la chatoyante robe de brocart vert du juge, il voulut se lever, mais le magistrat se hâta de dire :

— Demeurez assis, vieil oncle. Je ne veux pas déranger une personne d'un âge aussi vénérable que le vôtre. Je voudrais seulement apprendre un détail concernant l'histoire du pavillon rouge, car les bâtiments anciens m'intéressent. Vous rappelez-vous à quel moment le lit de la chambre rouge fut poussé contre le mur opposé ?

Le vieillard tirailla les poils de sa maigre moustache et, secouant la tête, répliqua :

— Ce lit n'a jamais changé de place, Votre Excellence. Pas de mon temps, en tout cas. Il était contre le mur méridional, à gauche quand on entre. C'est là qu'il doit être et a toujours été. Tout au moins c'est là qu'il était encore il y a dix ans. Depuis, dame, on l'a peut-être déplacé. On change tout, aujourd'hui.

— Non, il est toujours là, le rassura le juge. Je loge actuellement dans cet appartement.

— De belles pièces, marmotta le vieil homme. Les plus belles de l'hôtel. Et la glycine doit être en fleur en ce moment. C'est moi qui l'ai plantée il doit y avoir pas loin de vingt-cinq ans. Je jardinais un peu aussi, en ce temps-là. J'ai pris cette glycine au kiosque du parc qu'on était en train de démolir. Quelle pitié... démolir un kiosque pareil. Du travail comme savaient en faire les charpentiers d'autrefois. Ils l'ont remplacé par un bâtiment d'un étage. Pour eux, plus c'est haut, plus c'est beau ! On y a

transplanté des arbres aussi. Ça a gâté la vue qu'on avait de la véranda. Ah, les beaux couchers de soleil qu'on y apercevait autrefois. La pagode du temple taoïste se détachait sur le ciel du soir. Fallait voir le beau spectacle que ça faisait, Votre Excellence. Et je suis sûr que ces grands arbres tout près ont dû rendre le pavillon rouge humide !

— Il y a d'épais massifs d'arbustes juste devant la véranda, fit remarquer le juge Ti. Est-ce vous qui les avez plantés aussi, vieil oncle ?

— Jamais de la vie ! On ne doit pas mettre de massifs près d'une véranda. S'ils ne sont pas bien entretenus, ils attirent les serpents et autres sales bêtes. Ce sont les gardes du parc qui les ont plantés, les imbéciles ! L'autre jour, j'y ai attrapé deux scorpions. À ce qu'il paraît, les gardes veillent au bon entretien du parc, mais on ne le dirait pas. Moi, je préfère un endroit bien ensoleillé, surtout depuis que j'ai des rhumatismes. Ça m'a pris tout d'un coup et...

— Je suis heureux de vous voir en si bonne santé pour votre âge, coupa vite le juge Ti. Et on m'a dit que votre fils s'occupait bien de vous. Merci pour les renseignements que vous m'avez donnés.

Et sans s'attarder plus longtemps, il regagna le pavillon rouge.

Quand Ma Jong le vit arriver, il bondit sur ses pieds et lui raconta ce que le Crabe venait de lui apprendre au sujet du voyage projeté de Wen.

— Il n'est pas question de le laisser partir, dit le juge d'un ton sec. Il est coupable de faux témoignage. Déniche-moi son adresse, nous irons lui faire une petite visite cet après-midi. Mais, d'abord, rends-toi à l'hôtel où loge Kia et dis à ce garçon que je veux le voir immédiatement. Après cela, tu pourras déjeuner, mais arrange-toi pour être de retour d'ici une heure, nous avons beaucoup à faire.

Le magistrat s'assit près de la balustrade. Caressant doucement ses longs favoris, il s'efforça de comprendre comment les déclarations du vieux portier pouvaient s'accorder avec le récit de Tao Pan-té. Il fut tiré de sa méditation par

l'arrivée de Kia Yu-po. Le jeune poète paraissait mal à l'aise et lui fit révérence sur révérence.

— Mais asseyez-vous donc, commanda le magistrat, agacé.

Lorsque Kia eut pris le siège de bambou, le juge considéra sans bienveillance le visage défait du jeune homme et dit brusquement :

— Vous n'avez pourtant pas l'air d'un joueur, monsieur Kia. Quel démon vous a poussé à tenter votre chance aux tables de jeu ? Avec de si désastreux résultats, semble-t-il.

Le poète hésita, gêné, et finit par répondre :

— Je ne vaudrais pas grand-chose, Votre Excellence. À part une certaine facilité à composer des vers, je n'ai rien dont je puisse tirer orgueil. Je me laisse trop facilement emporter par mon humeur du moment ou par les circonstances. À peine entré dans ce maudit tripot, l'atmosphère s'est mise à agir sur moi et impossible de m'arrêter ! Je n'y peux rien, Votre Excellence, ma nature est comme cela.

— Et pourtant votre intention est de vous présenter aux examens littéraires pour devenir un fonctionnaire de l'Empire ?

— Je me suis fait inscrire seulement pour suivre l'exemple de mes amis, Votre Excellence. Leur enthousiasme m'a entraîné malgré moi ! Je ne suis pas digne de devenir un fonctionnaire impérial, je ne le sais que trop. Mon unique ambition serait de mener une vie tranquille dans quelque coin retiré, de lire et d'écrire un peu... Il s'arrêta, jeta un regard malheureux à ses mains qui remuaient sans cesse, et reprit : Je suis terriblement gêné quand je pense à monsieur Feng, il attend de si grandes choses de moi ! Il me comble de bontés, il veut même me faire épouser sa fille. Tous ces bienfaits sont pour moi de véritables fardeaux, Votre Excellence.

Si ce garçon n'est pas complètement sincère, songea le juge Ti, c'est un acteur consommé. Sans élever la voix, il demanda :

— Pourquoi avez-vous menti, ce matin, à l'audience ?

Le jeune poète devint cramoisi et bredouilla :

— Que... que veut dire Votre Excellence ?

— Vous n'êtes pas entré dans la loge des courtisanes par erreur. Vous avez spécialement demandé Lune d'Automne. Et

plus tard on vous a vu dans l'allée qui mène à son pavillon personnel. Parlez... étiez-vous amoureux d'elle ?

— Amoureux de cette créature hautaine et cruelle ? Grâce au Ciel, non, Votre Excellence ! Je n'arrive pas à comprendre pourquoi Fée d'Argent l'admire tant. Elle la traitait si durement, ainsi que les autres filles, les fouettait à la moindre occasion. Elle paraissait même prendre du plaisir à la chose, l'horrible femme ! Non, si je suis allé dans la loge, c'était afin de lui demander de ne pas punir Fée d'Argent qui avait renversé du vin sur la robe du vilain antiquaire. Ne l'ayant pas trouvée, je suis allé jusqu'à son pavillon, mais les fenêtres n'étaient pas éclairées, aussi ne suis-je pas entré, me contentant de me promener dans le parc pour laisser se dissiper les effets du vin.

— Je vois. Eh bien, voici la servante qui apporte mon riz de midi, je vais être obligé de mettre une robe plus confortable.

Le poète s'empressa de prendre congé du juge Ti, murmurant force excuses et paraissant encore plus mal à l'aise qu'à son arrivée.

Le juge revêtit une mince robe grise et s'approcha de la table, mais, la pensée ailleurs, il avala sa nourriture sans y prendre le moindre plaisir. Il but son thé, se leva, puis se mit à marcher de long en large. Soudain, son visage s'éclaira. S'arrêtant, il murmura :

— Voilà la solution ! Et cela place la mort de l'académicien dans un jour bien différent !

Voyant Ma Jong reparaitre, il lui cria :

— Assieds-toi, je viens de découvrir ce qui est arrivé au père de Tao il y a trente ans.

Ma Jong se laissa tomber sur un siège. Il était las, mais rayonnant. Chez la veuve Wang, il avait trouvé Fée d'Argent un peu remise de ses mauvais traitements, et tandis que son hôtesse préparait le déjeuner, il était monté dans le grenier avec son amie. Là, il fut question de tout autre chose que de leur village natal et les minutes passèrent si vite que, lorsqu'ils redescendirent, il eut à peine le temps d'avalier un bol de nouilles.

— Le père de Tao a vraiment été assassiné, continua le juge sans prêter attention à la mine épanouie de son lieutenant. Et dans le propre salon de cet appartement.

— Mais Tao a trouvé le corps dans la chambre rouge ! protesta Ma Jong dès qu'il eut compris ce que disait le magistrat.

— Tao Pan-té a fait erreur. Je l'ai compris en me rappelant qu'il avait parlé d'un lit placé à droite, contre le mur du nord. Une petite enquête m'a appris que le lit de la chambre rouge a toujours été à gauche, contre le mur du midi comme à présent. Toutefois, si l'intérieur de l'appartement est resté le même qu'il y a trente ans, son aspect extérieur a bien changé. L'écran de glycine de la véranda n'existait pas encore. Les grands arbres et le restaurant du parc non plus. De cette véranda on jouissait d'une vue illimitée, et le soir les couchers de soleil l'illuminaient.

— C'est bien possible, admit Ma Jong. L'esprit ailleurs, il pensait que Fée d'Argent était une fille merveilleuse et une véritable artiste dans sa profession.

— Voyons, tu ne comprends pas ? insista le juge. Cet enfant n'était jamais venu ici mais il savait que l'appartement s'appelait le pavillon rouge parce que sa chambre à coucher était de cette couleur. Quand il pénétra dans le salon, celui-ci était empourpré par les feux du soleil couchant. Rien d'étonnant donc à ce qu'il le prît pour la chambre rouge... que précisément il s'attendait à voir !

Ma Jong regarda, par-dessus son épaule, la pièce avec son mobilier en bois de santal auquel l'artisan avait laissé sa couleur naturelle. Il hocha gravement la tête.

— Le père de Tao fut donc tué dans ce salon, reprit le juge Ti. C'est là que l'enfant vit le cadavre et aperçut le meurtrier vêtu, non pas d'une robe rouge comme il le crut, mais d'un vêtement de dessous blanc auquel les derniers rayons solaires donnaient une teinte rougeâtre. Dès que le jeune garçon se fut enfui, l'assassin porta le corps dans la chambre rouge. Il sortit, ferma la porte à clef derrière lui et gagna la véranda. Il n'eut plus ensuite qu'à lancer la clef entre les barreaux de la fenêtre, elle tomba près de sa victime, préparant ainsi la thèse du suicide.

Personne, pensa-t-il, ne tiendrait compte de ce que pourrait dire l'enfant terrifié.

Le juge resta un moment songeur, puis reprit :

— Mais si l'assassin portait une robe de dessous, j'en déduis qu'il se trouvait à un rendez-vous avec la courtisane Jade Vert ! Surpris par son rival Tao Kouang, il le tua avec son propre poignard. Tao Pan-té a raison, son père fut bien victime d'un assassin. Ceci jette une nouvelle lumière sur la mort de l'académicien Li Lien. Là aussi il s'agit d'un meurtre maquillé en suicide, exactement comme il y a trente ans. Li fut tué dans le salon où, en passant par la véranda, n'importe qui peut entrer facilement sans être vu. Le cadavre fut ensuite apporté dans la chambre rouge avec les papiers du mort. Ce tour avait réussi une fois, aussi l'assassin pensa qu'il pouvait le recommencer. Et cela nous fournit un important indice en ce qui concerne son identité !

— En effet, dit Ma Jong. Cela signifie que notre homme est soit Feng Tai, soit Wen Yuan. Les choses diffèrent pourtant sur un point capital, Votre Excellence : quand Li fut trouvé mort, la clef n'était pas sur le plancher mais dans la serrure. Impossible de la placer dans cette position en la lançant de la fenêtre, même en essayant pendant cent sept ans.

— Si Feng était notre homme, ce point pourrait s'expliquer, répliqua le juge d'un air songeur. En tout cas, je suis certain que si nous identifions le meurtrier de Tao Kouang et de Li Lien, nous saurons par la même occasion ce qui est arrivé à la Reine-des-Fleurs.

Le magistrat réfléchit un instant, puis ajouta :

— Je crois que je ferais bien d'avoir une petite conversation avec Fée d'Argent avant de voir l'antiquaire. Sais-tu où je pourrais la trouver ?

— Dans le dortoir des courtisanes, derrière le pavillon de la Grue cendrée, Votre Excellence. Elle m'a dit qu'elle y retournerait aujourd'hui.

— Très bien. Conduis-moi auprès d'elle.

11

UNE PETITE COURTISANE CONFESSE SA CURIOSITÉ.
LA MENACE DU FOUET DÉLIE LA LANGUE D'UN VILAIN
PERSONNAGE.

Au DÉBUT DE L'APRÈS-MIDI une grande animation régnait toujours dans la rue-dortoir des courtisanes. Les portes ne cessaient de s'ouvrir pour laisser passer commerçants et messagers, et partout on entendait le son des flûtes, des tambours et des guitares qui accompagnaient les exercices vocaux ou chorégraphiques de ces demoiselles.

Ma Jong fit halte devant la porte marquée « Second rang, n°4 » et, lorsqu'une vieille femme à la mine renfrognée eut ouvert, il expliqua que son maître voulait voir mademoiselle Fée d'Argent à titre officiel. Sans répondre, la vieille les conduisit dans une petite salle d'attente et partit chercher la jeune femme.

Fée d'Argent arriva bientôt et s'inclina très bas, feignant discrètement de ne pas voir les grands clignements d'yeux que lui faisait Ma Jong derrière le dos du juge. Ce dernier renvoya la vieille et, s'adressant avec bonté à la petite courtisane, il demanda :

— On m'a dit que vous étiez l'élève de Lune d'Automne ; elle vous enseignait le chant et la danse, sans doute ?

La jeune fille inclina la tête affirmativement et le juge poursuivit :

— Par conséquent, vous deviez bien la connaître ?

— Oh oui, Votre Excellence ! Je la voyais à peu près chaque jour.

— En ce cas, vous allez pouvoir m'éclairer sur un point qui m'intrigue. J'ai été informé qu'elle s'attendait à être rachetée à son maître par mon collègue, le magistrat Lo, et qu'elle a été

très déçue en s'apercevant de son erreur. Aussitôt, elle se mit en quête d'un autre admirateur. Ceci prouve qu'elle désirait vivement trouver quelqu'un prêt à la sortir d'ici et à l'épouser, il me semble ?

— Oh oui, Votre Excellence ! Elle nous a dit souvent, à moi et aux autres filles, qu'être élue Reine-des-Fleurs était pour une courtisane la chance de sa vie et que cela lui permettrait de trouver plus facilement un riche protecteur disposé à lui faire une situation stable.

— Parfaitement. Cela étant, pourquoi a-t-elle refusé l'offre d'un homme aussi riche et aussi éminent que l'académicien Li Lien ?

— Cela m'a beaucoup étonnée aussi, Votre Excellence ! J'en ai parlé avec mes compagnes ; nous pensons toutes qu'il devait y avoir une raison spéciale, mais nous pouvions seulement faire des suppositions quant à sa nature. Il y avait quelque chose de furtif dans leurs relations. Nous n'avons jamais pu savoir, par exemple, où ils allaient... hum... s'aimer. Il l'invitait à tous ses banquets, mais après le souper ils ne se retiraient jamais dans l'une des chambres mises à la disposition des invités. Et elle ne l'a jamais accompagné non plus à l'hôtel où il logeait. Lorsque j'appris que Li s'était suicidé à cause d'elle, je...

La jeune femme rougit et, après avoir jeté un coup d'œil au juge, reprit :

— Je suis devenue si curieuse de savoir comment ils avaient bien pu se rencontrer que j'ai interrogé la vieille servante de Lune d'Automne. Elle me dit que l'académicien ne s'était rendu dans le pavillon de sa maîtresse qu'une seule fois... le soir même de son suicide, et seulement le temps d'une brève conversation. Bien entendu, la Reine-des-Fleurs ayant, de par son titre, le droit d'aller partout où bon lui semble dans l'île, il existait de nombreux endroits où Lune d'Automne pouvait rencontrer ses amants. Hier après-midi, j'eus la hardiesse de lui poser la question, mais elle me répondit aigrement de m'occuper de mes propres affaires. Cela me parut étrange, car elle s'amusait souvent à nous donner de piquants détails sur le comportement intime de ses partenaires. Je me rappellerai toujours combien

elle nous fit rire en nous décrivant la façon dont l'imposant magistrat Lo...

— Oui, oui... l'interrompit en hâte le juge Ti. J'ai entendu dire que vous aviez une jolie voix. Si j'en crois mon lieutenant, vous étudiez le chant avec une ancienne courtisane, une certaine mademoiselle Ling ?

— Je ne savais pas votre assistant si bavard ! répliqua Fée d'Argent en jetant un regard fâché à Ma Jong. Si les autres filles ont vent de la chose elles prendront aussi des leçons avec mademoiselle Ling, et elles auront le même répertoire que le mien.

— Nous vous garderons le secret, déclara le juge en souriant. Je voudrais seulement parler avec mademoiselle Ling de choses qui se sont passées dans l'île autrefois, mais comme je ne désire pas que certaines personnes soient au courant de notre entretien, je ne puis la faire venir au tribunal. Puis-je m'en remettre à vous pour arranger une discrète rencontre avec elle ?

— Ce sera difficile, Votre Excellence, dit la courtisane en fronçant le sourcil. Je viens précisément d'aller la voir et elle n'a pas voulu me laisser entrer. Elle m'a dit à travers sa porte qu'elle toussait de nouveau beaucoup et ne pourrait pas me donner de leçons avant une semaine ou deux.

— Elle n'est sûrement pas malade au point de ne pouvoir répondre à quelques simples questions. Allez l'avertir que vous me conduirez chez elle d'ici une heure. Nous reviendrons dans un petit moment.

Fée d'Argent les accompagna cérémonieusement jusqu'à la porte. Dès qu'ils furent sortis, le magistrat dit à Ma Jong :

— Je désire que Tao Pan-té soit présent quand je parlerai à mademoiselle Ling car il pourra nous suggérer des questions utiles. Entrons dans ce débit de vin, on nous indiquera peut-être où le joindre.

La chance leur sourit. Interrogé, le gérant répondit que Tao Pan-té était justement dans la resserre, en train d'examiner un arrivage de vins.

Le juge trouva Tao penché sur une grosse jarre en terre. Le négociant s'excusa de le recevoir en cet endroit et voulut

emmener les deux hommes dans le débit pour leur faire goûter le vin nouveau, mais le magistrat répondit :

— Je suis pressé pour l'instant, monsieur Tao. Je voulais seulement vous informer que tout à l'heure j'aurai un entretien avec une vieille femme qui fut, il y a trente ans, courtisane fameuse dans cette île. J'ai pensé que vous aimeriez y assister.

— Certainement, s'écria Tao. Comment Votre Excellence l'a-t-elle découverte ? Je cherche depuis des années à mettre la main sur une personne de ce genre-là !

— Peu de gens connaissent son existence, je présume. J'ai maintenant une courte visite à faire, monsieur Tao, mais en revenant je vous prendrai ici.

Tao Pan-té remercia chaudement le magistrat. Lorsque celui-ci se retrouva dehors avec son lieutenant, il remarqua :

— Ce négociant en vin s'occupe beaucoup plus de son commerce qu'il a bien voulu le dire ce matin, il me semble.

— Les gens qui refusent de goûter au vin nouveau sont rares ! répondit Ma Jong avec une joyeuse grimace.

Le magasin d'antiquités et de souvenirs de Wen Yuan occupait le coin d'une rue passante. À l'intérieur, de nombreuses tables petites et grandes supportaient vases, statues, boîtes de laque et autres objets antiques de toutes les formes et de toutes les dimensions. Quand le commis disparut dans l'escalier avec la grande carte de visite rouge du juge, ce dernier dit tout bas à Ma Jong :

— Tu vas monter avec moi. Tu passeras pour un collectionneur de porcelaines anciennes.

Comme le colosse protestait, le juge l'interrompit en disant qu'un témoin lui était nécessaire.

Wen Yuan descendit presque aussitôt et s'inclina très bas devant le juge Ti. Il voulut se lancer dans les phrases courtoises de mise en pareilles circonstances, mais le frémissement nerveux qui agitait ses lèvres ne lui permit pas de prononcer une parole. Prenant un ton cordial, le magistrat s'empressa de dire :

— J'ai tellement entendu vanter vos belles collections, monsieur Wen, que je n'ai pu résister à la tentation de venir y jeter un coup d'œil.

Wen fit de nouveau une longue révérence. Quand il se releva, il était visible que l'annonce de l'innocent objet de la visite du juge avait dissipé sa frayeur. Avec un sourire d'une modestie affectée, il déclara :

— Ce qui est au rez-de-chaussée n'a pas grande valeur, Votre Excellence. C'est tout juste bon pour les ignorants touristes qui viennent du fond de leur province. Permettez-moi de vous conduire en haut.

Le hall du premier étage était garni de pièces de grand prix et une merveilleuse collection d'objets en porcelaine occupait les rayons qui couraient le long des murs. L'antiquaire emmena le magistrat et Ma Jong dans un petit arrière-bureau et pria le juge de prendre place devant la table à thé. Ma Jong demeura debout, derrière le siège de son maître. La lumière tamisée que laissait passer le papier des fenêtres tombait sur les peintures accrochées à la muraille, mettant en valeur leur délicat coloris adouci par le temps. Il régnait une agréable fraîcheur dans la pièce, mais Wen insista pour faire accepter un bel éventail de soie à son hôte. Tandis que l'antiquaire versait l'odorant thé au jasmin dans la tasse du juge, celui-ci expliqua :

— Les peintures anciennes et les vieux manuscrits m'intéressent. Quant à mon assistant, c'est un expert en vieilles porcelaines.

— Quel heureux hasard ! s'écria Wen.

Plaçant une boîte en laque sur la table, il sortit de son intérieur ouatiné un élégant vase blanc aux formes effilées et ajouta :

— On m'a apporté ceci ce matin, mais je ne suis pas sûr qu'il soit authentique. Votre lieutenant voudrait-il me faire l'honneur de me donner son opinion ?

L'infortuné boxeur contempla le vase en faisant une grimace si effroyable que Wen se hâta de remettre le délicat objet dans sa boîte en disant d'un air désolé :

— Oui, je pensais bien qu'il s'agissait d'un faux, mais je ne le croyais pas si flagrant que cela. Monsieur est un vrai connaisseur !

Ma Jong retourna derrière le fauteuil de son maître en étouffant un soupir de soulagement. D'un ton toujours aimable, le magistrat dit au marchand de souvenirs :

— Asseyez-vous donc aussi, monsieur Wen, et parlons tranquillement.

Quand son hôte fut assis le juge précisa négligemment :

— Parlons... mais pas de porcelaines. Revenons plutôt aux mensonges que vous avez débités ce matin à l'audience.

Le visage maigre de Wen devint livide.

— L'humble personne qui vous écoute... balbutia-t-il.

Le juge l'interrompit sèchement en disant :

— Vous avez déclaré qu'hier soir vous étiez venu directement ici en quittant le pavillon de la Grue cendrée. Vous vous imaginiez sans doute que personne ne vous avait vu maltraiter cruellement une jeune femme sans défense dans la salle d'étude des courtisanes. Mais une servante a observé la scène et m'a prévenu.

Le visage de Wen se marbra de rouge. Humectant avec peine ses lèvres minces, il répondit :

— Je n'avais pas trouvé nécessaire de parler de cela à Votre Excellence. Ces petites capricieuses ont besoin d'être corrigées de temps à autre...

— C'est vous qui allez recevoir une bonne correction. Outrage à la cour, cela vaut cinquante coups du gros fouet. Retirons-en dix à cause de votre âge avancé, et le reste suffira à vous estropier pour le reste de vos jours !

Wen se leva précipitamment et vint se jeter aux pieds du magistrat. Tandis qu'il frappait le sol de son front en suppliant qu'on voulût bien l'épargner, le juge Ti ordonna :

— Levez-vous ! On ne vous fouettera pas, car vous aurez la tête tranchée par le bourreau. Vous êtes impliqué dans un meurtre.

— Un meurtre ? s'écria Wen. Impossible, Votre Excellence... Quel meurtre ?

— Celui de l'académicien Li Lien. Quelqu'un a surpris la conversation que vous avez eue avec lui le matin de son arrivée, il y a dix jours.

Wen regarda le juge, les yeux arrondis par la surprise.

— Près du débarcadère, sous les arbres, espèce de salaud ! gronda Ma Jong.

— Mais personne n'était... commença Wen.

Il s'interrompit aussitôt et reprit :

— C'est-à-dire...

Il s'arrêta encore, faisant des efforts désespérés pour se ressaisir.

— Allons parle... avoue ! tonna le juge Ti.

— Mais, si notre conversation vous a été rapportée, vous devez savoir que j'ai fait tout mon possible pour raisonner l'académicien, gémit Wen. Je lui ai dit que c'était pure folie de vouloir déshonorer la fille de Feng, que celui-ci se vengerait de façon terrible et qu'il...

— Raconte tout, coupa le juge. Dis-moi comment l'aventure a tourné au meurtre.

— Ce gredin de Feng a dû me calomnier, Votre Excellence ! Je ne suis pour rien dans la mort de Li. Le coupable doit être Feng lui-même !

L'antiquaire reprit sa respiration et continua d'un ton plus calme :

— Je vais vous expliquer exactement ce qui s'est passé, Noble Juge. À l'aube, le domestique de Li vint me trouver ici. Je venais juste de me lever. Il me dit que son maître, que j'attendais la veille au soir, avait été retenu à la suite d'une collision avec une autre jonque et qu'il me priait de le rejoindre au débarcadère. Je connaissais son père, le censeur impérial Li, et j'espérais faire de bonnes affaires avec le fils. Je pensais que peut-être...

— Ne t'écarte pas des faits, commanda le juge Ti.

— Eh bien, ce n'était pas pour acheter des objets anciens que Li désirait me voir. Non, ce qu'il voulait, c'était que je l'aide à arranger un rendez-vous secret avec Anneau-de-Jade, la fille de Feng Tai ! Il l'avait vue quand leurs jonques s'étaient heurtées et avait voulu la persuader de passer la nuit avec lui, dans la cabine. Le refus de la jeune fille avait blessé la vanité de cet imbécile et il était déterminé à la faire céder à son caprice. Je tentai de lui faire comprendre l'impossibilité de la chose. J'insistai sur le fait qu'il s'agissait d'une fille vertueuse dont le

père, fort riche, était non seulement un personnage influent mais...

— Je sais tout cela. Dis-moi plutôt comment ta haine pour Feng t'a fait changer d'idée.

Le juge vit le tic nerveux déformer un instant le visage tiré de Wen. Il avait donc deviné juste. L'antiquaire essuya la sueur qui mouillait son front et dit d'un ton découragé :

— La tentation fut trop forte pour moi, Votre Excellence. J'ai fait une terrible erreur, mais Feng me traite toujours comme un inférieur, aussi bien dans les affaires commerciales que dans... d'autres domaines. Imbécile que je suis, j'ai pensé que c'était une bonne occasion de l'humilier à travers sa fille. Et si le plan échouait, tout le blâme serait pour Li. Je dis donc à ce dernier que je connaissais un moyen d'obliger Anneau-de-Jade à lui accorder ses faveurs et je lui donnai rendez-vous chez moi dans l'après-midi afin de mettre les détails au point.

L'antiquaire jeta un coup d'œil furtif au visage impassible du magistrat et poursuivit :

— Li vint me voir. Je lui dis qu'autrefois un notable de l'île s'était tué parce qu'une courtisane avait repoussé ses avances et que c'était un fait connu, à l'époque, que Feng Tai avait été le rival heureux du mort. On chuchotait même qu'il ne s'agissait pas d'un suicide et que Feng était un assassin. Et ces rumeurs n'étaient peut-être pas fausses, Votre Excellence, car je jure que le soir où le malheureux est mort j'ai vu Feng se glisser derrière l'hôtel où la chose s'est passée ! À mon avis, Feng l'a tué et a maquillé le meurtre en suicide.

Wen s'éclaircit la gorge et continua :

— J'expliquai à Li que mademoiselle Feng avait entendu parler de ces bruits et que s'il envoyait à la jeune fille un message disant qu'il possédait une preuve irréfutable de la culpabilité de Feng, elle viendrait certainement, car elle aimait beaucoup son père. Il pourrait alors faire ce qu'il voudrait avec elle, car elle n'oserait jamais l'accuser publiquement. C'est tout, Votre Excellence, je le jure ! J'ignore si Li envoya réellement le message ; s'il le fit, je ne sais pas si Anneau-de-Jade lui rendit visite, mais ce dont je suis sûr, c'est que la nuit où Li est mort, j'ai aperçu Feng dans le parc, juste derrière le pavillon rouge.

Quant à ce qui s'est passé, je n'en sais absolument rien, Votre Excellence, et je vous supplie de me croire !

Il tomba derechef à genoux et happa le sol de son front à plusieurs reprises.

— Chaque mot de votre déclaration sera vérifié, dit le juge. J'espère pour vous que c'est l'exacte vérité. À présent, vous allez rédiger une confession dans laquelle vous vous accuserez d'avoir délibérément menti à la cour. Vous expliquerez qu'après avoir entendu Lune d'Automne vous murmurer à l'oreille que Fée d'Argent était attachée nue à un pilier de la salle d'étude des courtisanes, vous vous êtes rendu à l'endroit indiqué, et que la jeune femme ayant refusé de se soumettre à vos ignobles caprices, vous l'avez cruellement frappée avec une flûte de bambou. Allons, debout, et faites ce que je viens d'ordonner.

Wen se releva le plus vite qu'il put. Ses mains tremblantes cherchèrent une feuille de papier dans le tiroir et l'étendirent sur la table, mais lorsqu'il eut trempé son pinceau dans l'encre, il hésita, ne semblant pas savoir de quelle façon commencer.

— Je vais vous dicter, dit le juge Ti d'un ton brusque. Écrivez : Je soussigné confesse par la présente que dans la nuit du vingt-huitième jour de la septième lune...

Quand l'antiquaire eut terminé, le magistrat lui dit d'apposer son sceau et l'empreinte de son pouce au bas du document. Il poussa ensuite le papier vers Ma Jong, afin que celui-ci y ajoutât sa propre empreinte à titre de témoin.

Glissant le feuillet dans sa manche, le juge se leva et dit sèchement :

— Il n'est plus question que vous fassiez un petit voyage dans la capitale. Je vous consigne chez vous jusqu'à nouvel ordre. Puis il descendit l'escalier, suivi de Ma Jong.

12

LE JUGE TI EXAMINE LES FAITS NOUVEAUX AVEC SON LIEUTENANT UNE ANCIENNE COURTISANE ÉVOQUE LES OMBRES DU PASSÉ.

TANDIS QUE LE JUGE TI et Ma Jong descendaient la nie, le magistrat dit à son compagnon :

— Je n'ai pas rendu justice au Crabe et à ton autre ami, je le reconnais. Ils nous ont fourni des renseignements précieux.

— Oui, on peut leur faire confiance à ces deux-là ! Quoique la moitié du temps, je ne comprenne rien à leurs paroles. Surtout quand c'est le Crabe qui parle. Mais pour en revenir à Wen, Votre Excellence croit-elle l'histoire que nous a racontée ce gredin-là ?

— En partie. Nous l'avons eu à la surprise. J'imagine que Li a eu réellement envie de mademoiselle Feng, et je crois aussi que Wen lui a suggéré l'ignoble stratagème qu'il nous a décrit. Tout cela correspond bien à l'orgueil et à l'arrogance de l'académicien et à la lâcheté agressive de Wen. Cela explique également pourquoi Feng est si pressé de donner sa fille en mariage à Kia Yu-po. Le jeune poète est sous la dépendance complète de Feng et n'osera jamais renvoyer la jeune épousée à son père quand il découvrira qu'elle n'est plus vierge.

— Votre Excellence est donc convaincue que Li l'a réellement violée ?

— Bien entendu. C'est pour cela que Feng l'a tué. Il s'est arrangé pour que la mort de l'académicien eût l'air d'un suicide, exactement comme il a fait, il y a trente ans, avec Tao Kouang.

Voyant l'air peu convaincu de son lieutenant, il reprit vite :

— Ce ne peut être que Feng, voyons ! Il avait un motif et il était sur place. Je suis pleinement d'accord avec tes deux amis le Crabe et la Crevette, notre académicien n'était pas homme à se

tuer parce qu'une courtisane lui refusait ses faveurs ! Non, Feng l'a évidemment tué. En plus de l'occasion favorable et d'un motif puissant, il possédait une méthode qui s'était révélée à toute épreuve il y a trente ans. Je regrette qu'il n'y ait pas d'autre solution car Feng m'avait fait une impression des plus favorable. Mais si c'est un assassin, cela ne m'empêchera pas de l'arrêter.

— Peut-être nous donnera-t-il quelque renseignement utile sur la mort de Lune d'Automne, Votre Excellence.

— J'en serais ravi ! Ce que nous avons découvert au sujet des meurtres de Tao Kouang et de Li Lien ne nous aide en rien à résoudre ce mystère-là. Pourtant, je suis convaincu qu'il y a un rapport entre le décès de la Reine-des-Fleurs et les deux autres morts, mais du diable si je vois lequel.

— Vous avez dit tout à l'heure, Noble Juge, que vous ajoutiez foi à ce que le vieux bouc a raconté à propos de Li et d'Anneau-de-Jade. Que pensez-vous du reste de son histoire ?

— Après nous avoir fait part du conseil donné par lui à l'académicien, j'ai remarqué qu'il se ressaisissait. Il a dû se rendre compte que je bluffais, et, ne pouvant plus rien changer à ce qu'il avait déjà avoué, il a du moins décidé de ne pas donner de détails supplémentaires. Mais j'ai le sentiment qu'il a parlé avec Li de choses qu'il a préféré nous taire. Bah, nous découvrirons bien le pot-aux-roses, je n'en ai pas fini avec ce répugnant vieillard !

— J'espère qu'il ne s'en tirera pas à trop bon compte, grommela Ma Jong, et les deux hommes continuèrent leur chemin en silence.

Tao Pan-té les attendait devant le débit de vin. Tous trois se dirigèrent vers la maison-dortoir où logeait Fée d'Argent. Ce fut la jeune femme qui leur ouvrit la porte. À voix basse, elle dit :

— Mademoiselle Ling a eu honte de recevoir Votre Excellence dans sa misérable cabane. Elle a insisté pour que je l'amène ici, malade comme elle est. Je l'ai fait entrer sans être vue de personne, elle est dans la salle d'étude qui n'est pas utilisée en ce moment.

La petite courtisane les fit passer dans la grande pièce où, près de la fenêtre du fond, ils aperçurent une mince silhouette

recroquevillée dans un fauteuil. La vieille femme était vêtue d'une simple robe de cotonnade brune dont la teinte était passée. Ses cheveux gris pendaient en désordre sur ses épaules et ses mains aux veines apparentes reposaient dans son giron. Quand elle les entendit entrer, elle releva la tête et tourna ses yeux aveugles vers eux.

Le jour venant des carreaux de papier éclairait un visage défiguré par les petits trous de la variole. Des taches d'un rouge malsain marbraient les joues creuses, et sous leur membrane opaque les yeux demeuraient curieusement immobiles.

Fée d'Argent alla vivement vers la vieille femme, suivie par le juge et ses deux compagnons. Se penchant au-dessus de la tête grise, elle annonça :

— Le magistrat est arrivé, mademoiselle Ling.

L'ancienne courtisane voulut se lever, mais le juge Ti plaça vite sa main sur la frêle épaule et dit doucement :

— Restez assise, je vous prie. Vous n'auriez pas dû prendre la peine de venir jusqu'ici, mademoiselle Ling.

— L'humble vieille femme que je suis est à la complète disposition de Votre Excellence, dit l'aveugle.

Involontairement, le juge recula, à la fois incrédule et horrifié. Jamais voix aussi chaude, aussi riche, aussi charmante n'avait frappé son oreille, et, venant de cette pauvre créature ravagée par l'âge et la maladie, elle donnait l'impression d'une atroce moquerie. Il lui fallut plusieurs fois avaler sa salive avant de reprendre la parole.

— Quel était votre nom professionnel, mademoiselle Ling ? put-il enfin demander.

— On m'appelait Jaspe Doré, Noble Juge. Les gens admiraient mon chant et ma... beauté. J'avais dix-neuf ans quand la maladie... Sa voix s'étrangla dans sa gorge.

— À cette époque, reprit le magistrat, une courtisane nommée Jade Vert fut élue Reine-des-Fleurs. L'avez-vous connue intimement ?

— Oui. Mais elle est morte il y a trente ans, pendant l'épidémie. Je fus l'une des premières à être infectée. J'appris la mort de Jade Vert seulement quelques semaines plus tard,

quand je fus guérie. Elle attrapa la maladie peu de jours après moi. Elle en mourut.

— Je suppose que Jade Vert ne manquait pas d'admirateurs ?

— En effet. Je n'ai pas connu la plupart d'entre eux. Deux seulement m'étaient familiers. Deux habitants de l'île : Feng Tai et Tao Kouang. Quand je fus remise, Tao et Jade Vert n'étaient plus.

— Wen Yuan ? le marchand de souvenirs, n'a-t-il pas essayé d'obtenir ses faveurs ?

— Wen Yuan ? Oui, je l'ai connu également, mais nous l'évitions ; son plaisir était de maltraiter les femmes. Il offrit de coûteux présents à Jade Vert, mais elle ne se donna même pas la peine de les regarder. Wen est-il encore de ce monde ? Dans ce cas, il doit avoir plus de soixante ans, maintenant. Tout cela remonte si loin !

De jolies courtisanes passèrent devant la fenêtre en conversation animée. L'une d'elles éclata d'un rire plein de gaieté.

— Pensez-vous, demanda de nouveau le juge Ti, qu'il y ait quelque vérité dans la rumeur qui faisait de Feng l'amant de Jade Vert ?

— Feng était très beau. Droit de cœur et digne de confiance. Lui et Tao Kouang étaient tous deux des âmes d'élite. Tao aussi était beau, honnête et bon. Et très, très amoureux d'elle.

— Le bruit a couru également que Tao Kouang s'était tué parce que Jade Vert lui avait préféré Feng. Vous le connaissiez bien, mademoiselle Ling, cela vous paraît-il vraisemblable que Tao ait agi ainsi ?

L'ancienne courtisane ne répondit pas immédiatement. Elle leva son visage aveugle pour écouter le son d'une guitare qu'on pinçait dans une chambre du premier étage. Le même thème revenait sans cesse sous les doigts de la musicienne. Mademoiselle Ling finit par dire :

— Cette fille devrait accorder son instrument. Oui, Tao Kouang aimait profondément Jade Vert. Peut-être s'est-il tué à cause d'elle.

Entendant la respiration de Tao Pan-té devenir soudain plus forte à ces derniers mots, elle demanda brusquement :

— Qui est avec vous, Noble Juge ?

— L'un de mes lieutenants.

— Ce n'est pas vrai, Seigneur Juge. Celui que je viens d'entendre a sûrement bien connu Tao Kouang. Il pourra vous en dire plus long que moi à son sujet.

Une violente crise de toux la secoua. Elle tira de sa manche un mouchoir tout froissé et s'essuya les lèvres. Quand elle le remit en place, il était taché de sang.

Le magistrat comprit que les jours de la malade étaient comptés. Il attendit qu'elle fût un peu remise et continua :

— On a dit aussi que Tao Kouang ne s'était pas donné la mort lui-même mais avait été tué par Feng.

Elle secoua lentement la tête.

— C'est une calomnie, Noble Juge. Tao Kouang était le meilleur ami de Feng. Je les ai souvent entendu parler ensemble de Jade Vert. Je sais que si elle avait choisi l'un d'eux, l'autre aurait accepté sa décision. Mais je ne pense pas qu'elle ait eu le temps de faire un choix.

Le juge jeta un regard interrogateur à Tao Pan-té. Celui-ci secoua la tête. La liste des questions paraissait épuisée.

— Je crois, reprit la belle voix chaude, que Jade Vert voulait plus qu'un partenaire beau, droit et riche. Elle voulait bien davantage. Il fallait qu'il fût tout cela et, en plus, qu'il soit capable des gestes les plus fous, capable de jeter au vent fortune, réputation, tout... sans réfléchir... à cause de la femme qu'il aimait.

La voix se tut. Le juge Ti regardait fixement la fenêtre ; le thème de la guitare, répété avec une exaspérante insistance, lui portait sur les nerfs. Faisant effort pour rester impassible, il dit :

— Je vous suis profondément reconnaissant, mademoiselle Ling. Je crains de vous avoir fatiguée, je vais vous faire appeler une chaise à porteurs.

— Je suis reconnaissante à Son Excellence de sa bienveillante attention et je la remercie mille fois.

Malgré l'humilité des paroles, le ton sur lequel la vieille femme les prononça évoquait la grande courtisane congédiant

un admirateur avec une grâce toute royale. Le cœur du juge Ti se serra. Il fit signe à ses compagnons et tous se retirèrent.

Lorsqu'ils furent dehors, Tao Pan-té murmura :

— Il ne lui reste plus que sa voix. Que c'est donc étrange cette évocation des ombres du passé. J'ai besoin de réfléchir, Noble Juge, je vous prie de bien vouloir m'excuser.

Le juge Ti acquiesça et dit à Ma Jong :

— Va chercher une chaise à porteurs pour mademoiselle Ling. Tu diras qu'on l'amène à la porte de derrière et tu aideras Fée d'Argent à y installer sa vieille amie sans attirer l'attention. J'ai encore une visite à faire avant de rentrer au pavillon rouge. Tu m'y retrouveras dans une heure.

13

MA JONG TROUVE L'EMPLOI DE SES LINGOTS D'OR. IL DONNE DE JUDICIEUX CONSEILS À UN JEUNE POÈTE.

MA JONG se rendit dans le quartier commercial de l'île et choisit, parmi les palanquins qui attendaient la clientèle, une petite chaise à quatre porteurs. Il régla la course d'avance, y ajoutant un généreux pourboire. Enchantés, les quatre hommes trottèrent gaiement derrière lui jusqu'au dortoir des courtisanes.

Fée d'Argent et mademoiselle Ling les attendaient dans l'arrière-cour. La jeune courtisane aida son aînée à monter dans le véhicule, puis elle suivit d'un regard morne la chaise qui disparaissait au coin de la rue. Remarquant sa tristesse, Ma Jong lui dit avec un sourire embarrassé :

— Courage, ma petite ! Ne t'inquiète de rien et laisse mon maître résoudre tous tes problèmes. Personnellement, c'est toujours ce que je fais !

— Ça ne m'étonne pas de toi, lança-t-elle en lui refermant la porte au nez.

Ma Jong se gratta la tête. Fée d'Argent trouvait-elle qu'il manquait d'initiative ? Il regagna tout songeur la grande rue.

Lorsqu'il aperçut l'imposant portail de la Guilde des maisons de joie, il s'arrêta, contempla un moment le flot de personnes qui entraient et sortaient de l'édifice, puis reprit sa marche. Le colosse réfléchissait, pesant le pour et le contre avant de prendre une importante décision. Soudain, il fit demi-tour, revint devant le siège de la guilde et joua des coudes pour entrer.

Plusieurs douzaines d'hommes se pressaient devant un long comptoir. Ils agitaient des carrés de papier rouge en interpellant

les commis à tue-tête. C'étaient les pisteurs et rabatteurs des restaurants et maisons de thé, et sur les bouts de papier rouge figurait le nom des courtisanes demandées par les clients des divers établissements. Aussitôt que l'un d'eux avait réussi à remettre son papier à un commis, ce dernier feuilletait l'un des registres placés devant lui. Si la fille était libre, il inscrivait le lieu de rendez-vous et l'heure sur son registre, timbra le papier et le confiait à l'un des pages qui flânaient près de la porte. Le jeune garçon courait alors le porter au dortoir de la fille qui, à l'heure voulue, se rendrait à l'endroit indiqué.

Sans cérémonie, Ma Jong repoussa le surveillant de garde près du portillon fermant le comptoir et passa dans le fond de la pièce où l'employé principal trônait derrière un grand bureau. Ce premier commis était un homme gros et gras au rond visage lisse. Un regard hautain filtra sous ses lourdes paupières et alla se poser négligemment sur le lieutenant du juge Ti.

Ma Jong tira de sa botte le papier officiel qui révélait sa qualité et le jeta sur le bureau. Après avoir étudié le document avec soin, le gros homme releva la tête et, à présent tout sourire, demanda poliment :

— Que puis-je faire pour vous, monsieur Ma ?

— M'aider à effectuer une simple opération commerciale. Je veux racheter une courtisane du second rang nommée Fée d'Argent.

Pinçant les lèvres, le gros commis jaugea Ma Jong, puis prit un épais registre dans son tiroir. Il le feuilleta jusqu'à ce qu'il eut trouvé la page désirée, lut lentement l'entrée qu'elle portait, et dit :

— Nous l'avons achetée assez bon marché, un lingot d'or et demi. Mais elle est très populaire parmi la clientèle. Bonne chanteuse par surcroît. Nous lui avons fourni des robes coûteuses. Je possède ici les factures : elles se montent toutes ensemble à...

Tandis qu'il cherchait son boucher pour faire l'addition, Ma Jong lança :

— Suffit ! Vous avez dépensé beaucoup d'argent pour elle et elle vous en a rapporté cinquante fois autant. Je vous rembourse son prix d'achat, un point c'est tout, et je paie comptant.

Il sortit de sa poitrine les deux lingots d'or hérités de l'oncle Peng, les débarrassa de l'étoffe qui les enveloppait et les posa sur le bureau.

Son interlocuteur contempla le métal brillant en frottant d'un geste lent son menton gras. Avec tristesse, il pensa qu'il ne pouvait pas se permettre d'indisposer un officier du tribunal. Son chef, Feng Tai, n'aimerait sûrement pas cela. Dommage, pourtant, le grand coquin semblait tellement désireux de mener l'opération à bien ! S'il n'avait pas eu d'attache officielle on aurait pu lui faire payer le double et compter sur un généreux pourboire. Décidément, il n'était pas en veine aujourd'hui. Et par-dessus le marché ses brûlures d'estomac étaient plus douloureuses que jamais. Un renvoi lui monta aux lèvres pendant qu'il détachait du registre la liasse de reçus. Poussant un soupir, il les tendit à Ma Jong et compta sans se presser la monnaie à rendre... vingt pièces d'argent. Ses doigts s'attardèrent sur la dernière, mais, sans paraître comprendre, le lieutenant du juge Ti se contenta de dire :

— Enveloppez-les bien... toutes !

Les commis lui lança un regard de reproche et les entortilla lentement dans un morceau de papier rouge.

Ma Jong glissa paquet et papier dans sa manche et sortit.

Tout en marchant, il se répétait qu'il avait pris la bonne décision. Il vient un moment dans la vie où un homme éprouve le besoin de mener une vie plus rangée. Et quelle meilleure partenaire choisir pour cela qu'une fille de son propre village ? Avec le salaire que lui octroyait le juge Ti, il pourrait facilement nourrir une famille et ça vaudrait mieux que de tout dépenser dans les débits de vin et les maisons de joie, comme il l'avait fait jusque-là. Le seul ennui, c'est que ses collègues Tsiao Taï et Tao Gan allaient le plaisanter sans relâche. Bah, qu'ils le blaguent si cela leur faisait plaisir... quand ils auraient vu sa compagne ils se tairaient vite !

En tournant le coin de la rue où se trouvait l'hôtel de la Félicité éternelle, il avisa la tentante enseigne rouge d'une taverne et décida de s'offrir une tasse de vin avant de rentrer.

Mais quand il eut tiré le rideau qui servait de porte, il vit que la salle bruyante était déjà pleine de joyeux buveurs. Un siège

seulement était libre à la table placée devant la fenêtre et un jeune homme à l'air mélancolique y contemplait une cruche vide.

Ma Jong se hâta un chemin jusqu'à lui et demanda :

— Me permettez-vous de m'asseoir ici, monsieur Kia ?

Le visage du client solitaire s'éclaira.

— Avec plaisir !

Il s'assombrit de nouveau pour ajouter :

— Désolé de ne rien pouvoir vous offrir, mes dernières sapèques se sont écoulées avec le vin de cette cruche. Et le vieux Feng n'a pas encore craché la somme promise.

Il avait la langue pâteuse. Ma Jong supposa qu'une quantité impressionnante d'autres cruches avaient précédé celle placée devant lui. Jovialement, il proposa :

— Buvons un cruchon à nous deux !

Il appela le garçon, passa la commande et, après avoir payé, remplit leurs tasses.

— À notre bonne chance ! Il vida sa tasse d'un trait et se hâta de la remplir à nouveau. Le poète suivit son exemple, puis répondit d'un ton lugubre :

— Merci, un peu de chance ne me ferait pas grand mal.

— Auguste Ciel ! C'est vous qui parlez ainsi, le futur gendre de Feng Tai ? Épouser la fille unique du propriétaire des salles de jeu c'est la façon la plus satisfaisante qui soit de rentrer dans son argent !

— Justement ! C'est là que j'ai besoin de chance si je veux m'en tirer. Et c'est ce salaud de Wen qui m'a mis dans ce terrible pétrin !

— Je ne vois toujours pas ce qui cause votre embarras. Mais que Wen soit un fils de chien, là je suis d'accord avec vous.

Kia posa un instant son regard larmoyant sur Ma Jong, puis il se décida :

— L'académicien étant mort et le plan abandonné, il n'y a pas de mal à vous mettre au courant, dit-il. Voilà donc ce qui s'est passé : lorsque j'ai perdu mon argent à cette table de malheur, l'arrogant académicien était assis en face de moi. Le bon apôtre m'a même déclaré que je jouais de façon imprudente ! Plus tard, il m'aborda pour me demander si je

n'aimerais pas revoir mon argent moyennant un petit travail. Bien sûr, répondis-je, même si je dois me donner un peu de mal. Il m'emmena dans le magasin de Wen. Ils mijotaient quelque chose ensemble contre Feng Tai. Wen allait s'arranger pour le mettre dans une situation difficile, Li userait ensuite de son influence à la Cour pour que Feng étant évincé, Wen le remplace comme surveillant général de l'île. Naturellement, Li toucherait quelque chose pour sa peine. Vous savez comment ça se passe avec les hauts fonctionnaires ! Mon rôle dans l'affaire serait seulement de gagner les bonnes grâces de Feng Tai et de m'introduire chez lui où j'aurais à dissimuler une petite boîte. C'est tout ce qu'on me demandait.

— Les salauds ! Et vous avez accepté, espèce d'imbécile !

— Pas besoin de m'injurier. Dites-moi plutôt ce que vous auriez fait, perdu sur cette île sans une sapèque dans votre manche ? Et puis, je ne connaissais pas Feng, je le supposais aussi crapule que les autres. Et ne n'interrompez pas toujours, j'ai assez de mal à ne pas perdre le fil de mon récit. À propos, ne vous ai-je pas entendu dire que nous allions boire ce cruchon à nous deux ?

Ma Jong emplît de nouveau la tasse du jeune homme qui la vida avidement et continua :

— Bon. Li me conseilla donc d'aller voir Feng et de lui demander un prêt que je lui rembourserais après avoir passé mes examens. Il paraît que Feng a un faible pour les jeunes poètes de talent dans le malheur. Jusqu'ici, ça allait tout seul. Mais quand je rencontrai Feng, je découvris que c'était un chic type. Il a tout de suite accepté de me prêter de l'argent, et il paraissait me trouver sympathique car, le lendemain, il m'invitait à dîner. Le surlendemain aussi. Je fis la connaissance de sa fille, tout à fait charmante, et de Tao Pan-té, un brave garçon et un excellent juge en matière de poésie. Il avait lu de mes vers et leur trouvait une élégance antique.

Kia se servit lui-même du vin, en avala une longue gorgée et continua :

— Après ce second dîner, j'allai voir Wen et lui dis que je refusais de travailler contre Feng Tai parce que Feng Tai était un homme correct, et qu'étant moi-même un homme correct, je

ne travaillais jamais contre les autres hommes corrects. Et précisément pour cette raison, ajoutai-je, je ne verrais aucun inconvénient à travailler contre lui, Wen, contre Li, et contre tous leurs amis ! Je lui dis tout ça, mon vieux, tout ça et deux ou trois autres petites choses. Alors, Wen se mit à crier que de toute façon je n'aurais pas touché d'eux une seule sapèque, car Li Lien avait réfléchi et que l'affaire était abandonnée. Ça m'allait parfaitement. J'empruntai une pièce d'argent au propriétaire de mon hôtel en attendant la somme que Feng avait promis de m'avancer et me dirigeai droit sur les rues de l'île où sont dispensés les frivoles plaisirs de la terre. Là je tombai sur une charmante enfant, la plus jolie et la plus agréable de toutes celles que j'aie jamais rencontrées. La femme de mes rêves, quoi !

— Fait-elle aussi des vers ? demanda soupçonneusement Ma Jong.

— Non, le Ciel soit loué ! Elle est simple, gentille et compréhensive. Reposante, si vous comprenez ce que je veux dire ? Le Ciel me préserve des bas-bleus.

Il hoqueta plusieurs fois avant de continuer :

— Les jeunes filles qui ont un talent littéraire sont nerveuses, impressionnables, exaltées, et je possède moi-même une dose suffisante de ces choses-là. Non, mon ami, toute la poésie qui sera faite dans ma maison sera faite par moi. Exclusivement.

— Pourquoi cette mine lugubre, alors ? s'écria Ma Jong. Vous ne connaissez pas votre bonheur, voyons ! Vous n'avez qu'à épouser la Feng et prendre l'autre, la reposante, comme concubine ; c'est la simplicité même.

Kia se redressa sur son siège. Il fixa son interlocuteur avec effort et expliqua d'un ton plein de dignité :

— Feng Tai est un homme bien, et sa fille n'est pas *la* Feng mais une jeune personne sérieuse et bien élevée, même si elle a l'enthousiasme facile. Feng m'aime bien, Anneau-de-Jade m'aime bien, et moi je les aime bien tous les deux. Me croyez-vous assez mufle pour accepter la fille unique et l'argent d'un homme pareil, et comme modeste contribution aux fêtes du mariage, acheter une courtisane que j'introduirais dans la maison ?

— Beaucoup d'hommes sauteraient sur cette chance-là, répondit Ma Jong d'un air songeur. Moi, tout le premier.

— Alors, je suis heureux de ne pas être vous, laissa tomber Kia d'un ton réprobateur.

— Réciproquement !

— Réciproquement ? répéta lentement le poète en plissant le front dans un effort de compréhension.

Désignant alternativement de son index Ma Jong et lui-même, il murmura :

— Vous... moi... vous... moi.

S'arrêtant net, il hurla :

— Vous m'insultez, monsieur !

— Mais non, mais non, répondit Ma Jong. Vous avez mal compté.

— Je vous prie de m'excuser, dit Kia très raide. Je suis tellement préoccupé avec tous mes ennuis.

— Quelle décision allez-vous prendre ?

— Je ne sais pas ! Si seulement j'avais de l'argent, j'achèterais la courtisane et je disparaîtrais. Je rendrais service à Tao Pan-té par la même occasion car il aime mademoiselle Feng sans vouloir l'avouer.

Se penchant vers Ma Jong, il chuchota :

— Monsieur Tao a des scrupules, comprenez-vous ?

Ma Jong poussa un énorme soupir.

— Pour une fois, jeune homme, dit-il d'un ton écoeuré, écoutez l'avis d'un homme d'expérience. Vous et votre ami Tao et tous les manieurs de pinceaux dévorés de scrupules dans votre genre, vous n'êtes bons qu'à compliquer les choses. Voilà ce qu'il faut faire : épousez la fille de Feng et donnez-vous à fond pendant une Lune entière, jusqu'à ce que son exaltation soit complètement tombée et qu'elle demande grâce. Dites-lui alors : très bien, je te laisse te reposer, mais moi, pendant ce temps-là, je ne peux pas rester à me battre les flancs. Et vous allez acheter la petite courtisane reposante. Votre femme sera ravie, et l'autre aussi, et vous vous arrangerez pour qu'elles soient ravies chacune à leur tour. Après cela, vous vous offrez une autre concubine, de façon à pouvoir leur proposer une partie de dominos à quatre, les soirs où leur humeur laissera à désirer.

C'est ce que fait mon maître, le juge Ti avec ses trois épouses, et c'est un grand lettré, et un homme tout ce qu'il y a de bien. Voilà. Et à propos de mon maître, je crois qu'il est temps que j'aïlle le rejoindre.

Il porta le cruchon de vin à ses lèvres et acheva de le vider. Puis ayant lancé un joyeux :

— Merci pour votre bonne compagnie !, il quitta la taverne, laissant le poète qui suffoquait d'indignation chercher en vain une pertinente réplique.

14

ANNEAU-DE-JADE S'ACCUSE D'UN MEURTRE. MONSIEUR FENG RACONTE AU JUGE DE VIEILLES AMOURS.

EN QUITTANT le dortoir des courtisanes, le juge Ti se rendit tout droit chez Feng Tai et remit au portier sa grande carte de visite officielle. Quelques minutes plus tard, Feng se précipitait dans la première cour pour recevoir ce visiteur inattendu.

— Y a-t-il du nouveau ? demanda-t-il vivement.

— Oui, répondit le juge de son ton le plus calme. Nous avons appris certains détails intéressants. Toutefois, avant de prendre les mesures officielles que la situation exige, j'aimerais parler de ces faits avec vous. Et aussi avec votre fille.

Feng lui jeta un bref coup d'œil et dit lentement :

— Dois-je comprendre que Votre Excellence désire avoir avec elle un entretien confidentiel ?

Le juge Ti ayant incliné affirmativement la tête, Feng poursuivit :

— Alors, permettez-moi de vous conduire dans le petit kiosque où Votre Excellence a vu monsieur Tao ce matin.

Il lança un ordre à son majordome et, à travers une suite de couloirs et de halls richement décorés, il escorta le juge Ti jusqu'au jardin de l'arrière-cour.

Les deux hommes s'assirent devant la petite table à thé, puis le majordome remplit leurs tasses et se retira. Bientôt la silhouette élancée d'Anneau-de-Jade parut dans une allée. La jeune fille portait toujours sa robe de damas noir.

Lorsque Feng l'eut présentée au juge, elle se plaça près du fauteuil de son père et attendit debout, les yeux modestement baissés.

Le juge Ti se renversa sur son siège. Lissant avec soin sa longue barbe noire, il dit à Feng :

— On m'a informé que l'académicien Li Lien, après avoir vu votre fille lors de la collision des jonques, forma un infâme dessein et lui envoya un message dans lequel il disait que si elle ne venait pas le voir en secret au pavillon rouge, il rendrait publics certains faits concernant un crime que vous auriez commis autrefois. Enfin, on prétend aussi vous avoir aperçu près du pavillon rouge le soir où mourut l'académicien. Qu'y a-t-il de vrai dans ces allégations ?

Feng devint très pâle et se mordilla les lèvres. Il cherchait encore une réponse quand Anneau-de-Jade releva la tête et dit avec calme :

— Li s'est en effet conduit de façon infâme avec moi. À quoi cela servirait-il de nier, père ? J'ai toujours eu le sentiment que la chose se découvrirait.

Feng voulut parler, mais elle reprit vite, regardant le magistrat droit dans les yeux :

— Voici ce qui est arrivé, Noble Juge. Après la collision, l'académicien vint s'excuser lui-même auprès de moi. Il se montra d'abord très poli, mais dès que ma suivante fut partie chercher le thé, il se conduisit de façon grossière, me couvrant de compliments excessifs et disant que nous pourrions profiter du fait que nos jonques seraient côte à côte toute la nuit pour passer le temps ensemble d'agréable façon. Ce garçon était si convaincu de son charme personnel et de sa propre importance qu'il ne lui était pas venu à l'esprit que je pourrais refuser de coucher avec lui. Quand j'eus rejeté en termes catégoriques sa malhonnête proposition, il se mit dans une rage terrible et jura de me posséder, que cela me plût ou non. Je le plantai là et allai me barricader dans ma cabine. En rentrant chez nous, je ne dis rien à mon père, craignant qu'il ne cherchât querelle à l'académicien et ne s'attirât des ennuis. L'affaire, à mes yeux, n'en valait pas la peine car Li Lien était évidemment ivre quand il se conduisit d'aussi malséante façon. Pourtant, l'après-midi du jour où il devait mourir, le misérable m'a bien envoyé un message dont le sens était celui que vous avez dit.

Feng voulut ouvrir la bouche, mais elle posa la main sur son épaule et continua :

— J'aime mon père, Noble Juge... je ferais n'importe quoi pour l'aider. Et le bruit en effet courut que, bien des années auparavant, il s'était conduit d'une façon qui pourrait être expliquée de manière désastreuse pour lui. Ce soir-là, je me glissai donc hors de chez nous et me rendis au pavillon rouge. Je passai par le chemin de derrière et entrai sans être vue. Li était assis à sa table, en train d'écrire. Il se montra joyeux de ma visite, m'offrit un siège et déclara qu'il avait toujours été persuadé que je serais sienne car le Ciel en avait décidé ainsi. J'essayai de le faire parler du prétendu crime de mon père, mais il me répondit constamment de façon évasive. « Je vois que vous avez menti, lui dis-je alors, je rentre chez moi et je vais tout apprendre à mon père. » Il se leva en me donnant d'horribles noms, arracha le haut de ma robe et m'annonça d'une voix sifflante qu'il allait me violer sur-le-champ. Je n'osais pas appeler à l'aide car ma réputation aurait souffert si l'on avait su que j'étais venue voir un homme en secret chez lui. J'espérais d'ailleurs le tenir à distance et me défendis du mieux que je pus, lui égratignant le visage et les bras. De son côté, il me traita fort brutalement. En voici la preuve.

Sans écouter les protestations de son père, elle défit le haut de son vêtement et, le laissant retomber, montra son torse nu au magistrat. Des contusions jaunes et violâtres marbraient son épaule, son sein gauche et ses bras. Remontant l'étoffe, elle continua :

— Au cours de la lutte, des papiers posés sur la table étaient tombés, laissant apparaître un poignard. Je feignis d'accepter les propositions du misérable et quand il me lâcha les bras pour que je défisse ma ceinture, je saisis l'arme et l'avertis que je le tuerais s'il ne renonçait pas à son projet. Il s'avança vers moi... je frappai au hasard et je vis le sang jaillir de son cou. Il recula jusqu'au fauteuil sur lequel il s'effondra en poussant un horrible râle. Affolée, je courus à travers le parc et allai tout raconter à mon père. Il vous dira le reste.

Anneau-de-Jade fit une courte révérence au magistrat et descendit les marches du kiosque.

Le juge Ti jeta un coup d'œil interrogateur à Feng. Le surveillant général de l'île du Paradis tirailla un instant ses favoris puis, ayant toussoté pour s'éclaircir la voix, commença d'un ton contrit :

— Quand ma fille m'eut mis au courant, Votre Excellence, je m'efforçai de la calmer, lui expliquant qu'elle était innocente de tout crime, car c'est le droit le plus sacré d'une femme de défendre son honneur à n'importe quel prix. D'un autre côté, cela aurait été des plus embarrassant pour moi de voir l'affaire rendue publique. La réputation d'Anneau-de-Jade ne manquerait pas d'en souffrir, et bien que les rumeurs m'accusant d'avoir joué un vilain rôle dans une vieille affaire soient dénuées de tout fondement, cela m'ennuierait de les voir se ranimer. En conséquence, je décidai d'agir de façon assez... hum... irrégulière.

Il s'arrêta pour avaler une gorgée de thé et reprit d'un ton plus ferme :

— Je me rendis au pavillon rouge où je trouvai Li mort sur son fauteuil, au milieu du salon, ainsi que ma fille me l'avait annoncé. Il y avait peu de sang sur la table et sur le plancher, presque tout ayant coulé sur sa robe. Je portai le cadavre dans la chambre rouge, l'allongeai sur le sol avec le poignard dans sa main droite. Je revins chercher les papiers de Li tombés au cours de sa lutte avec ma fille et les mis aussi dans la chambre rouge, puis je sortis en fermant la porte à clef derrière moi et m'en allai par la véranda. La seule fenêtre de la pièce où se trouvait le défunt étant munie de barreaux, j'espérais que sa mort passerait pour un suicide. C'est ce qui arriva, le refus par la Reine-des-Fleurs de lui accorder ses faveurs fournissant un motif plausible.

— Je suppose, remarqua le juge Ti, que vous avez glissé la clef dans la serrure après avoir fait enfoncer la porte au cours de l'enquête ?

— En effet, Noble Juge. J'avais pris la clef sur moi, car je savais qu'aussitôt le drame découvert je serais la première personne informée. Le gérant est venu me trouver, nous avons averti le magistrat Lo en passant, et nous nous sommes rendus dans le pavillon rouge. Quand la porte fut enfoncée, le magistrat

et les sbires se précipitèrent immédiatement vers le cadavre comme je m'y attendais, et je pus mettre tranquillement la clef dans la serrure.

— C'est bien ce que je pensais, dit le juge Ti. Il resta un moment songeur puis, caressant sa barbe, il remarqua :

— Pour être sûr que votre supercherie ne soit pas découverte, vous auriez dû faire disparaître le dernier griffonnage de Li.

— Pourquoi donc, Votre Excellence ? Évidemment le débauché aspirait aussi aux faveurs de Lune d'Automne !

— Non, ce n'est pas à elle qu'il pensait en traçant les deux cercles, mais à votre fille. Dans son idée, ces cercles représentaient des anneaux de jade. Quand il les eut dessinés, il fut frappé par leur ressemblance avec la pleine lune d'automne, et c'est pourquoi il traça trois fois ce nom en dessous.

Feng regarda le juge, éberlué.

— Auguste Ciel, c'est vrai ! s'écria-t-il. Que c'est donc stupide de ma part de n'y avoir pas songé.

Il ajouta, mal à l'aise :

— Je suppose que tout cela va devenir public et que l'affaire sera de nouveau examinée par le tribunal ?

Le juge Ti avala son thé à petites gorgées en regardant les lauriers-roses en fleur. Deux papillons se poursuivaient au soleil. Dans ce jardin si tranquille on se sentait bien loin de l'agitation bruyante de l'île. Se tournant vers son hôte, il dit avec un sourire mélancolique :

— Votre fille est une personne courageuse et pleine de ressources, monsieur Feng. Son récit, complété par le vôtre, aide à comprendre la mort de l'académicien. Je suis bien aise de savoir comment se sont produites les égratignures de ses bras car je m'étais demandé un instant si des forces supra-terrestres n'avaient pas joué un rôle dans cette mystérieuse affaire. Mais nous avons encore à expliquer les grosseurs de son cou. Votre fille les a-t-elle remarquées ?

— Non, Votre Excellence. Moi non plus. Il s'agit sans doute de l'enflure de quelque glande. Pour en revenir aux mesures que vous comptez prendre au sujet de ma fille et de moi, avez-vous l'intention...

— Lorsqu'une femme tue l'homme qui tentait de la violer, l'interrompt le magistrat, la loi ordonne qu'elle sorte libre du tribunal. Mais vous, monsieur Feng, vous avez volontairement brouillé les indices révélateurs du crime, et c'est un délit fort grave. Avant de décider de mon attitude, je désire en savoir davantage sur ces anciennes rumeurs auxquelles votre fille a fait allusion. Suis-je dans le vrai si j'assume qu'il s'agit de celles vous accusant d'avoir tué il y a trente ans Tao Kouang – le père de Tao Pan-té – parce qu'il était votre rival dans le cœur d'une femme ?

Feng se redressa sur son siège. Il répondit gravement :

— Oui, Votre Excellence. Inutile de vous dire que c'est une monstrueuse calomnie et que je n'ai pas tué Tao Kouang, mon meilleur ami. C'est vrai qu'en ce temps-là, j'étais profondément épris de la Reine-des-Fleurs, la courtisane Jade Vert. Mon vœu le plus cher était de l'épouser. J'avais vingt-cinq ans, je venais d'être nommé surveillant général de l'île. Mon ami Tao Kouang, qui en avait vingt-neuf, l'aimait aussi. Il était marié, mais pas très heureux chez lui. Cependant, le fait que tous les deux nous fussions amoureux de Jade Vert ne diminuait en rien notre amitié. Chacun de nous ferait tout son possible pour gagner le cœur de la belle et celui des deux qui ne réussirait pas n'en voudrait pas à l'autre de sa victoire, nous étions parfaitement d'accord là-dessus. Jade Vert, elle, ne semblait pas pressée de choisir et repoussait toujours le moment de prendre une décision.

Feng s'arrêta un instant pour se frotter le menton. Il hésitait, cherchant visiblement comment présenter les choses. Il dit enfin :

— Je crois que je ferais mieux de raconter toute l'histoire à Votre Excellence. Il y a trente ans que j'aurais dû parler, mais j'ai fait l'idiot, et quand le bon sens m'est revenu, il était trop tard.

Il poussa un gros soupir.

— En plus de Tao Kouang et de moi, un autre homme faisait la cour à Jade Vert, le marchand de souvenirs Wen Yuan. Il essayait d'obtenir ses faveurs non pas parce qu'il était amoureux d'elle, mais seulement à cause de son stupide besoin de

s'affirmer... de prouver qu'il valait autant que Tao ou moi. Il paya l'une des suivantes de Jade Vert pour espionner sa maîtresse, s'imaginant que Tao ou moi était déjà en secret l'amant de la belle courtisane. Et puis, juste au moment où je venais de décider avec Tao de mettre Jade Vert en demeure de faire son choix entre nous, la suivante à la solde de Wen prévint celui-ci que sa maîtresse était enceinte. Wen courut chez Tao avec cette nouvelle et lui suggéra que j'étais le responsable et que la courtisane et moi nous étions moqués de lui. Tao se précipita chez moi. Mais, bien que d'humeur vive, il était intelligent et juste, et je n'eus aucun mal à le convaincre que je n'avais pas eu de relations intimes avec Jade Vert.

« Nous discutâmes alors de la conduite à tenir. Je voulais que nous allions la trouver ensemble pour lui dire : « Nous savons que vous en aimez un autre et nous ne vous importunerons plus, mais vous feriez mieux d'avoir confiance en nous et de nous révéler le nom de l'élue de votre cœur, car nous restons vos amis et sommes prêts à vous aider si vous en avez besoin. » Tao ne fut pas d'accord avec moi. Selon lui, Jade Vert nous avait fait croire qu'elle hésitait entre nous à seule fin d'obtenir plus d'argent. Je la défendis, disant qu'une telle chose n'était pas dans son caractère, mais il ne voulut rien entendre et partit précipitamment. Dès qu'il fut sorti, je réfléchis de nouveau à la situation et décidai qu'il était de mon devoir d'insister auprès de lui pour qu'il ne se livrât pas à quelque acte regrettable. En me rendant chez lui, je rencontrai Wen Yuan. Il me dit avec une joie mauvaise qu'il venait de transmettre à Tao un nouveau renseignement : Jade Vert devait rejoindre son amant inconnu cet après-midi au pavillon rouge. Il ajouta que Tao y était déjà parti pour découvrir l'identité de l'homme. Craignant de voir mon ami tomber dans le piège tendu par Wen, je courus au pavillon rouge en prenant le raccourci du parc. Lorsque j'atteignis la véranda, j'aperçus Tao assis dans le salon. Je l'appelai. Il ne bougea pas. J'entrai alors et vis que le manche d'un poignard sortait de sa gorge et que sa poitrine était couverte de sang. Le malheureux ne respirait plus.

Feng passa la main sur son visage puis fixa un instant les lauriers-roses du jardin sans les voir. Se ressaisissant enfin, il poursuivit :

— Tandis que je regardais, consterné, le cadavre de mon ami, j'entendis des pas dans le couloir. En un éclair, je compris que si l'on me trouvait là on m'accuserait d'avoir tué Tao par jalousie. Je courus jusqu'au pavillon de la Reine-des-Fleurs. Il était vide. Je rentrai alors chez moi. Assis dans ma bibliothèque, j'essayai d'imaginer une explication à ce que je venais de voir quand un lieutenant du magistrat vint m'avertir d'avoir, en ma qualité de surveillant général de l'île, à me rendre au pavillon rouge où quelqu'un venait de se suicider. J'y allai. Le magistrat et ses hommes étaient dans la chambre rouge. À travers les barreaux de la fenêtre, un garçon de l'hôtel avait vu le corps de Tao dans cette pièce. La porte étant fermée à clef et celle-ci se trouvant sur le plancher, le magistrat en conclut que Tao s'était tué en s'enfonçant dans la gorge le poignard que tenait encore sa main crispée. Que faire ? Que dire ? Après mon passage au pavillon rouge, l'assassin avait évidemment transporté le cadavre du salon dans la chambre rouge pour donner à cette mort l'apparence d'une mort volontaire. Le gérant de l'hôtel, interrogé sur le motif possible de ce suicide, déclara que Tao avait été l'un des soupirants de la Reine-des-Fleurs. Le magistrat envoya chercher cette dernière qui reconnut le fait. À ma grande stupéfaction, elle ajouta qu'il avait offert de la racheter à son maître pour l'épouser mais qu'elle n'y avait pas consenti. Je tentai désespérément de lui faire signe pendant qu'elle débitait ce gros mensonge, mais pas une fois elle ne regarda de mon côté. Le juge décida sans en entendre davantage qu'il s'agissait d'un cas banal de suicide par désespoir d'amour et la renvoya. Je voulus la suivre, mais il m'ordonna de rester. L'épidémie de variole prenait d'inquiétantes proportions et c'est pourquoi le magistrat de Tchín-houa et ses hommes se trouvaient dans l'île. Toute la nuit, il me tint occupé, cherchant avec lui quelles mesures extraordinaires prendre pour empêcher le mal de s'étendre. Il fut décidé, entre autres choses, de brûler certains bâtiments. C'est ainsi qu'il me fut impossible d'aller retrouver Jade Vert pour lui demander une explication. Je ne la

revis jamais. Le lendemain matin, de bonne heure, elle s'était dirigée vers les bois avec les autres courtisanes quand les sbires avaient mis le feu à leurs dortoirs. Là-bas, elle attrapa la variole et mourut. Je pus seulement me procurer ses papiers d'identité qu'une de ses camarades avait pris sur son cadavre avant qu'il ne fût incinéré sur l'immense bûcher funéraire allumé par ordre du magistrat.

Le visage de Feng était d'une pâleur mortelle et des gouttelettes de sueur perlaient à son front. Il prit sa tasse d'un geste mal assuré et but lentement avant de continuer d'une voix lasse :

— Bien entendu, j'aurais dû prévenir le magistrat que Tao Kouang avait été assassiné et que le coupable s'était arrangé pour donner à son crime l'apparence d'un suicide. Le devoir me commandait de venger mon ami, mais je ne savais pas jusqu'à quel point Jade Vert était mêlée à l'affaire, et à présent qu'elle était morte comment l'apprendre ? Il ne fallait pas oublier non plus que Wen Yuan m'avait vu près du pavillon rouge. Si je parlais, il m'accuserait d'avoir tué Tao. Comme un misérable lâche, je gardai le silence. Trois semaines plus tard, quand l'épidémie fut jugulée, Wen Yuan vint me voir. Il me dit que j'avais assassiné Tao et maquillé son meurtre en suicide. Il ajouta que, si je ne lui céda pas mon poste de surveillant général, il m'accuserait devant le tribunal. « Courez-y tout de suite », répondis-je. J'étais trop heureux que la vérité éclatât enfin, car le silence me pesait de plus en plus. Mais Wen est un rusé coquin. Il savait bien qu'il ne possédait pas de preuve et il avait seulement essayé de me faire peur. Il se contenta de parler vaguement à droite et à gauche de ma responsabilité dans la mort de Tao et n'alla pas voir le juge. Quatre ans après ces événements, quand j'eus réussi à bannir le souvenir de Jade Vert de mon esprit, je me mariaï et j'eus une fille : Anneau-de-Jade. Elle grandit et rencontra Tao Pan-té, le fils de Tao Kouang. Les deux jeunes gens semblaient se plaire et je caressai l'espoir de les voir se marier un jour. Cette alliance réaffirmerait le lien d'amitié qui m'avait uni à Tao Kouang. Mais les ignobles rumeurs mises en circulation par Wen durent arriver aux

oreilles de Tao Pan-té car je remarquai bientôt un changement dans son attitude envers moi.

La voix de Feng se brisa ; il jeta au juge un regard malheureux et reprit :

— Ma fille dut s'en apercevoir aussi. Elle devint triste. J'essayai de lui trouver un autre fiancé, mais elle refusa d'accepter tous ceux dont je lui parlai. C'est une petite personne indépendante et têtue, Noble Juge. Voilà pourquoi je fus ravi quand elle parut s'intéresser à Kia Yu-po. J'aurais préféré un garçon d'ici, bien sûr, un garçon que j'aurais mieux connu, mais je ne pouvais pas supporter de voir ma fille malheureuse plus longtemps. Et en offrant d'agir comme intermédiaire pour les fiançailles, Tao Pan-té m'a clairement fait comprendre qu'il renonçait à elle.

Il respira à fond et conclut :

— À présent, Votre Excellence sait tout, y compris ce qui m'a donné l'idée de donner à la mort de Li l'apparence d'un suicide.

Le juge Ti hocha lentement la tête. Comme il gardait le silence, Feng dit doucement :

— Je jure sur la mémoire de mon défunt père que les détails que je viens de donner à Votre Excellence sur la mort de Tao Kouang sont l'exacte vérité.

— Les âmes des morts sont encore parmi nous, monsieur Feng, rappela gravement le juge. N'invoquez pas leur nom à la légère.

Il avala quelques gorgées de thé et reprit :

— Si vous m'avez dit l'exacte vérité, un implacable assassin se trouve au milieu de nous. Il y a trente ans, il a tué dans le pavillon rouge l'homme qui avait découvert sa liaison secrète avec Jade Vert. Peut-être a-t-il frappé de nouveau hier soir, et sa victime a été Lune d'Automne.

— Mais le contrôleur des décès a établi qu'elle était morte d'une crise cardiaque, Votre Excellence !

Le juge Ti secoua la tête.

— Je n'en suis pas sûr. Je ne crois pas aux coïncidences, monsieur Feng, et les deux affaires se ressemblent trop pour mon goût. Notre inconnu a déjà été mêlé une fois à la vie d'une

Reine-des-Fleurs ; trente ans après, il peut très bien avoir été mêlé à la vie d'une autre.

Jetant un regard aigu à Feng Tai, il ajouta :

— Et puisque nous parlons de Lune d'Automne, j'ai l'impression que vous ne m'avez pas dit tout ce que vous saviez à son sujet, monsieur Feng !

La stupéfaction qui se peignit sur le visage du surveillant général ne semblait pas feinte.

— Le peu que je savais, je vous l'ai dit, Noble Juge ! s'écria-t-il. Le seul point que je trouvais désagréable à mentionner était sa courte liaison avec le magistrat Lo. Mais Votre Excellence a eu vite fait de la découvrir.

— En effet. Eh bien, monsieur Feng, je vais réfléchir avec soin aux mesures à prendre. Il m'est impossible de vous en dire plus long à présent.

Il se leva et, escorté de son hôte, sortit par la grande porte.

LA CREVETTE APPARAÎT SOUS UN JOUR NOUVEAU. MA JONG APPREND ENFIN À QUOI SERVENT LES CITROUILLES DE SES DEUX AMIS.

LE JUGE TI trouva Ma Jong qui l'attendait dans la véranda du pavillon rouge.

— Je viens d'entendre une fort intéressante histoire, lui dit-il. La réponse à tous nos problèmes paraît bien être dans le passé. Dans le meurtre de Tao Kouang, pour préciser. Il faut voir tout de suite mademoiselle Ling ; elle peut sûrement nous fournir un indice qui nous mènera à l'assassin. Et nous saurons alors qui est responsable de la mort de Lune d'Automne. Je...

Il s'arrêta pour renifler : Cela sent rudement mauvais ici !

— Je l'ai remarqué aussi, déclara Ma Jong. Probablement quelque cadavre de bête dans les buissons.

— Rentrons. Il faut que je change de costume.

Les deux hommes gagnèrent le salon. Ma Jong ferma la double porte et, tout en aidant son maître à passer une robe fraîche, il dit :

— Avant de revenir, j'ai bu un cruchon de vin avec le jeune poète Kia Yu-po, Votre Excellence. Le Crabe et la Crevette ont raison, le vieil antiquaire combinait bien une entourloupette avec Li pour prendre la place de Feng Tai.

— Assieds-toi. Je veux savoir exactement ce que t'a dit Kia.

Lorsque Ma Jong eut terminé son récit, le juge remarqua d'un ton satisfait :

— Voilà donc ce que Wen a omis de nous raconter ! J'avais l'impression très nette qu'il ne disait pas tout. Ce sont probablement des documents séditieux que Wen et Li voulaient introduire chez Feng par l'intermédiaire de Kia ; après quoi ils auraient dénoncé le surveillant général aux autorités. Mais cela

n'a plus grande importance puisque ce plan a été abandonné. Je viens d'avoir un long entretien avec Feng Tai et sa fille. Li ne s'est apparemment pas suicidé. Il a été tué.

— Tué, Votre Excellence ?

— Oui. Écoute plutôt ce que ces deux-là m'ont dit.

Quand le magistrat eut résumé à son lieutenant la conversation qui avait eu lieu dans le kiosque entouré de lauriers-roses, Ma Jong s'écria avec une admiration mitigée :

— Quelle fille ! Elle ne manque pas de nerf, le poète l'a bien vu. Mais je comprends son manque d'empressement à la prendre pour femme. Épouser une fille comme ça, c'est épouser des embêtements à n'en plus finir ! En tout cas, l'affaire de l'académicien amoureux est éclaircie.

Le juge secoua lentement la tête.

— Pas tout à fait, Ma Jong. Toi qui as été dans maintes bagarres, dis-moi si tu ne trouves pas curieux qu'Anneau-de-Jade ait percé la veine jugulaire droite d'un assaillant avec un poignard qu'elle tenait dans sa main *droite* ?

Ma Jong fit la moue.

— Curieux, oui. Mais pas totalement impossible, Noble Juge. Quand deux personnes sont aux prises et qu'une lame nue se trouve entre elles, il arrive parfois de drôles de choses.

— Merci. Je voulais entendre l'opinion d'un expert.

Il se perdit dans ses pensées, puis, au bout d'un moment déclara :

— Je crois que je vais rester encore un peu ici. Je veux classer tout cela dans ma tête avant d'interroger mademoiselle Ling afin de savoir exactement quelles questions lui poser. Va demander au Crabe de t'emmener jusqu'à la cabane de la chanteuse. N'entre pas, fais-toi simplement montrer l'endroit. Ensuite, tu viendras me chercher et nous irons là-bas tous les deux.

— Nous pourrions facilement trouver la cabane tout seuls, Votre Excellence. Je sais qu'elle est près du fleuve, en face du débarcadère.

— Non, je ne veux pas qu'on nous voie nous promener dans ce coin-là en demandant à chacun où elle habite. Il se peut qu'il y ait un assassin dans les parages et mademoiselle Ling est

probablement la seule personne qui puisse nous renseigner sur lui. Je serais désolé qu'il lui arrivât malheur. Prends ton temps, je t'attends ici et ce ne sont pas les sujets de réflexion qui me manquent.

Tout en parlant, le juge Ti avait retiré sa robe de dessus, posé son bonnet sur la table, et s'était étendu sur le divan. Ma Jong approcha le guéridon à thé pour que son maître pût facilement l'atteindre et prit congé de lui.

Sans perdre de temps, il se dirigea vers la plus importante des maisons de jeux. L'après-midi étant assez avancé, le Crabe et la Crevette auraient terminé leur somme diurne et seraient de retour. Il ne se trompait pas : les deux amis étaient au premier étage et surveillaient les tables avec leur gravité habituelle.

Ma Jong leur expliqua le but de sa visite, ajoutant :

— L'un de vous pourra peut-être m'y conduire ?

— Nous irons tous les trois, répliqua le Crabe. Moi et la Crevette, on fait équipe.

— Nous arrivons tout juste, remarqua la Crevette, mais un peu d'exercice ne nous fera pas de mal. Et mon fils sera peut-être de retour. Je vais demander au chef de nous faire remplacer.

Pendant que son ami descendait au rez-de-chaussée, le Crabe emmena Ma Jong sur le balcon. Ils finissaient leur troisième tasse de vin quand le petit bossu revint dire que tout était arrangé et que deux collègues allaient prendre leur place pour une couple d'heures.

Les trois hommes enfilèrent une rue animée, puis une seconde, marchant toujours en direction de l'ouest. Bientôt, ils furent dans le quartier plus calme des vendeurs ambulants et des coolies. Quand ils atteignirent une pièce de terre inculte couverte de broussailles, Ma Jong remarqua sans enthousiasme :

— Vous n'avez pas choisi un coin bien gai pour y habiter.

Désignant un bouquet d'arbres, le Crabe répliqua :

— De l'autre côté de ce petit bois vous trouverez un paysage plus à votre goût. Mademoiselle Ling demeure là, dans une cabane abritée par un gros if. Notre maison s'élève un peu plus loin, parmi les saules du bord de l'eau. Ce terrain inculte n'est

peut-être pas très riant, mais il nous sépare des rues trop bruyantes.

— Quand nous sommes chez nous, ce que nous apprécions le plus, c'est le calme, déclara la Crevette.

À ce moment il y eut un fracas de branches brisées et deux hommes surgirent des buissons. L'un saisit les bras du Crabe qui marchait en tête, le second lui asséna un formidable coup de massue dans la région du cœur. Le Crabe s'effondra en poussant un gémissement sourd. Tandis que son assaillant levait son arme pour lui défoncer le crâne, Ma Jong bondit et lança son terrible poing dans la mâchoire du malandrin. Celui-ci glissa sur le sol à côté du Crabe, et Ma Jong se tourna vers le premier truand. La longue lame d'un sabre l'accueillit, et il n'eut que le temps de faire un saut en arrière pour éviter le coup de pointe qui menaçait sa poitrine. À cet instant, quatre autres brigands apparurent. Trois avaient un sabre à la main, le quatrième une courte pique qu'il leva en criant :

— Qu'on me coupe ces gens-là en petits morceaux !

La situation n'était pas brillante. En un clin d'œil, Ma Jong établit son plan de bataille. Le mieux était d'arracher sa pique au grand coquin, mais il fallait d'abord mettre le petit bossu en sûreté car, même avec une pique, Ma Jong n'était pas certain de tenir longtemps contre quatre sabres vigoureusement maniés. Tout en détournant d'un coup de pied l'arme dirigée sur lui (sans réussir pourtant à la faire sauter des mains de son adversaire), il cria par-dessus son épaule à la Crevette :

— Courez chercher de l'aide !

— Ôtez-vous de là, lui répondit seulement le petit bossu en se glissant contre sa jambe pour aller droit au porteur de pique. Avec un mauvais sourire, celui-ci pointa son arme sur ce minuscule adversaire. Ma Jong voulut tirer son ami en arrière, mais les autres bandits l'entouraient à présent, laissant leur chef s'occuper du bossu. Au moment où il baissait la tête pour éviter un coup de sabre, il vit que les mains de la Crevette venaient de jaillir de ses manches, tenant chacune une mince chaîne au bout de laquelle était fixée une boule de fer grosse comme un œuf. Ces boules se mirent à tourner, et l'homme à la pique recula s'efforçant avec peine d'échapper à leur menaçant contact.

Aussitôt, les assaillants de Ma Jong l'abandonnèrent pour venir en aide à leur chef. Mais la Crevette semblait avoir des yeux de tous les côtés de la tête. Il tourna sur lui-même et l'une de ses boules défonça le crâne du truand le plus proche. Un autre tour, et la seconde boule démolit l'épaule du chef. Se déplaçant avec rapidité, il exécuta une sorte de danse fantastique, ses petits pieds touchant à peine le sol, sa chevelure grise flottant au vent, toujours au milieu du tourbillon de ses boules qui formaient autour de lui un impénétrable et mortel rideau de métal.

Ma Jong recula en retenant sa respiration. Il assistait là à une démonstration de cet art secret, le combat aux chaînes-de-la-mort, dont les gens parlaient parfois en baissant craintivement la voix. Les chaînes étaient fixées aux avant-bras maigres du bossu à l'aide de courroies de cuir. Il modifiait à volonté leur longueur en les laissant filer plus ou moins entre ses doigts. L'une d'elles, tenue très courte par la main gauche de la Crevette brisa le bras droit du second bretteur tandis que l'autre, opérant à pleine longueur venait de frapper le visage du troisième truand avec la force d'un marteau de forge.

Seuls, deux des assaillants restaient encore debout. L'un essaya en vain d'attraper la boule de gauche sur son sabre, l'autre fit demi-tour pour s'enfuir. Ma Jong voulut l'en empêcher, mais son intervention ne fut pas nécessaire, la boule droite avait happé la colonne vertébrale de l'homme qui s'écroula la face en avant. À la même seconde la chaîne gauche s'enroulait tel un serpent irrité autour du sabre de l'autre. D'une secousse de son poignet, la Crevette attira le truand vers lui et raccourcissant sa chaîne droite, envoya la boule en plein sur la tempe du misérable. Le combat était terminé.

Le petit bossu rattrapa ses boules adroitement – une dans chaque main – logea leurs chaînes autour de ses avant-bras et rabaissa ses manches.

Tandis que Ma Jong s'approchait de lui pour le féliciter, il entendit derrière eux une voix dire tristement :

— Tu t'es encore servi de ton coude au lieu de ton poignet !

C'était le Crabe qui, après s'être dégagé du cadavre tombé sur lui au début du combat, s'asseyait maintenant contre un arbre.

Il répéta d'un ton plaintif :

— Ton coude... toujours ton coude !

La Crevette lui fit face et, rouge de colère, répliqua :

— C'est pas vrai !

— Oh si ! affirma le Crabe. Je l'ai vu nettement. Ça a gâché ton dernier effet de chaîne courte.

Il massa son large torse, paraissant à peine se ressentir du terrible coup de massue qui aurait tué n'importe quel autre homme que lui. Il se remit debout, cracha par terre, et poursuivit implacablement :



LA CREVETTE DÉPLOIE SES TALENTS

— Ce n'est pas correct de se servir de son coude. Tu dois donner une petite secousse à la chaîne avec ton poignet.

— Pour les coups de côté ça va mieux avec le coude, protesta la Crevette.

— Non, non, c'est le poignet qui fait tout, maintint le Crabe. Se penchant sur le cadavre de l'homme à la massue, il murmura :

— Dommage que je lui aie serré la gorge si fort, puis il s'approcha du chef, le seul des truands qui respirât encore, et demanda :

— Qui vous a envoyés ?

La main crispée sur sa poitrine d'où coulait le sang, l'homme murmura :

— Li... Li nous a dit...

Un flot rouge jaillit de sa bouche tandis qu'une dernière convulsion secouait son corps qui retomba, inerte.

Ma Jong terminait l'inspection des autres cadavres.

— Du vraiment beau travail ! dit-il avec une admiration non déguisée.

— Où avez-vous appris ça, la Crevette ?

— C'est moi qui l'ai formé, expliqua le Crabe de sa voix tranquille. Dix années de travail.

Chaque jour je le fais s'exercer. Nous ne sommes pas loin de notre maison, allons boire un coup. On s'occupera des cadavres plus tard.

Ils reprirent leur route, la Crevette boudant toujours à quelques pas derrière eux.

— Ne pourriez-vous m'apprendre à me servir aussi des chaînes ? demanda Ma Jong au Crabe d'un air rêveur.

— Non. Les grands gaillards comme vous ou moi ne réussissent jamais. Nous ne pouvons pas nous empêcher d'y aller hop fort et nous ratons notre coup. Il faut seulement mettre les boules en marche. Après, on se contente de les guider et ce sont elles qui font tout le boulot. Techniquement, cela s'appelle la balance. Vous comprenez ? Les boules qui montent et descendent sont comme les plateaux de chaque côté du fléau formé par celui qui s'en sert. Seuls réussissent les hommes de petite taille, minces et légers. Il faut dire aussi qu'on ne peut pratiquer cet art qu'en plein air, avec pas mal d'espace pour se retourner. Moi, j'interviens quand il faut se battre en lieu clos, la Crevette fait son travail à l'extérieur. À nous deux, nous faisons équipe, comme je vous l'ai déjà dit.

Désignant au passage une cabane en planches disjointes accolée à un gros if, il remarqua :

— Voici la demeure de mademoiselle Ling.

Quelques minutes plus tard, les trois hommes s'arrêtèrent. Non loin des saules qui bordaient le fleuve, une chaumière crépie de blanc s'élevait derrière sa rustique barrière de

bambou. Le Crabe fit faire à Ma Jong le tour du bâtiment pour lui montrer un jardin bien tenu dont le sol disparaissait sous les citrouilles. Le Crabe fit asseoir son compagnon sur un banc de bois protégé par l'avant-toit. Au-delà des saules on voyait l'eau s'étendre à perte de vue. Contemplant la paisible scène, Ma Jong aperçut une sorte de grand châssis vertical en bambou sur lequel des citrouilles – six en tout – étaient accrochées à des hauteurs différentes. Avec curiosité, il demanda :

— À quoi cela sert-il ?

Le Crabe se tourna vers la Crevette qui s'approchait d'eux, l'air toujours aussi maussade.

— Numéro trois ! lui commanda-t-il.

Rapide comme l'éclair, la main du petit bossu jaillit hors de sa manche. On entendit un cliquetis métallique et la boule de fer vint percuter la troisième citrouille du châssis.

Le Crabe se leva pesamment, ramassa le légume à demi éclaté et le posa sur sa large paume. La Crevette s'approcha, fier de lui, et les deux hommes examinèrent la citrouille en silence. Le Crabe secoua la tête et jeta le débris maraîcher sur le sol.

— C'est bien ce que je craignais, dit-il avec un regard de reproche. Ton mouvement de coude a encore fait dévier le coup.

Le visage du petit bossu devint écarlate. Il protesta d'un ton indigné :

— Je l'ai touchée à moins d'une demi-pouce du centre !

— Ce n'est pas très mauvais, concéda son compagnon, mais si tu t'étais servi du poignet, ce serait encore meilleur. Ton poignet, tu comprends, pas ton coude !

La Crevette renifla. Après avoir jeté un coup d'œil en direction du fleuve, il dit :

— Mon fils n'arrivera pas tout de suite. Je vais chercher à boire.

Il se dirigea vers la maison tandis que le Crabe et Ma Jong retournaient s'asseoir. Tout en se laissant tomber sur le banc, Ma Jong remarqua :

— Ainsi, vous les utilisez comme cibles d'exercice !

— Pourquoi vous imaginiez-vous que nous les faisons pousser ? Tous les deux jours, je lui en prépare six de grosseurs variées que je place à des hauteurs différentes. Le Crabe s'assura

d'un regard jeté par-dessus son épaule que le bossu ne pouvait les entendre et murmura d'un ton bourru : Il est très adroit avec ses boules. Très. Mais si je le dis, il se relâchera. En particulier pour le travail à la chaîne courte. J'ai une grosse responsabilité envers lui, c'est mon ami. Vous comprenez ?

Ma Jong inclina la tête. Après un petit silence il demanda :

— Que fait son fils ?

— Pas grand-chose, autant que je sache, répondit lentement le Crabe. Il est mort. C'était pourtant un beau petit gars, et la Crevette était diablement fier de lui. Mais, il y a quatre ans, le garçon est allé à la pêche avec sa mère. Une jonque de guerre a heurté leur sampan et ils se sont noyés. Tous les deux. Depuis ce jour, chaque fois qu'on lui parlait de son fils, la Crevette se mettait à larmoyer. Impossible de travailler dans ces conditions-là, aussi un jour j'en ai eu assez et je lui ai dit : « La Crevette, ton fils n'est pas mort. Si tu ne le vois pas souvent, c'est parce qu'il passe tout son temps sur le fleuve. » Il m'a cru. Je n'ai pas fait allusion à sa femme car, malgré tout, il y a une limite à ce que je peux lui faire avaler. Et puis elle avait la langue tellement acérée.

Le Crabe poussa un soupir, se gratta la tête et poursuivit :

— Alors, j'ai dit à mon camarade : « Demandons à faire partie de l'équipe de nuit, comme ça tu pourras voir ton fils quand il rentrera dans l'après-midi. » Cette fois encore la Crevette a pris mes paroles pour argent comptant.

Haussant ses puissantes épaules, le Crabe conclut :

— Ça lui occupe l'esprit, de penser au retour de son garçon, et je peux lui en parler de temps à autre sans qu'il se mette à pleurnicher.

À ce moment, le petit bossu reparut avec un gros cruchon de vin et trois bols en terre. Il déposa le tout sur une table dont le dessus luisait de propreté et s'assit à son tour. Ils burent une première fois en l'honneur de leur récente victoire, puis Ma Jong fit claquer sa langue et, pendant que le Crabe emplissait de nouveau les bols, il demanda :

— Connaissiez-vous ces salauds-là ?

— J'en avais déjà vu deux. Ils faisaient partie d'une bande établie de l'autre côté du fleuve. Il y a quinze jours ils ont

attaqué un messenger de Feng. Un de mes collègues et moi servions d'escorte. Nous avons tué trois des assaillants et deux se sont échappés. Mais ils ont eu le tort de revenir aujourd'hui et nous leur avons réglé leur compte !

— Savez-vous qui est ce Li dont le chef prononcé le nom avant de mourir ?

Le Crabe regarda la Crevette et demanda :

— Combien de Li avons-nous dans l'île ?

— Dans les deux cents.

Les yeux protubérants du Crabe revinrent vers Ma Jong.

— Vous avez entendu ? dit-il. Dans les deux cents.

— Alors, on peut toujours chercher ! constata Ma Jong.

— Ceux d'aujourd'hui, ne chercheront plus jamais rien, répliqua le Crabe. S'adressant à son camarade, il ajouta :

— Le fleuve est beau à la tombée de la nuit.

Domage de ne pas être plus souvent ici à cette heure.

— C'est calme, dit la Crevette avec satisfaction.

— Calme... pas toujours ! protesta Ma Jong en se levant. J'imagine que vous allez essayer de découvrir pourquoi on nous a attaqués. Moi, il faut que je retourne dire à mon maître où il pourra trouver mademoiselle Ling.

— Si elle est encore là, spécifia le Crabe. Quand nous sommes passés devant sa cabane ce matin avant l'aube, j'ai vu de la lumière.

— Comme elle est aveugle, expliqua la Crevette, cette lumière veut dire qu'elle avait de la visite.

Ma Jong remercia les deux amis de leur hospitalité et partit dans le crépuscule. Devant la hutte de l'ancienne courtisane, il s'arrêta un instant. La fenêtre n'était pas éclairée et le plus profond silence régnait. Il ouvrit la porte pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. La pièce à demi obscure contenait seulement une couche en bambou et elle était inoccupée.

16

LE JUGE TI VISITE LA DEMEURE D'UNE BEAUTÉ DÉFUNTE. IL DÉCHIFFRE LE DERNIER MESSAGE D'UN MORT.

DE RETOUR AU PAVILLON ROUGE, le lieutenant du juge Ti trouva son maître debout près de la balustrade de la véranda. Le magistrat regardait pensivement les gardes du parc en train d'allumer les lampions multicolores suspendus aux arbres. Ma Jong lui raconta l'attaque dont ses amis et lui venaient d'être victimes et conclut :

— Bref, je sais maintenant où habite mademoiselle Ling, mais ce n'est pas la peine de nous déranger. Son visiteur de ce matin a dû l'emmener, car sa cabane est vide.

— Mais elle est très malade ! s'écria le juge Ti. Cette visite ne me dit rien qui vaille. Je croyais d'ailleurs qu'à part tes deux amis et Fée d'Argent, personne ne connaissait l'existence de cette pauvre femme.

Il tirailla sa moustache d'un air soucieux.

— Es-tu bien sûr que c'était au Crabe et à la Crevette qu'en voulaient vos assaillants, et non pas à toi ?

— Certainement, Votre Excellence. Comment les coquins auraient-ils pu savoir que je me trouverais là ? Non, ils avaient tendu une embuscade au Crabe pour venger trois des leurs tués par lui au cours d'une précédente attaque à main armée. Ils ne savaient pas de quoi la Crevette était capable.

— Si c'est à tes amis qu'en avaient les coquins, ils auraient dû connaître leur habitude de dormir dans la journée et de rentrer seulement à l'aube. Si tu ne leur avais pas demandé de te conduire à l'endroit où habite mademoiselle Ling, les agresseurs auraient dû les attendre toute la soirée et toute la nuit ?

Ma Jong haussa les épaules.

— C'était peut-être leur intention, déclara-t-il.

Le juge Ti resta pensif un instant, les yeux fixés sur le restaurant du parc où l'on semblait festoyer de nouveau, puis il se tourna vers Ma Jong et dit avec un soupir :

— J'ai été présomptueux en croyant qu'une seule journée me suffirait pour tout débrouiller. En tout cas, je n'aurai pas besoin de toi ce soir. Va dîner et amuse-toi un brin. Sois ici demain matin après le petit déjeuner.

Lorsque Ma Jong fut sorti, le magistrat se mit à marcher de long en large dans la véranda, les mains derrière le dos. L'idée de dîner seul dans cet appartement ne lui souriait guère. Il alla remplacer sa robe par une autre plus simple en cotonnade bleue, plaça une petite calotte noire sur sa tête, et quitta l'hôtel de la Félicité éternelle par la grande porte.

Au moment de dépasser l'auberge où logeait Kia Yu-po, il s'arrêta. S'il invitait le jeune poète à partager son repas, il pourrait lui demander d'autres détails sur le plan élaboré par Wen pour supplanter le surveillant général. Pourquoi l'académicien Li s'était-il retiré si soudainement du complot ? Obliger mademoiselle Feng à l'épouser lui avait-il paru une manière plus facile de s'approprier la fortune du père sans avoir besoin d'en céder une partie au marchand de souvenirs ?

Il entra. Mais le gérant l'informa que le jeune homme était parti après le riz de midi et qu'on ne l'avait pas revu depuis.

— Moi qui lui ai prêté une pièce d'argent l'autre jour ! ajouta-t-il d'un ton lugubre.

L'abandonnant à ses soucis, le juge reprit sa route et pénétra dans le premier restaurant qu'il rencontra. Il se fit servir un repas très simple et gagna ensuite le balcon du premier étage pour y boire son thé. Assis près de la balustrade, il laissa son regard errer sur la foule qui passait au-dessous de lui. Au coin de la rue, un groupe de jeunes gens plaçaient de nouveaux bols de nourriture sur l'autel des défunts érigé en cet endroit. Le juge compta sur ses doigts : le lendemain serait le trentième jour de la septième lune, le dernier de la fête des Morts. On incinérerait alors les objets en papier et les autres offrandes, mais pendant toute cette nuit encore les portes de l'autre monde resteraient ouvertes.

Se renversant dans son fauteuil, il mordilla ses lèvres avec dépit. De déconcertants problèmes s'étaient déjà posés à lui auparavant, mais des données suffisantes lui avaient toujours permis de formuler quelque théorie et d'établir une liste des suspects possibles. Cette fois, l'affaire le déroutait complètement. Sans aucun doute, un seul et unique criminel était responsable de la mort de Tao Kouang, survenue trente années plus tôt, et de celle toute récente de Lune d'Automne. Cet homme avait-il aussi éliminé mademoiselle Ling ? Un pli soucieux apparut sur le front du magistrat. Il ne pouvait pas se défaire du sentiment qu'un lien existait entre la disparition de l'ancienne courtisane et l'attaque menée contre Ma Jong et ses deux amis. Et il ne possédait qu'un unique indice : le meurtrier inconnu devait avoir la cinquantaine et il vivait dans l'île du Paradis, où la connaissait bien. Même la mort de Li ne lui semblait pas absolument claire. Anneau-de-Jade avait décrit de façon plausible la façon dont elle l'avait tué, mais les relations de l'académicien et de Lune d'Automne restaient mystérieuses. C'était vraiment étrange que personne ne sût où leurs rencontres amoureuses prenaient place. Il devait y avoir entre eux autre chose qu'une simple recherche du plaisir physique. Il avait formé le projet de la racheter à son maître, bien sûr, mais l'intérêt tout particulier qu'il portait à Anneau-de-Jade prouvait que s'il voulait libérer la courtisane c'était pour une raison secrète n'ayant rien à voir avec la passion. N'aurait-il pas été, par hasard, l'objet d'un chantage de sa part ? Le juge Ti secoua tristement la tête. L'académicien et la Reine-des-Fleurs n'étant plus de ce monde, il ne pourrait jamais éclaircir ce mystère.

Soudain, il se mit à se traiter à mi-voix de tous les noms. Il avait commis une belle erreur ! Les convives attablés non loin de lui jetèrent des regards curieux vers ce grand monsieur barbu qui semblait se mettre en colère contre lui-même. Le juge Ti ne les remarqua pas. Il se leva brusquement, paya l'addition, et descendit.

Il dépassa l'auberge de Kia Yu-po, suivit la clôture de bambou placée à gauche du bâtiment et s'arrêta devant une petite porte entrebâillée. Au-dessus d'elle, un écriteau annonçait : *Entrée interdite au public.*

Il la poussa tout de même et s'engagea dans une allée bien tenue qui serpentait entre de grands arbres. Leur épais feuillage empêchait les bruits de la rue d'arriver jusqu'au jardin et, lorsque le juge parvint au bord d'un bel étang, il nota l'impressionnant silence qui régnait autour de lui. Une gracieuse passerelle en bois laqué de rouge enjambait la pièce d'eau. Tandis que le magistrat la franchissait, il entendit les grenouilles effrayées par le craquement des planches sauter dans l'eau noire.

De l'autre côté de l'étang, un escalier assez raide menait à un élégant pavillon sans étage. Sa base, construite sur d'épais piliers de bois, se trouvait à cinq bons pieds du sol, et les tuiles de cuivre qui recouvraient son toit pointu avaient pris avec les années une belle teinte verte.

Le juge monta jusqu'au balcon qui courait tout autour de l'édifice. N'accordant qu'un bref regard à la massive porte d'entrée, il fit posément le tour de la construction et nota sa forme octogonale. Arrivé de l'autre côté, il s'approcha de la balustrade. Au-dessous de lui s'étendait le jardin faisant suite à l'auberge de Kia et, plus loin, celui qui flanquait l'hôtel de la Félicité éternelle, vaguement éclairé par les lampions du parc. Dans l'autre, il discerna le sentier conduisant à la véranda du pavillon rouge. Il se retourna pour examiner la porte de service. Sur une bande de papier blanc collée en travers du cadenas de cuivre était apposé le sceau de Feng. Cette porte lui donna l'impression d'être moins résistante que l'autre. Un léger coup d'épaule suffit en effet à la faire sauter.

Il entra. Se dirigeant à tâtons dans l'obscurité il trouva une bougie sur un guéridon et l'alluma au moyen du briquet placé à côté d'elle. À sa lueur, il inspecta la luxueuse entrée, puis jeta un coup d'œil rapide au petit salon qui s'ouvrait à droite. À gauche, il vit une pièce plus simple, meublée seulement d'une couche en bambou et d'une table branlante, en bambou également. Un cabinet de toilette et une minuscule cuisine y faisaient suite. Évidemment, ce coin-là était réservé à la servante.

Le juge ressortit et passa dans la grande chambre à coucher qui lui faisait face. Le mur du fond était occupé par un énorme lit en ébène sculptée que voilaient de beaux rideaux en soie

brodée. Devant, se trouvait une table ronde en bois de rose incrusté de nacre sur laquelle on devait placer à l'occasion le plateau à thé ou les petits plats fins d'un dîner d'amoureux. Un entêtant parfum flottait encore dans l'air.

Le juge s'approcha de la grande coiffeuse qui occupait un coin de la pièce et, sans s'attarder au miroir rond en argent poli ni aux innombrables pots de porcelaine remplis de pommades et de poudres diverses, il examina le cadenas des trois tiroirs. C'est dans ceux-ci que la défunte Reine-des-Fleurs gardait probablement sa correspondance.

Celui du haut n'était pas fermé à clef. Le juge le tira mais ne vit que des mouchoirs chiffonnés et des épingles à cheveux grasseuses. Il se hâta de le repousser et passa au suivant qui s'ouvrit aussi facilement et contenait les différents articles dont une courtisane se sert pour sa toilette intime. Le juge le referma encore plus vite que le premier. Le cadenas du troisième était fermé, mais lorsque le magistrat eut tiré violemment dessus, le bois mince qui l'entourait vola en éclats, et ce qu'il découvrit lui fit hocher la tête avec satisfaction. Ce tiroir débordait de lettres, de cartes de visite, d'enveloppes neuves ou déjà utilisées, de vieilles factures, de feuilles de papier à lettres, les unes froissées, les autres portant l'empreinte de doigts gras ou de rouge à lèvres. L'ordre et la propreté n'avaient évidemment pas fait partie des vertus de la courtisane. Le juge sortit ce tiroir et alla vite en répandre le contenu sur la table, puis, approchant une chaise, il se mit à trier les papiers.

Sa brillante idée allait peut-être se révéler fausse, mais il voulait en avoir le cœur net. Au cours du dîner au pavillon de la Grue cendrée, la Reine-des-Fleurs avait parlé du cadeau d'adieu offert par Li : un flacon de parfum enfermé dans une enveloppe. Elle lui avait demandé le nom du parfum, il s'était contenté de répondre : « Arrangez-vous pour qu'il atteigne sa destination. » L'esprit occupé par le parfum, il se pouvait qu'elle n'eût pas prêté attention à une phrase prononcée par le jeune homme l'instant d'avant et, se rappelant seulement les derniers mots, les aurait pris pour une allusion plaisante au flacon offert. Mais cette phrase ressemblait plus à des directives qu'à une réponse faite à une question. Des directives concernant un autre objet

placé aussi dans l'enveloppe. Un message, peut-être, que Li lui demandait de remettre à un tiers ?

Sans leur accorder d'attention, le juge Ti jeta sur le sol lettres et cartes de visite. Ce qu'il cherchait, c'était une enveloppe non encore décachetée. Il finit par la trouver et l'approcha de la bougie pour l'examiner. Assez lourde, elle ne portait pas d'adresse, mais sur son recto était inscrit un quatrain tracé d'une calligraphie ferme et décidée :

Je vous laisse ce frivole présent de suaves effluves, Suaves comme les vains mais si doux rêves par vous inspirés, Voici le dernier : lorsque mon souvenir, parfois, vous visitera, Que ce parfum s'attarde là où mes lèvres aimeraient encore se poser.

Le juge tira une épingle de son chignon et ouvrit l'enveloppe avec précaution. La secouant, il en fit tomber un flacon plat sculpté dans du jade vert et fermé par un bouchon d'ivoire, puis une seconde enveloppe, plus petite, qu'il saisit avec empressement. Elle était cachetée et, toujours de la main de l'académicien, portait la suscription suivante :

« À Son Excellence Li Wei-tsing, docteur en littérature, ancien censeur impérial, etc. pour qu'il daigne en prendre connaissance. »

Le magistrat l'ouvrit. Elle contenait un seul feuillet de papier à lettre et le texte était composé avec la concision propre au meilleur style littéraire.

« Au Père très honoré : Votre fils indigne et ignorant s'aperçoit qu'il ne pourra jamais être votre émule en courage indomptable et volonté de fer, et il n'ose affronter l'avenir. Ayant atteint ce qui demeurera le sommet de sa carrière, il est temps pour lui de renoncer. Il a informé Wen Yuan de ce fait et l'a chargé de prendre les mesures convenables. « N'osant pas me présenter devant votre regard sévère, j'écris cette lettre qui sera remise à son éminent destinataire par la courtisane Lune d'Automne. La vue de l'exquise beauté de celle-ci a été la consolation de mes dernières heures.

« Le vingt-cinquième jour de la septième lune, pendant la fête des Morts, Lien, le fils indigne, s'agenouille et touche trois fois le sol de son front. »

Une ride perplexe se forma sur le front du juge Ti. Le style de cette lettre était si lapidaire qu'il n'était pas facile de saisir avec précision l'idée de l'écrivain.

Le premier paragraphe suggérait que le censeur impérial en retraite Li Wei-tsing, son fils l'académicien et l'antiquaire Wen Yuan s'étaient associés pour mener à bien quelque sinistre projet, mais qu'au dernier moment l'académicien s'aperçut qu'il n'aurait ni le courage ni la volonté d'aller jusqu'au bout ; incapable de suivre les instructions de son père, il avait alors envisagé le suicide comme seule solution possible. Mais cela voulait dire qu'il s'agissait de bien autre chose que de supplanter un simple surveillant général en l'accusant d'un délit inventé de toutes pièces ! Le Ciel savait quels puissants intérêts étaient en jeu. Peut-être y avait-il des vies humaines menacées... ou même s'en prenait-on aux institutions de l'Empire ? Il fallait interroger de nouveau ce coquin d'antiquaire. Avec toute la rigueur mise par la loi à la disposition d'un juge si cela paraissait nécessaire. Rendre visite ensuite au père de l'académicien. Et puis...

Le juge Ti essuya la sueur qui mouillait son front ; une chaleur étouffante régnait dans cette chambre et la fumée de la bougie empestait. Le magistrat concentra sa pensée. Il ne fallait pas agir à la légère. Il importait d'abord de bien voir la suite des événements. Li Lien, après avoir pris sa décision et remis l'enveloppe à Lune d'Automne ne s'était pas suicidé puisque, avant de pouvoir se donner la mort, il avait été tué par Anneau-de-Jade qu'il tentait de violer. Le juge abattit son poing sur la table : cela ne tenait pas debout ! Un homme qui vient de prendre la décision de se suicider n'essaie pas de violer les jeunes filles. Il se refusait à croire une telle chose possible.

Pourtant, la lettre n'était pas un faux. Et la confidence faite par Kia Yu-po à Ma Jong prouvait que l'académicien avait réellement renoncé à son projet de ruiner Feng. Le fait que Lune d'Automne n'eut pas transmis à son destinataire la lettre que Li lui avait confiée cadrerait bien avec le caractère de la jeune femme. Quant aux relations de celle-ci avec Li Lien, impossible d'en déterminer la nature exacte, mais une chose était certaine :

dès que Lune d'Automne apprit la mort de l'académicien, sa seule préoccupation avait été de lui trouver un successeur.

En l'occurrence, le joyeux magistrat Lo. Sans même décacheter l'enveloppe elle l'avait jetée dans son tiroir pour n'y plus penser qu'au banquet, quand la défection de Lo lui avait fait regretter l'admirateur défunt. Quelques pièces du puzzle s'emboîtaient bien ensemble, d'autres non. Le juge croisa ses bras dans ses larges manches. Fronçant profondément ses sourcils, il contempla le lit somptueux sur lequel, depuis des années, les successives Reines-des-Fleurs avaient pris leurs ébats avec les amants de leur choix.

Une fois de plus il repassa dans son esprit tout ce qu'il savait concernant les trois morts survenues dans l'autre chambre, celle du pavillon rouge. Il essaya de se rappeler les paroles exactes prononcées par Feng Tai et par sa fille, Anneau-de-Jade, ainsi que la confession partielle de Wen Yuan et les renseignements complémentaires glanés par Ma Jong. Il apparaissait comme vraiment peu probable que l'académicien ait voulu violer une jeune fille à la veille de se suicider, mais, ce fait mis à part, les circonstances de sa mort s'expliquaient de façon satisfaisante. Après qu'Anneau-de-Jade l'eut tué accidentellement, le père de la jeune fille avait maquillé la mort en suicide. Les égratignures relevées sur les mains et le visage de Li avaient été faites par mademoiselle Feng au cours de sa lutte avec lui. Seule l'enflure de son cou en deux points différents restait inexpliquée. Si l'on en venait ensuite à la mort de Lune d'Automne, les égratignures relevées sur elle provenaient de la défense opposée par Fée d'Argent quand la Reine-des-Fleurs l'avait fouettée. Dans cette affaire, le fait qui demeurait mystérieux était la présence des meurtrissures sur la gorge de la défunte. Le juge Ti avait l'impression que s'il réussissait à établir un rapport entre ces deux points inexpliqués, l'énigme de la chambre rouge serait résolue.

Soudain, une possible interprétation lui vint à l'esprit. Il bondit sur ses pieds et se mit à arpenter la pièce de long en large avant de s'arrêter devant le grand lit. Oui, tout s'accordait bien ! Chaque fait avait son explication logique, y compris la tentative de viol et l'attaque de Ma Jong par les truands armés ! Il

connaissait maintenant le secret du pavillon rouge... un secret dont l'indicible horreur dépassait encore celle du cauchemar qu'il avait eu après la découverte du cadavre de la courtisane. Il frissonna au souvenir de la blanche nudité de Lune d'Automne étendue sur la moquette écarlate, mais bien vite il se reprit et, quittant le pavillon de la pauvre Reine-des-Fleurs, il regagna directement l'hôtel de la Félicité éternelle.

Là, il tendit au gérant l'une de ses grandes cartes de visite rouges et ordonna :

— Portez ceci au surveillant général et dites-lui que le juge suppléant désire le voir immédiatement ainsi que sa fille.

Il monta ensuite dans son appartement et, penché sur la balustrade de la véranda, il scruta du regard les arbustes et les buissons qui s'étendaient au-dessous de lui. N'ayant rien découvert de suspect, il retourna dans le salon, verrouilla sa double porte, mit en place la barre transversale et ferma les volets de la fenêtre. Tandis qu'il s'asseyait devant la table à thé, il lui vint à l'esprit que l'atmosphère de cette chambre close serait vite suffocante. Tant pis, il ne pouvait se permettre de prendre le moindre risque car il savait à présent qu'il avait affaire à un homme aux abois qui ne reculerait devant rien.

LE LIEUTENANT DU JUGE TI FAIT UN GROS SACRIFICE.
IL PASSE LA NUIT ENTRE DEUX CLOCHARDS.

MA JONG venait de s'offrir un bon dîner dans un restaurant dont les nouilles étaient la spécialité. Il l'avait fait descendre avec deux cruchons d'un excellent petit vin, et, le cœur léger, déambulait à présent dans la rue-dortoir des courtisanes en fredonnant un air joyeux.

La vieille femme qui lui ouvrit la porte marquée « Second rang, numéro 4 » le regarda sans aménité.

— Qu'est-ce que vous voulez maintenant ? demanda-t-elle.

— Voir mademoiselle Fée d'Argent.

Le précédant vers l'escalier, elle s'enquit d'un ton inquiet :

— Elle ne va pas nous attirer des ennuis, au moins ? Le bureau central m'a prévenue cet après-midi qu'on l'avait rachetée. Mais quand je lui ai appris la bonne nouvelle, elle a eu l'air effrayé. On ne peut pas dire que la chose lui fasse plaisir !

— Attendez de voir son expression quand elle s'en ira avec moi. Ne prenez pas la peine de monter, je trouverai bien sa chambre.

Il escalada quatre à quatre les marches étroites et happa joyeusement à la porte sur laquelle était inscrit le nom de la petite courtisane.

— Je suis malade, je ne peux voir personne ! répondit-elle.

— Même pas moi ? cria-t-il à travers la porte.

Le battant s'ouvrit aussitôt et Fée d'Argent le tira vite à l'intérieur.

— Je suis si heureuse que vous soyez venu ! déclara-t-elle en souriant dans ses larmes. Il se passe une chose terrible. Il faut absolument que vous nous aidiez, monsieur Ma !

— Nous ? demanda-t-il, surpris. Il aperçut alors Kia Yu-po assis en tailleur sur le lit, l'air aussi mélancolique qu'à l'accoutumée. Abasourdi, Ma Jong prit le tabouret que la jeune femme poussait vers lui. Elle même s'installa sur le lit, tout près du poète, et commença fiévreusement :

— Kia Yu-po voulait m'épouser, mais il a perdu tout son argent, et cette horrible Mlle Feng en a profité pour lui mettre le grappin dessus ! Il a toujours eu une telle guigne, le pauvre chéri !

Elle lança un regard affectueux au jeune homme.

— Et ce soir, c'est pire que tout, un type dont j'ignore le nom m'a rachetée à mon maître. Nous espérions toujours trouver un moyen de nous en sortir, mais maintenant c'est fini ! Vous êtes officier du tribunal, n'est-ce pas ? Ne pourriez-vous pas parler au magistrat et obtenir qu'il fasse quelque chose pour nous ?

Ma Jong repoussa son bonnet en arrière et se gratta lentement le crâne. Regardant le poète d'un air indécis, il demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de mariage ? Votre intention n'était-elle pas de vous rendre dans la capitale pour passer un examen et devenir fonctionnaire ?

— Oh Ciel, non ! Ce projet remonte à un moment de faiblesse où l'ambition avait eu momentanément le dessus. Non, mon idéal serait d'avoir une maisonnette quelque part à la campagne avec la femme qui me convient, et où je pourrai me donner entièrement à la poésie. Vous ne pensez pas que je puisse jamais faire un bon fonctionnaire impérial, n'est-ce pas ?

— Certainement pas ! répondit Ma Jong avec conviction.

— C'est exactement ce que votre maître m'a laissé entendre. Alors ? Si seulement j'avais eu la somme nécessaire, j'aurais racheté cette brave enfant, et nous nous serions installés dans un petit village. Un bol de riz chaque jour et une cruche de vin de temps en temps, c'est tout ce dont nous aurions eu besoin pour vivre, et je pouvais toujours me les procurer en me mettant maître d'école.

— Maître d'école ? répéta Ma Jong d'un ton peu convaincu.

— C'est un merveilleux professeur, déclara Fée d'Argent avec fierté. Il m'a expliqué un poème très difficile. Il a tant de patience !

Ma Jong regarda pensivement le jeune couple.

— Eh bien, dit-il lentement, supposons que j'arrange les choses pour vous. Promettriez-vous alors, monsieur le Poète, d'emmener cette enfant dans son village et de l'épouser dans les règles ?

— Bien entendu ! Mais où voulez-vous en venir ? Seulement cet après-midi vous me conseilliez de prendre mademoiselle Feng pour femme afin de...

— Sachez, jeune homme, coupa vite le pauvre Ma Jong, que c'était pour vous éprouver. Nous autres, officiers du tribunal, sommes malins : nous en savons toujours un peu plus qu'on imagine. J'étais parfaitement au courant de ce qui se passait entre vous et cette petite. Je l'ai sondée aussi... d'une certaine manière. Alors, écoutez-moi : j'ai gagné pas mal aux tables de jeu, et, comme elle est de mon village et qu'elle vous regarde avec sympathie, j'ai décidé, cet après-midi, de la racheter pour vous.

Il tira le reçu de sa manche et le tendit à Fée d'Argent, puis, sortant le petit paquet rouge qui contenait le reste de sa fortune, il le jeta au poète en disant :

— Voici de quoi faire le voyage et commencer votre carrière de maître d'école. Ne refusez pas, idiot, je regagnerai cela facilement avant de quitter l'île ! Bonne chance, mes petits agneaux !

Il sortit rapidement.

Fée d'Argent courut après lui et le rattrapa dans le hall.

— Monsieur Ma ! dit-elle haletante. Vous êtes épatant ! Puis-je vous appeler frère-aîné ?

— Toujours, répondit-il avec un large sourire.

Puis, fronçant brusquement les sourcils, il ajouta :

— À propos, mon maître le juge manifeste une certaine curiosité au sujet de votre compagnon. Je ne crois pas qu'il y ait rien de grave, mais attendez demain après-midi pour quitter l'île. À ce moment-là, si vous n'avez pas de nouvelles de moi, vous pourrez vous mettre en route.

Comme il ouvrait la porte, elle s'approcha vivement et lui dit :

— Je suis bien heureuse que vous ayez toujours su à quoi vous en tenir au sujet de Kia et de moi, frère-aîné. Quand je vous ai entendu arriver j'étais un peu inquiète car, lorsque vous m'avez... sondée, chez la veuve Wang, j'ai cru un instant que vous étiez tombé amoureux de moi !

Ma Jong partit d'un gros rire.

— Ne vous montez pas le bourrichon, sœur-cadette ! Dites-vous seulement que lorsque je fais une chose, j'y mets tout mon cœur... si j'ose dire !

— Vous êtes un polisson ! répliqua-t-elle avec une petite moue.

Il lui donna une tape amicale sur le postérieur et sortit.

Déambulant le long de la rue, il découvrit à son grand étonnement qu'il ne savait pas au juste s'il était gai ou triste. Il secoua sa manche et la trouva fort légère : quelques sapèques tout au plus. Impossible maintenant de goûter aux plaisirs variés qu'offrait l'île du Paradis. Une promenade dans le parc serait plus dans ses moyens, mais il se sentit la tête lourde et, en fin de compte, décida de se coucher de bonne heure. Il entra dans le premier asile de nuit qu'il découvrit et consacra ses dernières piécettes de cuivre à la location d'un coin pour dormir.

Il ôta ses bottes, desserra sa ceinture et s'étendit, entre deux clochards, sur la longue planche qui servait de lit commun.

Les mains croisées sous sa tête, il contempla le plafond disjoint couvert de toiles d'araignées. Quelle singulière façon de passer ses nuits sur l'île joyeuse, pensa-t-il. La précédente à même le plancher d'un grenier, celle-ci sur le bois d'un lit commun à cinq sapèques la place. « Ce doit être ce maudit Pont-du-Changement-d'Âme que j'ai traversé pour venir ici », marmonna-t-il. Fermant résolument les yeux, il conclut d'un ton sévère : « Allons, dors... frère-aîné ! »

18

ANNEAU-DE-JADE EST CONVAINCUE DE PIEUX
MENSONGE. SON PÈRE DIT ENFIN LA VÉRITÉ.

LE JUGE TI finissait sa troisième tasse de thé quand le vieux commis vint lui annoncer que le palanquin du surveillant général faisait son entrée dans la première cour. Le juge se leva pour aller au-devant de Feng Tai et d'Anneau-de-Jade.

— Mille pardons de vous déranger si tard, dit-il à ses visiteurs, mais de nouveaux faits viennent d'être portés à ma connaissance et je pense que si nous les examinons ensemble les problèmes qui nous tracassent seraient considérablement simplifiés.

Il les conduisit dans le salon et insista pour qu'Anneau-de-Jade prît place à la table avec son père et lui-même. Le visage de Feng était toujours impénétrable, mais il y avait de l'anxiété dans les grands yeux de sa fille.

— Vous a-t-on informé que deux de vos hommes ont été attaqués cet après-midi par des truands ?

— Oui, Noble Juge. Le guet-apens a été organisé par des malandrins de l'autre côté du fleuve. Ils voulaient venger trois des leurs, tués par mes assistants au cours d'une agression à main armée. Je regrette profondément que le lieutenant de Votre Excellence ait été attaqué aussi.

— Les bagarres de ce genre ne l'effraient pas. Il apprécie plutôt cela, je crois. Se tournant vers la jeune fille, il demanda : Voulez-vous me dire, simplement pour mettre de l'ordre dans mes idées, comment vous êtes entrée dans cette pièce l'autre soir ?

Le regard de la jeune fille se posa un instant sur la porte de la véranda.

— Je vais vous montrer, dit-elle en se levant.

Le juge fut debout en même temps qu'elle et lui prit le bras.

— Ce n'est pas la peine, déclara-t-il. Puisque vous êtes venue par le parc, vous êtes montée jusqu'à la véranda au moyen des grandes marches du milieu, j'imagine ?

— En effet, Votre Excellence.

Elle se mordit aussitôt les lèvres en voyant son père pâlir.

— C'est bien ce que je pensais, dit le juge soudain sévère. Mettons un terme à cette comédie, voulez-vous ? Les seules marches qui permettent d'accéder du dehors à la véranda sont placées à chacune de ses extrémités. Vous n'êtes jamais venue ici, ma petite. Cet après-midi, quand j'ai commencé à questionner votre père, mes premières phrases vous ont révélé que je connaissais le caprice de Li pour vous et la présence de votre père ici le soir de la mort du jeune homme. Vous êtes très intelligente, aussi, vous basant là-dessus, vous avez inventé un conte dans lequel l'académicien, essayant de vous faire subir les derniers outrages dans cette pièce, vous l'aviez tué pour défendre votre honneur. Le tout étant, bien entendu, un pur roman destiné à sauver votre père.

Voyant la jeune fille, rouge de confusion et au bord des larmes, le juge poursuivit sur un ton plus doux :

— Il y avait une part de vérité dans votre histoire. Li tenta en effet de vous violer, mais non pas il y a trois jours, et ailleurs que dans cette chambre. Sa tentative remonte à dix jours, et la scène se passa sur son bateau. Les bleus que vous m'avez si obligeamment montrés commençaient à se décolorer ; ils ne pouvaient être aussi récents que vous le prétendiez. La description de votre lutte n'était pas très convaincante non plus. Quand un homme vigoureux voit la personne qu'il essaie de violenter saisir un poignard, il s'efforce de la désarmer au lieu de continuer à l'étreindre comme si de rien n'était. Et vous avez oublié que c'est la veine jugulaire droite qui fut tranchée, ce qui fait penser à un suicide plutôt qu'à un meurtre. À part ces petites erreurs, votre histoire n'était pas mal combinée pour une improvisation !

Anneau-de-Jade éclata en sanglots. Feng lui jeta un regard soucieux, puis dit d'une voix lasse :

— Tout est de ma faute, Votre Excellence. Elle essayait seulement de m'aider. Mais voyant que vous la croyiez, je n'ai pas eu le courage de vous dire la vérité. Je n'ai pas tué ce maudit académicien, mais je me rends compte que je vais être accusé de sa mort, car j'étais bien au pavillon rouge ce soir-là, et...

— Non, l'interrompit le juge, vous ne serez pas accusé de sa mort. J'ai la preuve qu'il s'est bien suicidé. En déplaçant le cadavre, vous avez seulement fait voir plus nettement qu'il s'était tué lui-même. Je suppose que vous veniez vous expliquer avec lui au sujet de ce qu'il projetait contre vous avec la complicité de l'antiquaire ?

— Oui, Votre Excellence. Mes hommes m'avaient informé que Wen Yuan cherchait à introduire subrepticement chez moi un coffre rempli d'argent. L'académicien aurait ensuite écrit au préfet que je ne déclarais pas le montant exact de mes bénéfices. Une perquisition s'en serait suivie, faisant « découvrir » l'argent caché dans ma maison par ces misérables. Alors...

— Pourquoi ne m'avez-vous pas averti tout de suite de ces manigances ? l'interrompit sèchement le magistrat.

Feng hésita un instant, puis répondit avec embarras :

— Nous autres habitants de l'île du Paradis préférons laver notre linge sale en famille, Noble Juge. Cela nous gêne de mettre des étrangers au courant de nos querelles locales. Peut-être avons-nous tort, mais...

— Certainement, vous avez tort ! Continuez votre histoire.

— Quand mes hommes m'eurent rapporté ce qu'ils savaient du plan de Wen Yuan, je décidai d'aller voir l'académicien. Je voulais lui demander franchement pourquoi, lui, le fils d'un homme que je connaissais bien, faisait alliance avec le marchand de souvenirs dans cette sordide affaire. Par la même occasion, j'avais l'intention de le semoncer vertement au sujet de sa conduite envers ma fille sur la jonque. Mais, en venant ici, je me trouvai nez à nez avec Wen dans le parc, et cette rencontre me rappela fâcheusement un certain soir d'il y a trente ans où, en allant voir Tao Kouang, j'étais tombé sur Wen juste au même endroit. J'avertis le marchand de souvenirs que ses ignobles machinations m'étaient connues et que je me rendais chez l'académicien pour lui dire ma façon de penser. Wen Yuan

admit que dans un moment de jalousie il avait demandé à Li Lien de l'aider à m'évincer de mon poste. L'académicien, apparemment à court d'argent, avait d'abord accepté, puis, sans que Wen sût pourquoi, s'était ravisé. L'antiquaire me demanda humblement pardon de sa conduite et me pressa d'aller voir Li Lien qui me confirmerait l'abandon de leur projet. Lorsque je pénétrai dans cette chambre, je vis mes funestes pressentiments vérifiés : l'académicien était effondré dans un fauteuil, visiblement mort. Wen était-il au courant du fait et voulait-il qu'on me découvrit à côté du cadavre pour que je sois accusé du meurtre ? Trente années auparavant, devant le cadavre de Tao Kouang, je l'avais soupçonné d'un dessein analogue. Je me souvins alors que le premier assassinat avait été maquillé en suicide, et je décidai de recourir au même artifice. Tout se passa ensuite comme je l'ai rapporté tantôt à Votre Excellence. Quand il fut établi que l'académicien s'était tué parce que Lune d'Automne ne répondait pas à son amour, je racontai tout à ma fille, et c'est ce qui lui fit inconsidérément improviser son histoire pour justifier mon stupide déplacement du cadavre.

Feng s'éclaircit la gorge et reprit avec une expression contrite :

— Les mots me manquent pour dire à Votre Excellence à quel point je suis désolé de m'être conduit aussi stupidement. Jamais, de toute mon existence, je n'ai ressenti autant de honte que lorsqu'il me fallut approuver l'interprétation fautive que Votre Excellence faisait du dernier griffonnage de Li. Vraiment, je...

— Il m'importe peu qu'on se moque de moi, l'interrompit sèchement le juge. Cela arrive tout le temps et j'y suis habitué. Heureusement, je m'en aperçois toujours avant qu'il ne soit trop tard. Dans le cas présent, il se trouve que les petits gribouillages de Li se rapportaient bien à Lune d'Automne. Mais ce n'est pas à cause d'elle qu'il s'est tué.

Le juge Ti se renversa sur son siège. Caressant sa grande barbe noire, il poursuivit plus lentement :

— L'académicien Li Lien était un homme de beaucoup de talent mais d'un tempérament froid et calculateur. Il rencontra le succès trop tôt et en fut enivré. Le rang qu'il avait obtenu ne

le satisfaisait pas, il voulait monter plus haut encore, et cela très vite. Mais pour ce faire, il lui fallait de l'argent, beaucoup d'argent, et la fortune familiale avait fondu à la suite de mauvaises récoltes et de spéculations hasardeuses. Avec la complicité de votre vieil ennemi Wen Yuan, il bâtit donc un plan qui ferait tomber entre ses mains les fabuleuses richesses de l'île du Paradis. Il y a dix jours, il arriva ici pour mettre ses projets à exécution, sûr de lui et plein d'arrogance. Après la collision des deux jonques, le refus de votre fille de lui appartenir blessa son stupide orgueil et il tenta de la violer. Lorsque Wen vint le recevoir au débarcadère, Li, encore exaspéré de la résistance d'Anneau-de-Jade, ordonna au vieil antiquaire de l'aider à en venir à ses fins avec elle. Pour encourager Wen, il lui rappela que vous seriez bientôt arrêté sous l'inculpation de fraude fiscale et hors d'état de défendre votre fille. Cela donna du cœur à l'antiquaire. Il s'empressa de suggérer à Li un bon moyen d'obliger Anneau-de-Jade à lui accorder ses faveurs. Le scélérat savait bien qu'en agissant ainsi il vous atteindrait aussi personnellement.

Le juge s'arrêta pour boire une gorgée de thé.

— Bientôt, reprit-il, Li fut si occupé avec mademoiselle Œillet-Rose, mademoiselle Pivoine et autres petites courtisanes qu'il ne pensa plus à votre fille. Mais s'il l'oublia, il n'oublia pas son projet de vous déposséder. Dans un tripot, il fit la connaissance d'un jeune homme dont il pensa pouvoir utiliser les services et le chargea de cacher l'argent chez vous. C'est alors que le 25, jour de sa mort, Li fit une découverte (ou crut avoir fait une découverte) qui modifia du tout au tout sa façon d'envisager l'existence. Il congédia les demoiselles de petite vertu avec lesquelles il avait passé de si bons moments et renvoya dans la capitale ses joyeux compagnons de débauche : l'académicien Li Lien avait décidé de mettre fin à ses jours. Dans la soirée, un peu avant le moment choisi par lui pour faire son geste fatal, il se rendit chez la Reine-des-Fleurs afin d'avoir une dernière entrevue avec elle. Comme ils sont morts tous les deux, nous ne connaissons jamais la nature exacte de leurs relations. D'après ce que j'ai compris, l'académicien l'invitait à ses soupers pour que la présence d'une aussi jolie femme en

rehaussât l'éclat, mais il n'essaya jamais de coucher avec elle. Et c'est peut-être pour cette raison-là qu'elle devint pour lui, dans ses derniers moments, le symbole de tous les plaisirs terrestres auxquels il était sur le point de renoncer. L'âme pleine de mélancolie, il lui confia un message pour son père, le censeur impérial. Lune d'Automne oublia purement et simplement de le transmettre. La courtisane n'avait pas tenté de faire de Li Lien son amant parce que son intuition lui avait probablement révélé qu'il était aussi froid, et aussi égoïste qu'elle. Il est certain que Li ne parla jamais de la racheter à son maître.

— Jamais ? Oh voyons, Noble Juge, elle l'a dit elle-même !

— Elle l'a dit... mais c'était un mensonge. Quand elle apprit qu'il venait de se tuer en laissant son nom griffonné sur un feuillet de papier, elle sauta sur cette occasion d'accroître encore sa renommée dans « le monde des fleurs et des saules » et déclara effrontément qu'elle avait refusé une offre flatteuse faite par ce jeune lettré.

— Elle a contrevenu au code moral de la vie élégante ! s'écria Feng tout bouillonnant de colère. Son nom sera effacé de la liste des Reines-des-Fleurs.

— Elle ne valait pas grand-chose, remarqua sèchement le juge Ti, mais la faute en revient au mode de vie qui lui avait été imposé. Une autre raison de ne pas parler d'elle sans charité, c'est qu'elle est morte d'une mort horrible.

Les yeux du juge allèrent vers la porte fermée de la véranda et il se passa la main sur le visage, puis, fixant son regard pénétrant sur ses deux visiteurs, il poursuivit :

— Vous, Feng, avez tenté de tromper la justice en modifiant l'aspect d'un suicide, et vous, Anneau-de-Jade, m'avez débité un chapelet de mensonges. Heureusement pour vous, il s'agissait d'une conversation privée et ces faux témoignages n'ont pas été enregistrés. Je n'oublie pas non plus, Feng, que lorsque vous avez juré de dire toute la vérité, vous avez tenu à préciser que ce serment se limitait aux événements survenus trente années auparavant. L'objet final de la justice est de réparer, dans la mesure du possible, les dommages causés par le crime. Une tentative de viol est un crime, et un crime très grave. J'oublierai donc vos erreurs à tous deux, et le suicide de l'académicien Li

Lien sera enregistré comme tel en s'en tenant à la raison alléguée : désespoir d'amour. Quant à l'infortunée Lune d'Automne, cela ne servirait à rien de ternir sa mémoire. Vous éviterez donc de mentionner sa petite tromperie et vous laisserez figurer son nom auprès de celui des autres Reines-des-Fleurs. En ce qui concerne le marchand de souvenirs Wen Yuan, il s'est rendu coupable de machinations criminelles. Mais il s'y prit si gauchement que ses plans mal conçus avortèrent avant même qu'il ait osé les mettre à exécution. Il n'a probablement jamais commis de crime. Son âme serait assez vile pour cela, mais le courage lui manque pour traduire en acte ses projets tortueux. Je vais prendre des mesures qui l'empêcheront une fois pour toutes de vous nuire et de maltraiter les jeunes femmes sans défense. Deux assassinats ont été commis dans le pavillon rouge. Mais puisque ni vous ni votre fille n'y avez pris part, je ne parlerai pas maintenant de ces noires actions. C'est tout ce que j'avais à dire.

Feng se prosterna aux pieds du juge Ti, aussitôt imité par sa fille. Ils voulurent lui exprimer leur gratitude pour sa clémence, mais le magistrat les interrompit avec impatience. Leur ordonnant de se relever, il déclara :

— Je déteste les endroits comme l'île du Paradis et je désapprouve tout ce qui s'y passe, Feng Tai. Pourtant, je me rends bien compte que ce sont des maux nécessaires, et un bon surveillant général de votre espèce les empêche de dépasser certaines limites. Vous pouvez vous retirer.

En prenant congé du magistrat, Feng dit timidement :

— Je suppose, Noble Juge, que ce serait de la présomption de ma part de demander quels sont les deux assassinats auxquels Votre Excellence a fait allusion tout à l'heure ?

Le juge réfléchit un instant, puis répondit :

— De la présomption ? Non, après tout vous êtes le surveillant général et vous avez le droit de savoir. Disons seulement que ce serait prématuré, car rien n'est encore venu confirmer ma théorie. Dès que j'aurai une certitude, je vous avertirai.

Feng et sa fille s'inclinèrent très bas et sortirent.

19

LE JUGE TI RENCONTRE ENFIN L'AUTEUR D'UN VIEUX CRIME. UNE ANCIENNE REINE-DES-FLEURS ÉVOQUE DE TRAGIQUES SOUVENIRS.

LE LENDEMAIN MATIN, lorsque Ma Jong se présenta dans la véranda, le juge Ti était encore installé devant son riz matinal. Une brume légère flottait sur le parc silencieux et, le long des branches, la soie mouillée des guirlandes multicolores pendait lamentablement.

Le juge raconta brièvement à son lieutenant la conversation qu'il avait eue avec Feng et sa fille.

— À présent, conclut-il, nous allons tâcher de retrouver mademoiselle Ling. Dis au gérant de faire harnacher nos montures. Si l'ancienne courtisane n'est pas de retour dans sa cabane, une longue chevauchée au nord de l'île nous attend.

Quand Ma Jong revint, le juge posait ses baguettes à côté du bol vide. Se levant pour passer dans le salon, il dit à son lieutenant de lui préparer sa robe de voyage brune. Tout en aidant son maître à changer de vêtements, Ma Jong demanda :

— Kia Yu-po est-il impliqué dans ces sales histoires, Noble Juge ?

— Non. Pourquoi ?

— J'ai appris par hasard, hier soir, qu'il désire quitter l'île avec une jeune personne dont il est tombé amoureux. D'après ce que j'ai compris, on lui avait plus ou moins forcé la main pour le fiancer à mademoiselle Feng.

— Qu'il s'en aille avec ses nouvelles amours, je n'ai pas besoin de lui. Je crois que nous aussi pourrons partir aujourd'hui. Je suppose que tes heures de liberté ont été bien remplies ?

— Votre Excellence peut le dire ! Mais l'argent file vite dans un endroit comme celui-ci.

— Je n'en doute pas, répondit le juge, enroulant autour de sa taille une large ceinture de soie noire. Mais tu avais deux pièces d'argent, elles ont dû quand même te suffire.

— À dire vrai, Noble Juge, non. J'ai bien employé mon temps, mais il ne me reste plus rien.

— Eh bien, j'espère que tu en as eu pour ton argent. En tout cas, il te reste l'or hérité de ton oncle.

— Il s'est envolé aussi, Votre Excellence.

— Comment, comment ? Ces deux lingots d'or que tu voulais mettre de côté pour tes vieux jours ? Ce n'est pas croyable !

Ma Jong inclina tristement la tête.

— Ah, Votre Excellence, j'ai trouvé ici trop de jolies filles. Beaucoup trop... et elles reviennent rudement cher !

— C'est honteux ! éclata le juge Ti. Gaspiller deux bons lingots d'or pour du vin et des femmes !

Avec un geste de colère, il ajusta son bonnet sur sa tête, puis, poussant un soupir, il haussa des épaules désabusées et conclut :

— Tu seras toujours le même, Ma Jong !

Ils se rendirent en silence dans l'avant-cour et enfourchèrent leurs montures.

Passant le premier, Ma Jong guida son maître à travers le dédale de petites rues jusqu'à la pièce de terrain inculte. En arrivant au sentier qui serpentait entre les arbres, il arrêta son cheval et dit :

— C'est ici que mes amis et moi avons été attaqués, Votre Excellence. Feng connaît-il le responsable de cette agression ?

— Il le croit, mais il se trompe. C'est à ma personne qu'on en avait.

Ma Jong voulut demander à son maître comment lui était venue cette pensée, mais le juge avait déjà fait repartir son cheval. Quand le gros if apparut, le lieutenant du tribunal montra du doigt la cabane appuyée à son tronc noueux. Le juge mit pied à terre et tendit les rênes à Ma Jong en disant :

— Attends-moi ici.

Il avança seul dans l'herbe mouillée. Le soleil matinal ne perçait pas encore l'épais feuillage qui surplombait le toit du misérable abri et une écœurante odeur de feuilles pourries flottait dans l'air humide.

L'unique fenêtre aux carreaux de papier huilé qu'obscurcissait la saleté ne laissait filtrer qu'une vague lueur. Le juge Ti s'approcha de la porte branlante et écouta. Une voix d'une étrange beauté fredonnait doucement une vieille mélodie qu'il se souvint avoir entendue au temps de son enfance. Il tira le battant et entra. Derrière lui, la porte se referma dans un grincement de gonds rouillés.

Une lampe à huile répandait sa lumière incertaine dans la chambre sordide. Assise jambes croisées sur la couche en bambou, mademoiselle Ling tenait entre ses bras la tête repoussante du mendiant lépreux. Le borgne était étendu sur le dos, laissant voir ses plaies à travers les loques malpropres qui couvraient son corps émacié. Son œil unique brillait d'un éclat sombre dans la demi-obscurité.

La chanteuse releva la tête et tourna vers le juge son visage aveugle.

— Qui est là ? demanda-t-elle de sa voix chaude et bien timbrée.

— C'est moi, le magistrat.

Les lèvres bleuâtres du lépreux se tordirent en un rictus haineux. Fixant l'œil vivant, le juge déclara :

— Vous êtes le docteur Li Wei-tsing, le père de l'académicien Li Lien. Et votre compagne est Jade Vert, la courtisane qui passe pour morte depuis trente ans.

— C'est mon amant, proclama l'aveugle.

— Vous êtes venu dans l'île, continua le juge Ti en s'adressant toujours au lépreux, parce qu'on vous a dit que la Reine-des-Fleurs Lune d'Automne était responsable du suicide de votre fils et que vous vouliez le venger. Vous êtes dans l'erreur. Votre fils s'est tué parce qu'il avait découvert des renflements sur son cou et pensait être atteint de la lèpre. Avait-il raison ou non, je l'ignore, n'ayant pu examiner le cadavre. Il ne possédait pas votre courage et se sentait incapable d'affronter la fin misérable d'un lépreux. Mais Lune d'Automne

ne connaissait pas la raison de son suicide. Dans sa stupide soif de renommée, elle prétendit qu'il s'était tué à cause d'elle. Vous avez entendu cette déclaration de sa propre bouche quand, caché en bas de la véranda du pavillon rouge, vous écoutiez notre conversation.

Il s'arrêta, pendant un instant on entendit seulement la respiration laborieuse du lépreux, puis le juge reprit :

— Votre fils avait confiance en Lune d'Automne. Il lui remit une lettre dans laquelle il vous faisait part de sa décision, mais elle ne vous la transmit pas, ayant même oublié d'ouvrir l'enveloppe qui la contenait. Je la découvris après que vous eûtes assassiné la malheureuse.

Il sortit la lettre de sa manche et la lut à voix haute. Lorsqu'il se tut, l'ancienne courtisane dit avec tendresse :

— J'ai porté sous mon cœur un fils de toi, ô mon amant chéri. Hélas, pourquoi fallut-il qu'après ma guérison je fisse une fausse couche. Notre fils à nous aurait été beau et courageux comme toi.

Le juge Ti jeta la lettre sur le grabat et reprit :

— Depuis que vous êtes dans l'île, docteur Li, vous n'avez cessé d'épier les mouvements de Lune d'Automne. Quand, tard dans la nuit fatale, elle s'est dirigée vers le pavillon rouge, vous l'avez suivie. Vous êtes monté dans la véranda et, tapi derrière la fenêtre, vous l'avez vue se déshabiller et s'étendre, nue, sur le lit de la chambre rouge. Vous avez crié son nom, puis vous vous êtes collé contre le mur, tout près de la fenêtre. Lorsqu'elle s'approcha, appuyant probablement son visage aux barreaux pour essayer de voir la personne qui l'appelait, vous vous êtes brusquement avancé, puis, passant vos mains dans l'ouverture, vous l'avez saisie à la gorge pour l'étrangler. Vos mains rongées par la lèpre ne purent garder leur prise et Lune d'Automne vous échappa. Mais, lorsqu'elle courut vers la porte pour appeler au secours, l'émotion la terrassa, elle eut une crise cardiaque et s'affaissa sur le tapis. Vous l'aviez tout de même tuée, docteur Li.

La paupière enflammée du lépreux battit à plusieurs reprises. Sa compagne se pencha sur le visage défiguré et murmura :

— Ne l'écoute pas, mon doux ami. Tu es fatigué, repose-toi.

Le juge détourna son regard. Fixant le sol de terre battue, il continua :

— Dans sa lettre, votre fils parle avec raison de votre courage indomptable. Vous étiez mortellement atteint et votre fortune s'épuisait, mais vous aviez encore ce fils et vous vouliez faire de lui un homme puissant. Le temps pressait cependant. L'île du Paradis regorgeait d'argent et son territoire touchait vos terres. Vous avez d'abord envoyé vos truands voler l'or que Feng faisait transporter, mais le précieux métal voyageait sous trop bonne escorte. Une meilleure idée vous vint à l'esprit. Vous saviez que Wen Yuan haïssait le surveillant général dont il convoitait la place. Vous avez donné l'ordre à votre fils de se mettre en rapport avec l'antiquaire et de préparer avec lui la disgrâce de Feng selon un plan conçu par vous. Usant de son influence, votre fils aurait ensuite fait accorder le poste de surveillant général à Wen, et, par son intermédiaire, il lui aurait été facile alors de s'approprier la plus grosse partie des richesses de l'île. La mort de votre fils brisa ce beau rêve. Nous ne nous étions jamais rencontrés, docteur Li, mais connaissant ma réputation comme moi je connaissais la vôtre, vous avez craint de me voir découvrir la vérité. Aussi, peu après la mort de la Reine-des-Fleurs vous êtes revenu au pavillon rouge et, caché dans la véranda, vous m'avez observé par la fenêtre. J'étais trop loin de ses barreaux pour que vous puissiez rien tenter contre moi et j'avais barricadé la porte. Le seul effet de votre maléfique présence fut de me donner un affreux cauchemar.

Le regard du juge Ti chercha de nouveau celui du lépreux. Le visage ravagé n'était plus qu'un horrible masque grimaçant. L'odeur de putréfaction qui emplissait la petite pièce devenait intolérable. Le juge plaça son foulard devant son nez et, parlant à travers l'étoffe, reprit :

— Vous avez ensuite essayé de quitter l'île, mais les bateliers ne voulurent pas vous prendre à leur bord. Je suppose que vous avez cherché un asile dans la forêt qui borde le fleuve, et là, trente ans après l'avoir quittée, le hasard vous fit retrouver votre maîtresse Jade Vert. C'est probablement sa voix qui vous la fit reconnaître. Elle vous prévint que j'enquêtais sur la mort de Tao

Kouang. Pourquoi vous cramponniez-vous à une existence qui n'était plus pour vous que souffrance, docteur Li ? La détermination de préserver à n'importe quel prix l'honorabilité de votre nom ? Ou le souvenir de la femme que vous aviez aimée autrefois et que vous croyiez morte ? Ou bien le puéril désir de ne pas capituler quoi qu'il arrivât ? Je ne sais, ignorant l'action que peut avoir une maladie incurable sur un grand esprit.

Le lépreux garda le silence.

— Hier après-midi, continua le juge, vous m'avez épié pour la troisième fois. J'aurais dû deviner... j'aurais dû reconnaître cette odeur qui ne ressemble à aucune autre. Vous m'avez entendu faire part à mon lieutenant de mon intention de me rendre ici. Vous êtes allé trouver les truands dont vous louez parfois les services et leur avez commandé de me tendre une embuscade dans le petit bois. Vous ne pouviez savoir que j'avais ensuite modifié mes plans. Vos hommes s'attaquèrent à mon lieutenant et à deux assistants spéciaux du surveillant général qui les tuèrent jusqu'au dernier. Avant de mourir, cependant, l'un d'eux murmura votre nom. C'est la lecture de la lettre de votre fils qui m'éclaira brusquement. Je savais quel homme vous aviez été, docteur Li. Feng m'avait décrit le jeune fonctionnaire impérial rempli d'audace et de feu d'il y a trente ans. Et ce portrait coïncidait avec celui que me fit Jade Vert quand elle me parla d'un amant impétueux et téméraire, capable d'abandonner richesse, position, tout enfin, pour suivre celle qu'il aimait.

— C'était toi, mon ami cher... c'était toi, mon amant impétueux ! dit doucement l'aveugle en couvrant de baisers le visage du lépreux.

Détournant la tête, le juge Ti continua d'une voix lasse :

— Les personnes atteintes d'un mal incurable échappent aux rigueurs de la loi, docteur Li, mais je tiens tout de même à préciser que vous avez assassiné la courtisane Lune d'Automne dans le pavillon rouge, comme vous aviez déjà assassiné Tao Kouang il y a trente ans.

— Trente ans ! s'écria la voix harmonieuse. Trente ans sont passés et nous voici de nouveau réunis ! Mais ces années n'ont jamais existé, mon doux ami, elles ne sont qu'un mauvais rêve,

un cauchemar. C'est seulement hier que nous nous sommes rencontrés dans la chambre rouge... rouge comme la passion qui nous unissait, comme notre fougueux, notre brûlant amour. Personne ne sut jamais que nous venions nous aimer là, toi, le jeune fonctionnaire impérial beau et plein d'avenir, et moi, la plus douée des courtisanes, la Reine-des-Fleurs de l'île du Paradis. Feng Lai... Tao Kouang... tant d'autres recherchaient mes faveurs. Je les encourageais sans rien leur accorder, feignant de ne pouvoir me décider afin de protéger notre tendre secret. Et le dernier soir vint. Quand était-ce ? La nuit dernière, n'est-ce pas ? Au moment où tu serrais mon corps tremblant d'extase entre tes bras puissants, nous entendîmes du bruit dans le salon. D'un bond tu fus hors du lit et, sans prendre le temps de te vêtir, tu y courus. Je te suivis, admirant ton cher corps devenu rouge sous les rayons du soleil couchant. Lorsque Tao Kouang nous vit l'un à côté de l'autre, nus et le défiant du regard, il devint pâle de rage. Tirant son poignard, il m'appela d'un nom infâme. « Tue-le ! », te criai-je. Tu bondis sur lui, et arrachant le poignard de sa main, tu le lui plongeas dans le cou. Son sang jaillit sur toi, du sang écarlate sur ton torse rougi par le soleil. Jamais, jamais je ne t'ai tant aimé qu'à ce moment-là...

Une sorte de joie extatique donnait au visage ravagé de l'aveugle une étrange beauté. Le juge Ti baissa la tête tandis que la voix aux émouvantes vibrations poursuivait :

— Je te dis alors : habillons-nous vite et partons d'ici. Nous retournâmes dans la chambre rouge, mais à ce moment quelqu'un entra dans le salon. Tu y allas de nouveau : c'était ce stupide petit garçon. Il se sauva en te voyant, mais, pensant qu'il pourrait te reconnaître, tu me dis qu'il valait mieux transporter le cadavre dans la chambre rouge, lui mettre le poignard dans la main, fermer derrière nous la porte à clef, et cette clef, la glisser sous la porte. Ainsi, tout le monde croirait que Tao s'était donné lui-même la mort. Nous nous séparâmes dans la véranda. On commençait à allumer les lampions du parc. Tu pensais partir pour quelques semaines-le temps que le tribunal classe le suicide – et alors... tu me reviendrais.

L'aveugle se mit à tousser. Bientôt la toux s'amplifia, secouant sa maigre carcasse, et un peu d'écume mélangée de

sang lui monta aux lèvres. Elle les essuya d'un geste machinal et poursuivit d'une voix rauque et soudain plus faible :

— On me demanda si Tao m'avait aimée. Oui, répondis-je, et c'était la vérité. On me demanda s'il était mort parce que je n'avais pas voulu être à lui. Oui, répondis-je encore, il est mort à cause de moi, ce qui était vrai aussi. Mais l'épidémie survint... j'attrapai le terrible mal. Mon visage... mes yeux... mes mains. J'allais mourir, et cette mort je l'appelais de toutes mes forces. Oui, plutôt mourir que te laisser voir ce que j'étais devenue. Ce fut alors l'incendie. Mes camarades plus ou moins atteintes me traînèrent avec elles sur le pont... dans la forêt. J'en réchappai... moi qui voulais tant mourir ! Je pris les papiers de mademoiselle Ling qu'on appelait Jaspe d'Or. Elle avait rendu le dernier soupir dans un fossé, près de moi. Je revins dans l'île, mais tu me croyais morte comme je le désirais. Combien je fus heureuse en apprenant tes succès ! Ce bonheur fut l'unique lien qui me retint à la vie. Et à présent, te voilà enfin revenu dans mes bras !

La voix se tut. Le juge releva la tête et vit les doigts squelettiques de l'aveugle palper la tête de son amant, immobile sur ses genoux. L'œil unique s'était fermé, les loques qui recouvraient la poitrine creuse ne se soulevaient plus jamais au rythme de sa respiration.

Serrant contre elle le pauvre visage, Jade Vert s'écria :

— Le Ciel Auguste soit loué, tu es revenu mourir dans mes bras... et bientôt je t'aurai rejoint !

Elle étreignit le cadavre, continuant à murmurer de tendres paroles. Le juge se retira sans bruit.

20

LE JUGE TI SE PRÉPARE À QUITTER L'ÎLE DU PARADIS
LE MAGISTRAT LO LUI DONNE UN DERNIER CONSEIL.

QUAND LE JUGE rejoignit Ma Jong, son lieutenant dit avec curiosité :

— Votre Excellence est restée bien longtemps. Qu'a raconté la chanteuse ?

Le juge Ti essuya les gouttes de sueur qui perlaient à son front et, sautant en selle, grommela :

— Il n'y avait personne dans cette cabane. Il aspira une grande bouffée d'air frais avant d'ajouter :

— Je l'ai fouillée de fond en comble, mais je n'ai rien trouvé. J'avais formé une théorie, elle s'est révélée fausse, un point c'est tout. Il ne nous reste plus qu'à regagner l'hôtel.

Tandis que les deux hommes traversaient la pièce de terrain inculte, Ma Jong pointa soudain sa cravache vers l'horizon et s'exclama :

— Voyez cette fumée, Noble Juge ! On commence à brûler les autels : la fête des Morts est terminée.

Le juge contempla d'un air songeur les épaisses volutes de fumée noire qui montaient au-dessus des toits.

— Oui, dit-il, les portes de l'autre monde se sont refermées. Refermées sur les fantômes du passé, pensa-t-il. Trente années durant, l'ombre née cette nuit-là au pavillon rouge avait plané sur les vivants dont elle assombrissait l'existence. Elle venait maintenant de se glisser dans un taudis nauséabond pour rejoindre un mort et une mourante, et, tapie à leur côté, elle attendait l'instant proche où elle allait enfin partir avec eux pour ne plus jamais revenir.

Quand le juge et son compagnon furent de retour à l'hôtel de la Félicité éternelle, le magistrat commanda au gérant de

préparer sa note. Puis il chargea le garçon d'écurie de s'occuper de leurs chevaux et gagna le pavillon rouge avec Ma Jong.

Tandis que celui-ci rangeait leurs vêtements dans les sacoches de voyage, le juge s'assit pour relire le rapport sur le suicide de l'académicien rédigé la veille au soir. Quand il en eut terminé la lecture, il prit celui sur le décès de Lune d'Automne et ajouta en conclusion qu'elle avait succombé à une crise cardiaque, consécutive à un abus de boissons alcooliques. Il écrivit ensuite à Feng Tai une courte lettre pour lui expliquer qu'une seule et même personne avait assassiné Tao Kouang et Lune d'Automne, mais que, le criminel étant mort, il valait mieux ne pas remuer davantage toute cette boue. Il termina en disant :

— On m'informe que le docteur Li Wei-tsing, dont l'esprit était dérangé par la dernière phase de sa lèpre, a erré sur votre territoire et qu'il est mort dans la cabane de l'ancienne courtisane mademoiselle Ling, elle-même proche de sa fin. Lorsqu'elle sera morte à son tour, vous veillerez à ce que les deux cadavres soient brûlés pour empêcher le mal de se propager. Prévenez la famille Li. On ne connaît plus aucun parent à la courtisane. Il signa sa lettre, puis, l'ayant relue, chargea d'encre son pinceau pour ajouter un post-scriptum :

« J'ai également appris que Kia Yu-po a quitté l'île avec une femme dont il est amoureux. Une affection plus ancienne et plus profonde consolera votre fille, à qui je vous prie de transmettre mes vœux les meilleurs pour son bonheur futur. »

Il prit une autre feuille de papier et commença une lettre pour Tao Pan-té, lui disant que le meurtrier de son père avait été enfin identifié, mais qu'il était mort après une longue et douloureuse maladie. *« Le Ciel, ajouta-t-il, vous a ainsi vengé et rien ne s'oppose plus à ce qu'une union plus intime entre les familles Tao et Feng scelle à jamais une vieille amitié. »*

Il cacheta les deux lettres et inscrivit le mot « personnel » sur les enveloppes. Il fit ensuite un rouleau de ses rapports officiels et des documents annexes et glissa le volumineux paquet dans sa manche. Se levant, il dit à Ma Jong :

— Nous passerons par Tchín-houa. J'en profiterai pour remettre mes rapports au magistrat Lo.

Ils descendirent dans le hall, Ma Jong portant les sacs.

Le juge Ti régla sa note au gérant et lui confia les lettres pour Feng. Tai et Tao Pan-té, en le priant de les faire remettre au plus tôt à leurs destinataires.

Comme le juge et son lieutenant passaient dans l'avant-cour pour enfourcher leurs montures, ils entendirent des gongs résonner au dehors tandis que des voix fortes criaient : « Place ! Place ! »

Presque aussitôt une douzaine de porteurs firent leur entrée, transpirant avec abondance sous le poids d'un grand palanquin officiel. Une troupe de sbires suivait, tenant bien haut de larges pancartes rouges sur lesquelles figuraient tous les titres et qualités du magistrat Lo. Leur chef tira le rideau du palanquin en faisant une respectueuse courbette, et le magistrat lui-même mit pied à terre, resplendissant dans sa robe de brocart vert et son bonnet aux grandes ailes ; il tenait à la main un éventail qu'il agitait vigoureusement.

Quand il aperçut le juge Ti, il courut vers lui à petits pas pressés et s'écria :

— Quelle terrible chose, Frère-né-avant-moi ! La Reine-des-Fleurs de l'île du Paradis est morte... et dans des circonstances mystérieuses, paraît-il. Toute la province ne va parler que de cela ! Dès que j'eus appris l'affreuse nouvelle, je sautai dans mon palanquin malgré l'horrible chaleur. Je ne voudrais pour rien au monde vous infliger un surcroît de besogne !

— Cette mort doit avoir été un grand choc pour vous, répondit assez sèchement le juge Ti.

Lo lui jeta un regard matois.

— Une jolie femme m'intéresse toujours, Ti, répliqua-t-il avec aisance. « Dans la poussière du chemin de la vie, Fleurit trop rarement la rose somptueuse, Capable d'apporter à notre âme ravie La beauté ta-ta-ta qui la rendra heureuse », comme je le dis dans un récent poème. Je cherche encore une épithète frappante pour le début du dernier vers, mais ce n'est pas mauvais, n'est-ce pas ? Alors, qu'est-il arrivé à la pauvre fille ?

Le juge lui tendit le rouleau de documents.

— Tout est relaté ici. J'avais fait le projet de passer par Tchinhoua pour vous remettre ces papiers, mais permettez-moi de vous les donner maintenant. J'ai hâte d'être chez moi.

— Mais bien entendu, Ti !

Le magistrat Lo ferma son éventail et le fourra prestement dans le haut de sa robe, derrière son cou. D'un geste rapide, il déroula ensuite les papiers et parcourut le premier rapport. Dès qu'il eut terminé sa hâtive lecture, il dit en inclinant gravement la tête :

— Je vois que vous êtes d'accord avec mes conclusions sur le suicide de l'académicien. L'enquête était une simple formalité, c'est bien ce que je vous avais annoncé.

Il passa au rapport sur le décès de la Reine-des-Fleurs. Ayant vérifié que son propre nom ne figurait pas parmi ceux des personnes ayant approché la courtisane, il hocha approbativement la tête, roula le nouveau document, et dit avec un sourire satisfait :

— Excellent travail, Ti ! Bien écrit aussi. Je vais l'envoyer au préfet sans rien y changer. Enfin... sans y changer grand-chose. Le style est un petit peu trop... grave, vous comprenez, Ti ? J'y mettrai une touche plus légère par-ci par-là, pour en faciliter la lecture. Un style moderne, voilà ce que nos fonctionnaires de la capitale préfèrent maintenant. Il paraît qu'on peut même y glisser un brin d'humour. Discrètement, bien entendu, discrètement. Je ne manquerai pas de dire un mot de votre précieuse assistance, soyez tranquille !

Fourrant les papiers dans sa manche, il ajouta :

— Qui donc a tué la Reine-des-Fleurs, en fin de compte ? Je suppose que le coupable est sous clef dans la demeure du surveillant général ?

— Quand vous aurez lu mon rapport, expliqua doucement le juge Ti, vous verrez que Lune d'Automne est morte des suites d'une crise cardiaque.

— Mais tout le monde répète que vous avez rejeté les conclusions du contrôleur des décès ? Les gens ont baptisé cette affaire : le mystère de la chambre rouge ! Auguste Ciel, je ne vais pas avoir à reprendre l'enquête, Ti ?

— L'affaire est en effet assez mystérieuse, mais ma conclusion de mort accidentelle est appuyée de preuves suffisantes. Ne craignez rien, les hautes autorités n'y trouveront rien à redire.

Lo poussa un soupir de soulagement.

— Il vous reste pourtant quelque chose à faire, reprit le juge Ti. Parmi ces papiers, vous trouverez une confession de l'antiquaire Wen Yuan. Il a fait un faux témoignage devant la Cour et il a torturé une courtisane. Il mérite le châtiment du fouet, mais cela le tuerait certainement. Je propose que vous le fassiez mettre au pilori pendant une journée avec une pancarte expliquant que le sursis lui est accordé, mais qu'à la première plainte déposée contre lui, la peine lui serait appliquée intégralement.

— Je suivrai votre avis avec plaisir ! Le coquin possède de belles porcelaines dont il demande des sommes exorbitantes. J'imagine qu'à présent il baissera un peu ses prix. Eh bien, Ti, je vous suis profondément obligé. Je vois que vous êtes sur votre départ. Moi, je reste un jour ou deux pour... hum... étudier l'atmosphère de l'île après ces déplorables affaires. Il paraît qu'une nouvelle danseuse est arrivée aujourd'hui. L'avez-vous vue ? Non ? On dit qu'elle est absolument merveilleuse et qu'elle possède une technique remarquable, sans oublier sa voix qui est fort jolie. Quant à sa silhouette...

Le magistrat Lo tortilla sa moustache avec un sourire pensif, le petit doigt élégamment levé. Brusquement, il se reprit. Haussant les sourcils, il dit d'un ton condescendant :

— Mais je suis tout de même déçu que vous n'ayez pas éclairci complètement le mystère de la chambre rouge, Ti. Vous avez la réputation d'être le juge le plus subtil de toute la province, il me semble ! J'ai toujours cru que le temps de boire une tasse de thé, et hop, vous aviez débrouillé l'énigme la plus embarrassante !

— Il ne faut pas toujours se fier aux réputations, répliqua le juge Ti avec un sourire en coin. À présent, je dois vraiment partir, Lo. Adieu, et passez donc me voir quand vous traverserez Pou-yang !

FIN